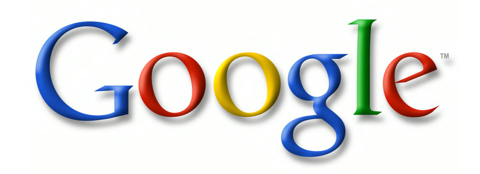
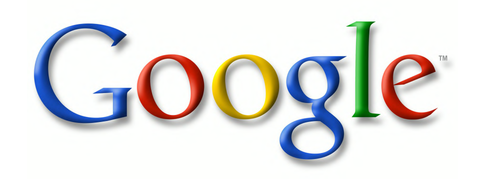

Google


Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE ROMAN
DE
LA ROSE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
L'AN VII. — 1799.



Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cueur joly, au cueur ysnel,
Qui naistra sus Loire a Meun.

R. de la R.

LE ROMAN

DE

LA ROSE,

PAR

GUILLAUME DE LORRIS

ET

JEAN DE MEUNG, *dit* CLOPINEL.

Édition faite sur celle de LENGLET DUFRESNOY, corrigée avec soin, et enrichie de la Dissertation sur les Auteurs de l'ouvrage, de l'Analyse, des Variantes et du Glossaire publiés en 1737 par J. B. LANTIN DE DAMEREY.

Avec Figures.

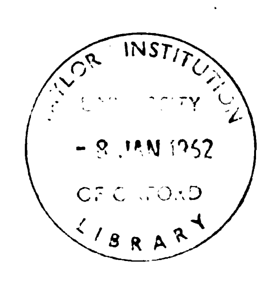
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { J. B. FOURNIER ET FILS, libraires, rue Hautefeuille, n.° 27.
P. N. F. DIDOT, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 22.

AN SEPTIÈME.

1799


INSTITUTION
- 8 JAN 1952
LIBRARY

PRÉFACE.

Nos ancêtres ont si fort estimé le Roman de la Rose, qu'il y aurait ou trop de mépris, ou une ingratitude trop marquée de n'en pas faire aussi quelque cas. Le nombre des manuscrits, beaucoup plus grand que celui des imprimés, fait bien voir que c'était le livre de nos pères ; et si le langage de ce roman n'était pas si éloigné de nos tours et de notre délicatesse, quelquefois trop affectée, ce serait peut-être encore le livre de leurs enfans. Je puis dire cependant qu'il n'a jamais été tout-à-fait négligé. Les gens habiles ont bien connu qu'on ne pouvait pas entièrement savoir notre langue, si l'on ne mettait sa lecture à la tête de celles qui sont nécessaires pour en faire une exacte recherche. Je dirai plus, je le regarde non-seulement comme notre Ennius, ainsi que l'a qualifié Clément Marot ; mais encore comme notre Homère. Il a été le modèle

de tous nos anciens poètes; et Regnier lui-même, si habile que Despréaux n'a pas mieux réussi que quand il a eu devant les yeux cet original de nos poètes satiriques; Regnier, dis-je, n'a pas fait difficulté d'imiter de ce roman sa *Macette*, la plus belle sans contredit et la plus brillante de ses satires. Et ce qui est fort glorieux pour ce roman, et ne l'est guères peut-être pour Ronsart, c'est que ce dernier avait toujours entre les mains cet antique versificateur.

Le goût de nos anciens poètes, qui s'est renouvelé depuis quelque temps, a donné lieu d'en réimprimer quelques-uns: on aurait dû commencer par celui-ci. Ce n'est pas à la vérité le premier, mais il est comme le chef de notre ancienne poésie. Sans lui on ne peut pas exactement connaître les beautés ou les singularités des poètes du quatorzième, du quinzième, et même du dix-septième siècle.

Guillaume de Lorris commence le Roman.

Guillaume de *Lorris* qui le premier entreprit ce roman, était de la petite ville de Gâtinois dont il portait le nom. Il vivait au milieu du XIIIe siècle, et mourut vraisemblablement en 1260 ou 1262, comme on le verra bientôt. Son ouvrage dont il n'a fait que les 4150 premiers vers, montre la facilité de son esprit. On n'y trouve pas seulement une versification aisée; on y voit encore, eu égard au temps, une imagination belle et sagement variée; on y voit des sentimens, des mœurs et des réflexions. Il ne faut pas s'imaginer cependant qu'on y trouvera cette élévation, cet enthousiasme, cette finesse que le XVIe siècle avait tenté de rétablir à l'imitation des anciens dans la poésie française, et dont la perfection n'est due qu'au XVIIe siècle. On y verra une élocution plus simple et plus unie: c'est même une uniformité qui ap-

proche fort de la monotonie. Mais on doit le pardonner en faveur du caractère du siècle, dont la simplicité se trouve par-là si bien peinte dans les ouvrages de nos ancêtres.

Jean de Meung continue le Roman.

Jean de Meung, surnommé Clopinel, d'un défaut qu'il avait à une jambe, vint ensuite, et porta ce roman à sa fin, je dirai même à sa perfection. Il avait plus de vivacité que Guillaume de Lorris : il était aussi bon poète, mais il n'avait pas autant de mœurs et de sentiment que son prédécesseur. La beauté du roman qui lui tomba entre les mains, lui donna lieu de continuer un si beau commencement. Il le fit avec tant de succès que ce livre, l'oracle de nos pères, est encore aujourd'hui goûté par les gens d'esprit qui ont le temps de le lire et la facilité de l'entendre.

Ce dernier auteur fut les délices de la cour de Philippe le Bel par la gentillesse de son

esprit qui lui donnait entrée par-tout : et quoique satirique, et peut-être même un peu médisant, il fut aimé des dames ; sans doute parce qu'il savait les amuser par ses saillies, et par l'enjouement qu'il répandait dans ses entretiens. Car il faut au moins cela pour être bien auprès d'elles : quelque chose de plus ferait encore mieux. On prétend qu'il était moine ; je le croirais assez, à n'en juger que par certaines libertés un peu trop poussées qu'il a quelquefois semées dans son roman. Il y a cependant des preuves dans toutes ses poésies, qui montrent bien qu'il fut toujours trop sage pour se cloîtrer.

Je ne ferai point ici la vie de ce poète ingénieux ; je m'en rapporte à celle d'André Thevet que l'on trouvera à la suite des préfaces de ce livre.

Temps où a été fait ce Roman.

On dit communément que Jean de Meung fit ce roman en 1300 ; mais au moins y a-t-il

des preuves, dans son ouvrage même, qu'il était fait avant 1305.

L'on sait que l'ordre des Templiers ne fut aboli qu'en 1309. On avait arrêté dès l'an 1307 plusieurs de ses membres, prévenus, disait-on, des crimes les plus horribles : on avait fait courir ces bruits vrais ou faux, au moins un an ou deux auparavant. Ainsi, dans la prévention où l'on était alors, cet ordre n'était point à citer comme un corps régulier où l'on pouvait faire son salut. C'est néanmoins ce que fait Jean de Meung, lorsqu'il dit, vers 12132 :

S'il entrait, selon le comment [1]
De l'Escripture, en Abbaye
Qui fust de propre bien garnie, [2]
Comme sont ores ces blancs Moines, [3]
Ces noirs [4] et ces riglez Chanoines, [5]
Ceulx de l'Ospital, [6] ceulx du Temple, [7]
Car j'en puis bien causer exemple.

[1] Précepte.
[2] Rentée.
[3] Citeaux.
[4] Saint-Benoit.
[5] Chanoines Réguliers.
[6] S. Jean de Jérusalem.
[7] Templiers.

C'est le plus moderne des faits historiques par lequel on peut juger du temps où a été fait ce roman. Tous les autres points de l'histoire moderne semés dans cet ouvrage, s'étendent depuis l'an 1100 jusqu'au temps que nous venons de marquer. Jean de Meung était jeune lorsqu'il fit cet ouvrage ; il nous en avertit lui-même, en termes généraux, au commencement de son Codicille :

J'ai fait en ma jeunesse maint dit[1] par vanité,
Où maintes gens se sont maintefois délité.[2]

Et comme nous trouvons ailleurs que ce fut au sortir de son enfance, nous croyons que ce pouvait être vers sa 22e année. C'est le vrai temps de faire et de pratiquer les romans.

S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que Jean de Meung a fini son roman avant 1305, il n'est pas moins certain que Guillaume de Lorris est mort vers l'an 1260,

[1] *Dit*, ouvrage d'esprit. [2] *Délité*, ont pris plaisir.

c'est-à-dire, plus de quarante ans avant que Jean de Meung en entreprît la continuation, sur laquelle il n'aura pas été moins de trois ou quatre ans. Car, quelque facilité que l'on ait, on ne saurait mettre moins de temps à faire plus de dix-huit mille vers que contient cette continuation. Voici les paroles mêmes du roman, sur lesquelles est appuyé le raisonnement que je viens de faire. Il est bon de savoir que c'est le Dieu d'Amours que l'auteur y fait parler en prophète, vers 11139 et 11158 :

Et puis viendra Jehan Clopinel,
Au cueur gentil, au cueur ysnel,[1]
Qui naîtra sur Loire à Meung....
Cil aura le roman si chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,[2]
Se tems et lieu lui peut venir.
Car quant Guillaume cessera,
Jehan si le recommencera
Au trépassé plus de quarante.

Celui-ci n'est pas seulement un roman

[1] *Ysnel*, joyeux.

[2] Achever.

d'amours, il est encore satirique, il est moral, et peu s'en faut même qu'il ne soit aussi roman de chevalerie. Mais les exploits militaires, qui n'y entrent que comme des incidens, n'y sont point assez fréquens pour lui donner ce titre; et c'en est bien assez de contenir de l'amour, de la satire et de la morale.

Examen de ce Roman, comme Roman d'Amours.

Le projet que l'amant s'est formé de jouir de la rose ou du bouton vermeil qui est le principe et le but de ses recherches, lui fait écouter et suivre tous les avis du dieu d'amours, toutes les consolations que lui donne son ami, et les moyens qu'une vieille expérience lui fait suggérer. Il cherche à surmonter les obstacles et les périls que l'amour, pour éprouver la constance des amans, sème ordinairement dans leur chemin. Ni les sages conseils de la raison, ni les murmures de la jalousie, ni les rebuts de tous les ennemis

que le destin veut opposer à ses desirs, rien ne peut l'empêcher de suivre son projet. Plus il voit de difficultés, plus il fait paraître d'ardeur; les peines mêmes que sa maîtresse ressent pour s'être montrée trop sensible, ne lui servent pas seulement de supplices; c'est encore un pressant motif qui lui fait implorer toutes les forces du dieu d'amours pour la tirer de la servitude, et pour se livrer mutuellement l'un à l'autre. On ne pourrait qu'admirer tant de louables efforts, s'il eût été question de cet amour de délicatesse qui fait l'accord des esprits et l'union des cœurs; et peut-être que je m'y rendrais sensible moi-même, quelque réservé que je paraisse. Mais rien moins que cela : à peine est-il parvenu au but de ses desirs, qu'il abandonne cette maîtresse pour laquelle il a tant fait, et qui a tant fait pour lui. Il se souvient à la vérité des plaisirs qu'il a goûtés avec elle, il en rafraîchit même quelquefois agréablement la mémoire; mais il ignore quelle est sa situation de-

puis qu'il a bien voulu l'abandonner à elle-même, et j'ose dire à son mauvais sort. On ne le voit que trop par les endroits où il parle de ces plaisirs sensibles, qui sont presque toujours l'écueil des amours vifs et pétulans.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne trouve dans son roman les lois de cet amour tendre et délicat, la passion des belles ames, qui ne connaissent de vrai bien que celui d'aimer : il en a même répandu les maximes en plus d'un endroit; mais, comme il peint un amant trop vif pour pouvoir être formé sur de si nobles idées, il est obligé de se rabattre souvent sur cet amour de sensibilité où la nature ne porte que trop ordinairement. C'est même ce qui fait le capital de son ouvrage, qu'il croit égayer quelquefois par des libertés qui n'étaient pas même permises dans un temps où notre langue, moins chaste qu'elle n'est aujourd'hui, accordait beaucoup plus à l'imagination qu'elle ne fait à présent.

La satire répandue dans ce Roman.

La satire ne règne pas moins dans ce roman que l'amour; peut-être même y est-elle plus sagement traitée que cette passion. Tantôt elle roule sur les défauts du sexe, qu'il exagère un peu trop vivement, et en des termes qui lui ont été justement reprochés : quelquefois il en veut à cette inégalité de conduite que tiennent les amans avant et après leur mariage : une autre fois il attaque la licence des cloîtres, où la chasteté même n'était pas en sûreté : et dirai-je que vivant sous la puissance royale, il se hasarde jusqu'à faire une peinture assez hardie de la manière dont les peuples se sont donné des rois? Après donc avoir parlé de la vie simple et naturelle des premiers hommes, il fait voir les dissentions et les maux qu'ont apporté la propriété et le partage des biens. Voici ce qu'il en dit au vers 10060 :

Et la terre même partyrent,[1].

[1] Partagèrent.

Et au partyr [1] bornes y mirent :
Et quant les bornes y mettoyent,
Maintefois s'entre-combattoyent,
Et se tolurent [2] ce qu'ils purent ;
Les plus forts les plus grants parts eurent.

Et au vers 10070 :

Lors convint que l'on ordonnast
Aucun qui les loges gardast,
Et qui les malfaiteurs tous prist,
Et bon droit aux plaintifs en fist,
Ne nul ne l'osast contredire.
Lors s'assemblèrent pour l'eslire....
Ung grand villain entre-eulx eslurent,
Le plus corsu de quanqu'ils [3] furent,
Le plus ossu et le greigneur [4],
Et le firent prince et seigneur.
Cil [5] jura que droit leur tiendroit,
Se chascun en droit soi lui livre
Des biens dont il se puisse vivre.....
De là vint le commencement
Aux roys et princes terriens,
Selon les livres anciens.

[1] Dans le partage.
[2] Enlevèrent.
[3] De tous tant qu'ils étaient.
[4] Plus grand.
[5] *Cil*, celui-là

Il continue encore quelque temps sur le même ton : mais ce sont des matières ou qu'on ne traiterait pas aujourd'hui, ou que l'on traiterait au moins d'une manière plus douce et plus tempérée, quand même on le ferait dans le même sens. Dans les traits de satire qui lui échappent si naturellement contre l'amour même, dont il prétend néanmoins donner des lois sous les auspices de l'arbitre souverain de cette passion, on y trouve les instructions les plus singulières qu'une matrone, qui ne connaît plus les plaisirs que par un antique et triste souvenir, puisse donner à une jeune personne qui commence à entrer dans le monde. C'est delà, comme je l'ai dit, que Regnier a tiré sa Macette ; mais il n'est que de recourir à l'original. On y trouve ces traits naïfs qui coulent de source, et qui ne laissent pas de frapper, malgré la rudesse ou la simplicité qu'on s'attend d'y rencontrer. Et quoi qu'on nous dise, on voit bien que si l'amour de délicatesse et de sentimens a quelquefois

été la belle passion de nos pères, on ne l'a que trop souvent confondu avec cet amour avide qui ne cherche que de fréquens repas, sans trop s'embarrasser du temps si agréable de la digestion. Et s'il faut que je rapporte quelques traits de ces instructions, c'est là qu'on verra ces vers par lesquels cette matrone prétend faire croire que le sexe étant né libre, les lois nuptiales n'ont pu le renfermer équitablement dans la contrainte où il est obligé de vivre depuis si longtemps. C'est au vers 14654 :

Car nature n'est pas si sotte
Qu'elle fasse naître Marotte
Tant seulement pour Robichon,
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnès, ne pour Perrette;
Ains vous a fait beau fils n'en doubtes,
Toutes pour tous, et tous pour toutes,
Chascune pour chascun commune,
Et chascun commun pour chascune.

Ce ne sont là que les moindres traits de

ces instructions plus utiles sans doute que louables. Mais le personnage qui figure le plus pour la satire, est Faux-semblant. Pour sentir les traits piquans qui naissent de la conduite ou qui sortent de la bouche de ce personnage, on se souviendra qu'il n'y avait guères plus d'un demi-siècle que les deux ordres de S. Dominique et de S. François étaient établis. La sainteté, la piété, le savoir, le désintéressement, et peut-être même l'utilité de l'église, en avaient été les premiers appuis. Mais, soit que naturellement l'homme fasse toujours quelques retours vers le monde, qu'il a quitté quelquefois sans le connaître; soit que dans ces grands corps il se fourre, sans qu'on le puisse empêcher, des hommes nés pour y faire fleurir le règne de l'hypocrisie, c'était déja ce qu'on y remarquait le plus. C'est donc là le personnage que représente ici Faux-semblant; et comme s'il était de l'ordre public que ces gens-là se mêlassent de tout, Faux-semblant s'avisa de se trouver à l'armée

que le dieu d'amours avait assemblée pour assiéger le château de la Jalousie. C'est donc dans les entretiens qu'il eut avec ce dieu, qu'il fit paraître tout son savoir. Voici ce que l'auteur lui fait dire, v. 11657 et 12396:

Je suis avec les orgueilleux,
Les usuriers, les artilleux[1]
Qui les mondains honneurs convoitent,
Et les grands besongnes exploitent,
Et vont querant les grans pitances,
Et pourchassent les acointances
Des puissans hommes et les suivent,
Et se font pauvres et se vivent
Des bons morceaulx délicieux,
Et boivent des vins précieux;
Et la pauvreté ils vous preschent,
Et les grandes richesses peschent....
Et toujours pauvres nous faignons;
Mais comment que nous nous plaignons,
Nous sommes et vous fait sçavoir
Ceulx qui tout ont sans rien avoir.

Voici ce qui caractérise encore plus ces

[1] Artificieux.

sortes de gens, et fait voir précisément que le poète en veut à ceux qui, sous les apparences trompeuses du bien de l'église, cherchaient dès lors à renverser en France l'économie ecclésiastique, comme ils ont fait ailleurs. Les papes, intéressés par l'étendue qu'ils veulent donner à un pouvoir qui n'est légitime que dans ses justes bornes, lachèrent dans toute l'église ces émissaires, qui ne firent que prêcher l'autorité pontificale, et quelquefois avec tant d'exagération, que les papes eux-mêmes auraient appréhendé de la proposer telle que l'ont fait ces sortes de gens, qu'on est toujours en état de désavouer quand il y a trop de contradicteurs, et que l'on sait vigoureusement appuyer pour peu qu'il y ait lieu de faire réussir les vues qu'ils ont proposées. Et pour animer encore plus ces nouveaux zélateurs, les papes leur accordèrent le privilége de curés universels de tous les fidèles. Ainsi ces émissaires, autant pour leur intérêt propre que pour celui du pape, se voyaient enga-

gés à prêcher l'immense autorité de leur protecteur, jusqu'à le nommer Vice-Dieu. Comme c'était la matière du temps, c'est aussi là-dessus que Jean de Meung insiste le plus, et ce qu'il a même le plus judicieusement traité.

Il ne faut pas s'imaginer que cette conduite de l'hypocrisie fût toujours désavouée par les grands personnages de ces deux ordres. Il suffisait que cela parût tourner à l'avantage de leur société, pour qu'aussitôt ils prissent feu comme les autres, et en entreprissent la défense. S. Thomas, l'ange de l'école, ne put s'empêcher de faire quelques retours vers les sentimens un peu trop humains de ses confrères. Il écrivit donc avec un peu trop de vivacité contre Guillaume de Saint-Amour qui avait osé reprendre quelques vices de ces grands corps; et comme la vivacité ne peut rien contre la vérité, ils crurent trouver une voie sûre d'accabler cette lumière de l'université de Paris. Ils le firent exiler : moyen que prend

ordinairement l'esprit d'erreur, qui n'a de ressource que dans ces voies de fait, toujours odieuses aux amateurs de la vérité.

Ou estre banni du royaume
A tort, com fut maistre Guillaume
De Saint-Amour, que ypocrisie
Fit exiller par grant envie. (v. 12225.)

C'est ce que dit Jean de Meung, qui nous a peint d'une manière admirable dans tout cet article de son roman, la politique des moines et des gens de communauté; et c'est par malheur la même politique que nous voyons subsister encore aujourd'hui. Ce point a paru si important à son auteur, il regarda si peu sa censure comme une vivacité de jeunesse, que parvenu avec l'âge à des sentimens plus sérieux, il ne laisse pas d'insister toujours sur cet article, comme essentiel à l'ordre et à la police de l'église. Il sentait bien cependant que ni des satires piquantes, ni des censures autorisées, ni des écrits solides, ne ramènent point au

centre de leurs devoirs ces sortes de gens toujours avides, toujours intéressés. Il semble désespérer de les voir jamais revenir au point fixe de la vérité; et nous-mêmes sentons, après quatre siècles et plus, combien il avait raison de le penser; cependant il sait rendre justice au peu de bonnes ames qui se trouvent parmi eux.

L'en trouve bien entr'eulx une bonne personne,
Qui ne se mefferoit pour riens ne pour personne;
Ains prennent à bon gré tout ce que Dieu leur donne,
Et leur poise et ennuye quand nul yst hors de borne.

On commençait déja à compter par une bonne personne, dans des corps composés peut-être chacun de vingt ou vingt-cinq mille ames.

Morale répandue dans ce Roman.

Nos pères voulaient toujours assaisonner leurs ouvrages les plus joyeux d'un ragoût de morale. Ils ne prenaient pas la peine de leur donner ces utiles et gracieuses tein-

tures de mœurs, que les anciens nous ont appris à semer légèrement dans nos écrits. Ils voulaient des sermons assommans par une longueur fastidieuse et par des maximes triviales. On sait toujours ce qu'ils vont dire avant même que de le lire. On en voit un échantillon à la tête même de ce roman; heureusement que cela ne va pas jusqu'au dégoût. L'auteur fait entrevoir ce qu'il aurait pu faire, mais il a la discrétion de ne pas se livrer entièrement au goût de son siècle.

Il a su employer de deux manières la morale qu'il a semée dans ce roman. La première, mais la plus ingénieuse, est un fond de mœurs qu'il a caché dans l'économie de son ouvrage, et qu'on ne peut bien apercevoir qu'à la fin de sa lecture. J'ai déja remarqué qu'il peint un jeune homme séduit par des graces purement extérieures, et qui se livre tout-à-coup à l'amour le plus insensé. Il s'inquiète, il s'agite, il court, il cherche les moyens de se satisfaire : il ne

peut en venir à bout, mais il n'en est que plus frappé par les traits de l'amour : il se livre à cette divinité ; il en écoute les lois et les observe ; il en espère du soulagement et n'en reçoit que des chagrins. La raison se présente, qui veut le dissuader d'aimer : toute sage qu'elle est, elle ne saurait se faire écouter par une jeunesse prévenue d'un fol amour. Elle a beau venir à lui dans les temps mêmes où ses peines sont et plus vives et plus cuisantes, elle n'y gagne pas plus une fois que l'autre. Il ne s'embarrasse point des refus que fait la richesse, si nécessaire en amours, de se communiquer à lui : il veut arriver au but de ses desirs : c'est de quoi il est uniquement occupé. Il y trouve des difficultés insurmontables qui lui font implorer les forces du dieu d'Amours, qui veut bien en sa faveur les rassembler toutes. Que de peines pour surmonter tous ces obstacles ! mais enfin il les surmonte et arrive au but.

Par grant jolivetė cueilly,

La fleur du beau rosier fleury;
Ainsi euz la rose vermeille,
A tant fut jour et je m'esveille.

Tous ces embarras, toutes ces peines, tant d'avis demandés, de conseils écoutés, de chagrins reçus, de douleurs supportées, tout aboutit à un instant de plaisir. On s'éveille tout-à-coup de cette léthargie: à peine pense-t-on qu'on ait eu quelque moment de joie, on ne se souvient que des peines qui ont été longues et fatigantes. C'est le fond de mœurs contenu dans ce roman, et qui n'est développé par les deux derniers vers, que pour ceux qui savent y réfléchir:

Ainsi euz la rose vermeille,
A tant fut jour et je m'esveille.

Il y a une autre morale semée par maximes dans le cours de cet ouvrage. Quelques-unes simplement expliquées, mais pensées délicatement, feraient encore honneur à ceux qui les exprimeraient aujour-

d'hui avec cette sage et noble élégance qui leur est propre. Est-il rien dans l'antique et première simplicité de notre langue de plus ingénieusement, de plus sagement pensé que ce qu'il dit de la justice que la richesse se rend à elle-même du cœur des avares, et de la vengeance qu'elle en tire; de ce que, malgré sa nature qui est de se communiquer à plusieurs, ils ne laissent pas de la resserrer dans une étroite et dure captivité? (v. 5399.)

Aux richesses font grans laidures[1]
Quant ils leur ôtent leurs natures:
Leur nature est qu'ils doivent courre,
Pour les gens aider et secourre,
Sans estre à usures prestées;
A ce les a Dieu aprestées.
Si les ont en prison répostes[2];
Mais les richesses de tels hostes,
Qui mieulx selon leurs destinées
Deussent être après eulx trainées,
S'en vengent honorablement;

[1] Deshonneur. [2] Mises.

Car après eulx honteusement
Les trainent, deboutent et hercent [1],
De trois glaives les cueurs leur percent:
Le premier est travail d'acquerre;
Le second qui les cueurs leur serre,
Si est qu'aucun si ne leur emble [2]
Quant ils les ont mises ensemble,
Dont s'esbahissent sans cesser;
Le tiers est douleur du laisser,
Comme je t'ai dit ci-devant,
Malement s'en vont décevant.
Ainsi pecune se revanche,
Comme dame très-noble et franche,
Des serfs qui la tiennent enclose;
En paix se tient et se repose,
Et fait les malheureux veiller,
Et soucier et travailler:
Sous pieds si court les tient et domte,
Qu'elle a honneur, et eux la honte,
Et le torment et le dommaige,
Qui en angoissent leur couraige.

Ne trouve-t-on pas du tour et beaucoup de sens dans l'explication qu'il donne à

[1] Brisent. [2] Enlève.

cette maxime vulgaire, que les honneurs changent les mœurs? maxime qu'il croit aussi fausse qu'elle était commune de son temps, et qu'elle l'a encore été depuis. Voici ce qu'il en dit, v. 6527:

Et se dit l'en une parole,
Communément qui est moult fole;
Et la tiennent aucuns à vraye,
Par leur fol sens qui les devoye:
Que les honneurs, les meurs remuent;[1]
Mais ceulx mauvaisement arguent,
Car honneurs ne sont pas muances,[2]
Ains sont signes et démonstrances.
Quels meurs en eux devant avoyent,
Quant ès petits estats estoyent,
Et qu'ils ont les chemins tenus,
Par quoi sont ès honneurs venus.

Enfin, si je ne craignais de charger cette préface, ou de fatiguer un lecteur par l'excessive longueur de ces extraits, on verrait qu'outre la morale on trouve encore dans ce roman une politesse de mœurs qui fait

[1] Changent.   [2] Changement.

honneur à notre nation, parvenue il y a plus de quatre siècles à ce point où ne sont pas encore arrivées la plupart des nations voisines. Il y a même des traits de politique, des caractères, des portraits, des maximes, des règles de conduite, des vérités philosophiques, des sentimens : et tout cela fait bien sentir qu'on avait raison de le regarder en son temps comme un livre essentiel pour l'usage de la vie civile, parce qu'il en est peu où l'on trouve en même temps une si grande variété de choses nécessaires, utiles et agréables.

Chimie dans ce Roman.

Je ne parle point ici des principes de chimie qu'on a prétendu apercevoir dans le sermon de Genius, chapelain et confesseur de dame Nature. Il n'est pas encore bien décidé si toute l'obscurité philosophique qui se rencontre en cet endroit n'est pas une satire du prédicateur, qui pour se faire admirer de la populace, aurait dit de

propos délibéré des choses inintelligibles ; le peuple dans tous les temps n'ayant jamais estimé de ces actions publiques que ce qu'il n'en saurait comprendre, et méprisant les plus belles choses dès qu'on s'abaisse jusqu'à les lui rendre trop claires et trop sensibles. Cependant il faut avouer que l'auteur paraît ailleurs fort incliné vers la chimie du grand-œuvre ou la transmutation des métaux.

Economie et ordre de ce Roman.

C'est donc ici un roman, mais il n'est pas fait avec la conduite et l'ordonnance que prescrivent les règles de l'art. C'est même encore un poème, mais qui ne tient rien de ce que nous appelons héroïque. On lui a cependant donné le nom de poème, parce qu'on y trouve des vers mesurés et rimés ; il ne faut pas en poésie y chercher autre chose. C'est un roman, parce que c'est une histoire controuvée et imaginée, autant pour détourner de l'amour que pour

en donner les règles. Mais cette invention n'a rien de ce qu'on cherche aujourd'hui dans ces ouvrages, c'est-à-dire, un fond de vraisemblance qui ferait quelquefois croire ou souhaiter au moins que le tout fût véritable. Le merveilleux y est absurde; cependant l'absurde ne laisse pas d'être instructif: mais il faut le pardonner à nos pères, ils ne pouvaient pas mieux faire. Il y a néanmoins un ordre dans ce roman; les choses y vont toujours par degrés, et avec une sorte de proportion. Ainsi la vraie conclusion n'est pas au commencement de l'ouvrage comme dans les Amadis. Il y a un ordre plus naturel et mieux marqué; car plus l'amant va en avant, plus il s'engage et fait de pas vers la conclusion réelle, qui ne vient qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Cela se trouve chargé d'incidens dont quelques-uns sont assez ingénieusement amenés au sujet, d'autres y sont jetés sans qu'on en sache la raison: les histoires surtout y sont placées d'une manière si ex-

traordinaire, que tout autre endroit que celui où elles sont leur aurait également convenu.

Style de ce Roman.

Notre langue ne faisait que sortir de la barbarie qui lui était restée des langues celtique et theudesque, lorsque ce roman fut commencé. Ainsi on doit regarder comme une espèce de prodige, d'y voir régner, avec l'ordre si naturel de notre langage, si peu de termes étrangers et barbares. Je dirai même que, contre l'ordinaire des poètes de ces premiers temps; on y trouve très-peu de manières de parler basses et populaires, qui sont très-souvent des marques ou du peu d'éducation de nos premiers versificateurs, ou du peu de choix qu'ils apportaient dans leurs amitiés particulières. Les proverbes, qui sont ordinairement le patrimoine de la populace, sont employés ici d'une manière assez distinguée et assez noble pour faire croire que leur

auteur avait plus de fréquentation à la cour que parmi le peuple. Il a même écarté tous ceux qui portaient avec eux des idées communes et mécaniques; ce que n'ont point fait la plupart de nos premiers auteurs, qui mettaient tout en œuvre, bon et mauvais, dans la fausse persuasion que c'était l'unique moyen de plaire à tout le monde.

Il faut avouer cependant, que pour le fond du style il se trouve quelques différences entre les premiers manuscrits de cet ouvrage et ceux des derniers temps: mais il y en a davantage entre les manuscrits et les imprimés ordinaires; il est bon de donner ici quelques éclaircissements sur ces différences. Comme ce roman était le livre des courtisans, comme il était d'un usage ordinaire et pour ainsi dire journalier, on s'appliquait toujours, dans les copies nouvelles qui s'en fesaient, de le rendre conforme au langage ordinaire de la cour, et quelquefois même au style des provinces où on le copiait; c'est ce qu'ob-

serve Etienne Pasquier, au livre viij de ses *Recherches*, chap. 44. « Pareille faute, dit-« il, trouvons-nous aux anciens manuscrits « de notre Roman de la Rose, en chacun « desquels le langage françois est tel qu'il « étoit lorsqu'ils furent copiés, hormis la « rime des vers ausquels ils ne purent don-« ner aucun ordre. Voire y trouverez-vous « je ne sai quoi du ramage de ceux qui « en furent copistes; je veux dire de leur « picard, normand, champenois, qui sont « choses ausquelles le lecteur doit avoir « égard, premier que d'y interposer son « jugement. »

Mais ces changements ne parurent sensibles qu'au commencement du xve siècle. Notre langue ayant pris alors plus de perfection et de politesse qu'elle n'en avait auparavant, on aperçut aisément la différence d'un ouvrage fait à la fin du XIIIe siècle, d'avec le même ouvrage écrit au commencement du xve. Et ce fut vers ce temps-là que se firent les premières cor-

rections du Roman de la Rose, soit en éloignant des termes qui commençaient à n'être plus du bel usage, soit en réformant l'ortographe qui tenait encore quelque chose de la langue germanique, pour prendre celle que nous avons aujourd'hui, qui s'est maintenue avec assez d'uniformité depuis trois cents ans. Tout le XV[e] siècle apporta peu de changements à notre langue; ainsi le Roman ne souffrit dans ce temps aucune altération sensible: mais le renouvellement des lettres, et plus que tout cela, les dames qui commencèrent à primer à la cour sous Louis XII et François I, produisirent un changement merveilleux dans notre langue. On s'accommoda pour le tour et l'arrangement, à la délicatesse de leurs oreilles; on exila derechef tout ce qui portait avec soi quelque sorte de rudesse; on chercha même de nouveaux mots et de nouvelles façons de parler plus douces et plus gracieuses que les antiques, pour les substituer à la place

de celles que l'on mettait hors de rang.

Ce fut vers ce temps que parurent les premières éditions du Roman de la Rose, et l'impression occasionna la deuxième correction que l'on s'avisa d'y faire. Ainsi les premiers imprimés, qui sont tous en caractère gothique, ne diffèrent que très-peu des derniers manuscrits du XVe siècle; mais la différence est sensible avec ceux du XIVe, parce qu'il y eut de l'une à l'autre une double correction.

Ce livre ayant repris vigueur sous le règne de François I, Clément Marot, qui était le bel-esprit bannal de la cour, prit la résolution de le réimprimer. Il le fit en 1527, avec des changements si considérables, que cela fut moins pris pour une correction, que pour une véritable altération d'un texte qu'il aurait dû respecter. Dans la pensée donc de lui donner un tour plus français, il hasarda d'en refaire beaucoup de vers, d'en ajouter quelques-uns, d'insérer des gloses dans le texte, enfin d'en

faire comme de son propre ouvrage; hardiesse que Pasquier, quoique ami de Marot, ne put s'empêcher de regarder depuis comme une témérité condamnable. Cette édition parut d'abord in-folio en caractère gothique, l'an 1527, et depuis on l'a réimprimée en 1529. Cette dernière édition qui est de Galliot du Pré, est la seule que l'on ait faite en caractères romains, ou lettres rondes. Jean Longis réimprima ce livre pour la troisième fois, mais toujours également corrompu. Cette troisième édition qui est de l'an 1537 se fit en caractères gothiques, comme toutes celles qui avaient paru avant 1529; et depuis ce temps l'avidité des libraires ne leur a pas même fait naître l'envie de le publier de nouveau, malgré la rareté et le prix excessif des premiers exemplaires.

Versification de ce Roman.

Ou je me trompe, ou c'est ici le lieu de dire un mot de la versification de ce Ro-

man, et même de celle de nos premiers poètes. Il ne faut pas croire que l'on n'ait commencé à rimer en France que vers l'an 1250, comme l'a prétendu Pétrarque : la rime est chez nous plus ancienne au moins d'une centaine d'années. Le Roman d'*Alexandre*, commencé par Eustace et continué par Alexandre Pâris, remonte au milieu du XIIe siècle. Il n'est pas même certain que ce soit le premier de nos poètes ; car il n'est pas vraisemblable que pour essai de notre versification on ait commencé par un grand poème. Cette conjecture est fondée sur ce qu'on dit de Pierre Abailard, qu'il avait fait autrefois des chansons amoureuses qui faisaient les délices de son temps. Cette date, qui est postérieure de peu d'années à l'an 1100, fait voir que l'on a versifié, et par conséquent rimé parmi nous au commencement du XIIe siècle. Il serait très-glorieux à la rime de tirer son origine d'un aussi grand personnage; mais je la crois beaucoup plus ancienne, et l'on se tourmente

inutilement pour savoir de qui nous la tenons. Je me persuade que, comme il y a toujours eu des poètes dans la nation, il y a toujours eu de la rime; c'est le caractère de toutes les anciennes langues du Nord, telle que la nôtre était dans ses commencements, de distinguer leurs vers non-seulement par la mesure, mais encore par la rime; et je m'imagine que c'est de nous que les Latins des siècles barbares ont tiré la rime qu'ils ont introduite dans la plupart des hymnes de l'église.

Ce qui nous est donc connu de ces premiers temps de notre poésie sont les vers alexandrins, c'est-à-dire, de douze syllabes pleines, qui ont pris leur nom du roman d'Alexandre, dans lequel ils furent employés. Mais, comme l'harmonie de notre langue n'était pas encore assez formée pour réussir dans cette nature de vers qui en exige beaucoup, ils eurent moins de succès que les vers de huit syllabes, dont on s'est servi depuis dans la plupart des ouvrages.

Il y a même une raison qui paraît avoir donné un grand cours à ces derniers vers: notre première poésie était moins des vers que de la prose rimée, et nos premiers auteurs étaient plutôt des versificateurs que des poètes; ainsi les vers de huit syllabes s'accommodaient beaucoup mieux à leur manière de versifier, qui demandait plus de facilité que d'élévation.

Ce sont les vers que nos anciens romanciers ont le plus employés; cela n'a pas néanmoins fait négliger entierement les vers alexandrins. Jean de Meung lui-même, qui s'était familiarisé avec les vers de huit syllabes, s'est servi des autres dans son Codicille; mais on n'y trouve pas cette correction et cette aisance qu'on voit régner dans la versification de son Roman.

L'on était dans ces premiers temps si exact sur la rime, que souvent pour la satisfaire l'on estropiait ou l'on changeait les mots de notre langue. Ainsi Jean de Meung ne fait pas difficulté de mettre *adultire* pour

adultère, et *reculier* pour *reculer*, parce qu'il s'agissait par l'un de rimer à *dire*, et par l'autre à *séculier*. Il s'est avisé même, pour plus de facilité, de couper un mot en deux : c'est à la vérité la seule fois que j'ai remarqué cette licence. La voici pour la singularité, v. 20920 :

N'onc preterit, present n'y fu,
Et aussi vous dy que le fu-
Tur n'y aura jamais presence,
Tant delectable est permanence.

Ces sortes de licences ou négligences, comme on voudra les nommer, n'ont pas empêché que l'on n'ait autrefois estimé ce livre, et les gens d'esprit ne doivent pas aussi pour cela lui refuser la préférence qu'il mérite sur les poètes de son temps.

Critiques de ce Roman.

Mais la considération des illustres adversaires qu'à eus ce roman, me déterminerait seule à lui donner plus d'estime qu'aux

autres. Comme il n'y a que les gens sans mérite qui ne soient pas dignes d'avoir des ennemis, il n'y a que les ouvrages médiocres, sans goût et sans élévation, qui n'aient pas l'honneur d'être contredits. Heureusement le Roman de la Rose a eu des contradicteurs: Gerson, chancelier de l'église de Paris, et la plus grande lumière de cette université, écrivit contre ce poème. Je n'ambitionnerais la gloire d'être auteur, que pour avoir d'aussi célèbres antagonistes. Il ne l'attaque que du côté des mœurs, mais c'est une bagatelle : peut-être n'en avait-il pas pénétré le système et l'économie. Jean de Meung eut encore un illustre adversaire en la personne de Martin-Franc, sécretaire du pape Félix V. C'est contre ce roman qu'il écrivit le *Champion des Dames*; livre dans lequel, outre une poésie assez châtiée pour le temps, on trouve encore beaucoup de singularités, et même des lumières historiques pour qui sait bien les mettre en œuvre.

Roman de la Rose moralisé.

Enfin on a fait l'honneur tout entier à ce roman : on l'a moralisé et mis en prose. C'était en partie le goût du temps, mais surtout c'était celui de Jean Molinet, chanoine de Valencienne et historiographe de Maximilien I. Jean de Meung avait donné ce roman comme un livre joyeux, Jean Molinet en voulait faire un livre de piété

PRÉFACE
DE
CLEMENT MAROT

Sur le Roman de la Rose, de l'édition gothique, in-folio, Paris, 1527; in-octavo, lettres romaines, Paris, Galliot Dupré, 1529; et in-octavo, lettres gothiques, Paris, Jean de Longis, 1537.

Exposition morale du Roman de la Rose.

S'IL est ainsi que les choses dignes de mémoire pour leur profit et utilité, soient à demeurer perpétuellement sans être du tout assopies par trop longue saison et l'abileté de temps caduc et transitoire, l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulée cause m'a semont et enhorté, comme tuteresse de tout bien et honneur, à réintégrer et en son entier remettre le Livre qui, par long-temps devant cette moderne saison, tant a été de tous gens

d'esprit estimé, que bien l'a daigné chascun veoir et tenir au plus haut anglet de sa librairie, pour les bonnes sentences, propos et dits naturels et moraux qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du Rommant de la Rose, lequel fut poëtiquement composé par deux nobles Aucteurs dignes de l'estimation de tout bon sens et loüable; sçavoir, maistre Jehan de Meung et maistre Guillaume de Lauris. Cestuy livre plaisant a été auparavant, par la faute, comme je croy, des imprimeurs, assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer; car l'ung et l'autre peult être cause de son incorrection; pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expédiente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs, nonobstant la foiblesse du mien petit entendement et indignité de rural engin, ay bien voulu relire ce present Livre dès le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort laborieuse me suis employé et l'ay corrigé au moins mal que j'ay peû, y adjoustant les quottations des plus prin-

cipaux notables et auctoritez venant à propos sans le mien vouluntaire consentement, comme debvez entendre.

Et pour autant qu'on pourroit dire, comme jà plusieurs ont dict, que ce Livre parlant en vain de l'estat d'amours, peult estre cause de tourner les entendemens en mal, et les appliquer à choses dissoluës à cause de la persuasible matière de fol amour dedans tout au long contenuë, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrisse de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelui propos, tout honneur sauvé et prémis; je réponds que l'intention de l'Aucteur n'est point simplement et de soy-même mal-fondée ne mauvaise, car bien peult-être que ledict Aucteur ne gettoit pas seullement son penser et fantaisie sur le sens littéral, ains plustost attiroit son esprit au sens allégoric et moral, comme l'ung disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dis affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir fait; et si celluy Aucteur n'a ainsi son sens réglé et n'est entré sous la

moralle couverture pénétrant jusques à la moralle du nouveau sens misticq, toutes-fois l'on le peult morallement exposer et en diverses sortes.

Je dis donc premierement, que par la Rose qui tant est appetée de l'amant, est entendu l'estat de sapience, bien et justement à la Rose conforme pour les valeurs, doulceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile pour les empeschemens entreposez, ausquels arrester ne me veulx pour le present. Et en cette maniere d'exposer, sera la Rose figurée par la Rose papalle qui est de trois choses composée, c'est assavoir d'or, de muscq et de basme; car vraye sapience doibt estre d'or, signifiant l'honneur et révérence que nous devons à Dieu le Créateur; de muscq, à cause de la fidélité et justice que devons avoir à nostre prochain; et de basme quant à nous-mêmes, entant que devons tenir nos ames cheres et précieuses, comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde.

Secondement, on peult entendre par la Rose

l'estat de grace, qui semblablement est à avoir difficile; non pas de la part de celui qui la donne, car c'est Dieu le tout-puissant; mais de la partie du pécheur, qui tousjours est empesché et eslongné du collateur d'icelle. Ceste maniere de Rose spirituelle, tant bien spirant et réfragant, povons aux Roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa premiere forme le grant Apulée, selon que l'on escript au Livre de l'Asne d'or, quant il eut trouvé le Chappelet de fleurs de Rosier pendant au sistre de Cérès déesse des Bleds: car, tout ainsi que ledit Apulée, qui avoit été transmué en Asne, retrouva sa premiere figure d'homme sensé et raisonnable, pareillement le pécheur humain, faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude, reprent son estat premier d'innocence par la grace de Dieu qui lui est conferée lorsqu'il trouve le Chappelet ou couronne de Roses, c'est à sçavoir l'estra de pénitence pendu au doulx sistre de Cérès : c'est là doulceur de la miséricorde divine.

Tiercement, nous povons entendre par la Rose la glorieuse Vierge Marie, pour ses bontez, doulceurs et parfections de grace, desquelles je me tais pour le present. Et sachez que ceste virginale Rose n'est aux herectiques facille d'avoir, et n'y eust-il seullement que malle-bouche qui les empesche d'approcher de sa bonté; car ils ont mal d'elle parlé, voulans maculer et dénigrer son naturel honneur, en disant qu'il ne la fault saluer et appeller Mere de pitié et misericorde : c'est la blanche Rose que nous trouverons en Hierico, plantée, comme dit le Saige : *Quasi plantatio Rosæ in Hierico.*

Quartement, nous povons par la Rose comprendre le souverain bien infini et la gloire d'éternelle béatitude, laquelle, comme vrais amateurs de sa doulceur et amenité perpétuelle, pourrons obtenir en évitant les vices qui nous empêchent, et ayant secours des vertus qui nous introduiront au verger d'infinie lyesse, jusqu'au Rosier de tout bien et gloire qui est la béatifique vision de l'essence de Dieu.

Ce rosier peult être figuré non pas aux Roses de Pestum en Italie qui florissent deux fois l'an, car c'est peu souvent; mais à la Rose que présenta au saige roy Salomon la noble reyne de Sabba Ethiopienne, comme nous lisons et appert au Livre de ses Probleumes, et des questions qu'elle lui demanda pour éprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillée que son sens défailloit en elle, selon qu'il est escript au Livre des Roys. Elle prit deux Roses desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement, et l'autre procédoit par simulation: car elle l'avoit faicte sophisticquement et par art bien ressemblant à la Rose naturelle, tant estoit subtilement ouvrée. Voilà, dit-elle, deux Roses devant vostre pacifique majesté presentes; dont l'une vrayement est naturelle, mais l'autre non. Pourtant dites-moy, Sire, qui est la naturelle Rose, montrez-la-moy avecques le doy. Salomon ce voyant feit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles, que lesdictes mouches, selon leur

propriété, iroyent incontinent à la rose naturelle, non pas à la sophisticquée : car tels oyselets célestes, plaisans et mellificques, desirent et appétent les doulces fleurs sur toutes choses. Parquoi il monstra à la reyne la vraye Rose, la décernant de l'autre qui estoit faicte de senteurs contrefaisans nature.

Celle Rose naturelle peult donc signifier le bien infini et vraye gloire céleste, qui point n'est sophisticque ne decepvable, comme la gloire du monde present qui nous deçoit entant que nous cuydons qu'elle soit vraye, mais non est. Doncques, qui ainsi vouldroit interpréter le Rommant de la Rose, je dis qu'il y trouveroit grant bien, profit et utilité cachez sous l'escorce du texte qui pas n'est à despriser; car il y a double gaing, récréation d'esprit et plaisir délectable quant au sens littéral, et utilité quant à l'intelligence moralle; fables sont faictes et inventées pour les exposer au sensmysticque, parquoy on ne les doibt contemne.

Si le grant Aigle, duquel parla Ezéchiel,

quant il dit *Aquila grandis magnarum allarum plena, plumis et varietate, venit ad Libanum et tulit medullam cedri*, qui tant avoit estendu son volatif plumaige se fust seullement arresté sur l'escorce du cedre quant il volla au mont du Libau, point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre, mais s'en fust envain retourné et eust perdu son vol. Semblablement si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens littéral, nous n'aurions que le plaisir des fables et histoires, sans obtenir le singulier proffit de la mouelle neupmaticque, c'est assavoir, venant par l'inspiration du Saint-Esperit quant à l'intelligence moralle. Qui ne penseroit sinon au sens littéral, encores y a-t-il grant proffit pour les doctrines et diverses sciences dedans contenuës: car néantmoins que le principal soit ung train d'amours: toutesfois il est confit de bons incidens qui dedans sont comprins et alléguez, causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturels et moraux y peuvent apprendre; les théologiens, les astrologues, les géométriens, les archimistes,

faiseurs de mirouers, paintres et autres gens nais sous la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingénieux et autres qui desirent sçavoir toutes manières d'arts et de sciences.

VIE DE JEAN CLOPINEL, DIT DE MEUNG;

Par ANDRÉ THÉVET.

ENCORES que l'ancienne rimaille, dont autres-fois s'est servi celui dont je fais la vie, semble avoir effacé le reste de la mémoire qui nous pouvoit rester de son ouvrage : si suis-je bien contant de retirer de la prison d'oubly la louange que plusieurs gens blessés du cerveau, malicieusement ont voulu par calomnies altérer dans les chartres de mesdisance : ne recognoissans pas ce qui a esté fort bien remarqué par les chroniqueurs d'Aquitaine, qu'il a été docteur en [1] théologie; et véritablement aussi font tort à tout le corps de sa compaignie, quant ils veulent le mettre non pas entre la menuë populace seu-

[1] On a raison de douter si Jean de Meung a été docteur en théologie.

lement, mais parmi les plus des-esperés ennemis d'honesteté. Je les prierois volontiers de me dire pourquoi le prieur de Saloin le représente bien vestu d'une robe ou chappe fourrée de menu vair ; il faut bien qu'il le tinst pour un homme de remarque, que ceux qui voudroyent volontiers nous faire croire, qu'à cause de son nom de Clopinel il a esté pietre et misérable. Mais d'autant que (selon le commun proverbe) l'habit ne fait pas le moyne, par ses dicts et escripts je veux faire entendre à un chacun, qu'il n'alloit point tant trainant sa jambe, qu'il ne sçeust bien s'avancer devant ses compaignons. Quand nous n'aurions que le Roman de la Rose, encore faudroit-il recognoître en lui une merveilleuse adresse, quoy-qu'il n'aist esté le premier qui y ait donné le premier coup ; ains Guillaume de Lorris, qui n'ayant pu conduire à sa fin son discours, quarante ans après sa mort fut secondé par Jean Clopinel, comme on voit par ces vers que j'ai insérés ici :

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cueur joly, au cueur ysnel,
Qui naistra sus Loire à Meun.

Et peu après encore,

Il aura le Rommant si chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se temps et lieu lui peut venir ;

Car quant Guillaume cessera,
Jean si le recommencera
Après sa mort, que je ne mente,
Au très-passé plus de quarante.

Plusieurs ont voulu imiter ce Roman de la Rose, et entre autres Geofroy Chaucer anglois, qui en a composé un qu'il intitule *The Romant of the Rose*; lequel, au rapport de Balæus, a esté tiré du livre de l'art d'aimer de Jean Mone, qu'il il faict anglois. Je conjecture qu'il entend notre Jean de Meung, encores qu'il le face anglois, d'autant que n'est aisé à croire qu'un anglois osa se hazarder à une telle œuvre: quoy que les termes ne semblent que trop rudes maintenant, si estoyent-ils bien riches pour lors. Et quoy qu'on considere les traicts qui sont romancés par Clopinel, je ne puis estimer que ceux qui les contempleront, n'admirent l'adresse de ce poëte, qui souz des termes envelopez et couverts, a assez clairement exprimé la vérité à qui la vouloit entendre. Je sais bien qu'il y a eu quelques lecteurs chagrins et importuns qui ont voulu se formaliser de la licence qu'ils trouvent dans ce roman, de manière que par des écrits publics ils ont voulu blasmer et le livre et l'autheur: il s'en est même trouvé un entre les autres qui s'est tellement abandonné à sa colère, qu'il a dit que plutost il croiroit que Judas

fut sauvé que le pauvre Jean Clopinel. L'occasion sur laquelle se fondoyent ces rechignés controlleurs, est qu'ils voyoyent que ce livre trottoit par les mains de la Noblesse et principalement des Courtisans, et en estoit mieux reçeu que les advertissemens de dévotion, pieté et amour divin. Cela fit que pour les en dégouster, ils s'armèrent contre la rose, jetterent plusieurs execrations, qui quant tout sera bien espluché seront plus ineptes que nécessaires. Aussi l'effect a bien monstré qu'ils ne sçavoient quelles estoyent les vertus et propriétés de la Rose, telles qu'encores que par le dehors elle pique, elle a neanmoins au dedans une fort singuliere et souveraine odeur. De fait, je passeray volontiers condemnation que Clopinel, s'émancipant souz le passe-droit que la poësie se veut attribuer, s'est peut-être plus souvent que besoin n'eust esté laissé esgarer en vains et ridicules discours; qu'il a quelques-fois trop piqué quelques-uns; et finalement qu'il n'a gardé la modestie qui eust esté bien requise: mais que pour cela il ait falu d'un plain saut le prendre au collet pour le terrasser, il n'y a point aparence. Pourquoi n'ont-ils foudroyé sur les lascivetés d'un Martial, d'un Ovide, et d'autres poëtes tant grecs que latins, lesquels ont bien autrement gazouillé de l'amour que n'a faict ou de Lorris ou Clopinel? Ce qui donne couleur

à ceste censure, est que desja Clopinel, pour avoir esté trop libre en ses paroles, faillit à avoir le foüet des dames de la cour, contre lesquelles il avoit escript ces vers :

Toutes estes, serés, ou fustes
De faict, ou de volonté, putes;
Et qui très-bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit.

Premierement, je pourrois alléguer l'incapacité du jugement, qui quelque ignominieux qu'il eut sçeu estre, ne pouvoit emporter aucune note d'infamie contre ce pauvre criminel, qui à tout évenement pouvoit demander son déclinatoire devant juges qui eussent esté receuz et admis au siége de justice par les loix. Or il est tout notoire que l'estat de judicature, aussi bien que la prestrise, est viril; et partant que les dames en sont forbannies. En après la condemnation n'estoit pas d'avoir le foüet des mains de l'executeur de justice. Cela seroit contre tout droict, que les parties plaintives chastiassent elles-mêmes ceulx qui les auroyent interessées. Et en outre seroit blesser la grandeur, honeur et dignité des dames, qui eussent esté bien marries d'avoir voulu empoigner le foüet pour servir en tel office. Mais qu'est-il besoin de disputer sur l'exécution, puisqu'il en obtint la surséance par une ruse, la-

quelle estant gaillarde et gentille, je suis bien contant de la proposer icy. Doncques maistre Jean de Meung ayant esté amené à la cour par quelques Gentils-hommes, lesquels, pour gratifier aux dames, avoyent promis le leur livrer, et n'empêcher qu'il ne leur fist réparation de l'injure qu'elles alléguoyent leur avoir esté faite, fut resserré dans une chambre. Après fut présenté aux dames; la plus hardie desquelles commence à lui remonstrer qu'au Roman de la Rose il avoit introduit un jaloux qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes, et trop témérairement avoit lasché sa plume pour escrire les vers que j'ai cy-dessus recités. De maniere qu'à son dire il n'y a dame qui ne soit putain, ne l'ait été, ou ne veüille l'estre; qui est trop ouvertement deschirer l'honeur, pudicité et chaste intégrité des dames. Encores que telle insolence méritast très-griefve peine, et qui ne pourroit pourtant esgaler à ce qu'il a mérité, il estoit dict et arresté qu'il seroit foüetté des dames, qui là assistoyent tenant chacune une poignée de verges. Clopinel, encores qu'il ne fust de bas or, si craignoit-il la touche; et partant, après avoir quelque tems pensé en soi-même, voyant que son aage ne pouvoit esmouvoir les dames à miséricorde, et d'autre costé le nombre si grand de poignées pour descharger sur son dos, pressé qu'il se

vit de se dépouiller, humblement les requit lui vouloir octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit rémission du chastiment qu'elles entendoyent (à tort) prendre de luy, ains l'avancement. Ce qui luy fut accordé, non sans grande difficulté; et, n'eust esté respect des Gentils-hommes qui intercédèrent pour luy, il estoit frustré de son espoir. Alors, dit-il, je vous prie, Mesdames, puisque j'ai trouvé tant de graces envers vous que ma demande est intérinée, que la plus forte putain de votre compaignie commence la première et me donne le premier coup. Ma requeste est juridique, d'autant que je n'ai parlé que des méchantes, folles et mal advisées. Par ce moyen lia les mains à toute la compaignie : elles se regardoyent l'une l'autre pour sçavoir qui auroit l'honeur de commencer; mais n'y en eut pas une, quoyqu'elles eussent toutes bonne envie de l'estriller, qui se hazardast de le toucher. Clopinel, joyeux de ce nouveau incident, eschapa, et apresta matière aux Gentils-hommes de se gaber (ou moquer) des dames, lesquelles au lieu de luy porter honeur et réverence, vouloyent trop rudement l'outrager. C'étoit bien-loin de faire comme Marguerite, fille de Jaques premier du nom, roy d'Ecosse, et femme du Dauphin qui fut depuis le roy Loüis unzième du nom, laquelle comme elle passoit par une

sale où estoit endormy Alain Charretier, secretaire du roy Charles septième, homme docte, poëte et orateur élégant en la langue francoise, l'alla baiser en la bouche, en presence de ceux de sa suite. Et comme quelqu'un de ceux de la compaignie lui eut répondu, qu'on trouvoit estrange qu'elle eust baisé un homme si laid, elle respondit: Je n'ay pas baisé l'homme, mais la bouche de laquelle sont issus tant et excellens propos, matieres graves et sentences dorées. Ce n'est pas qu'il se laissast emmuseler (comme ses escrits le justifient) non plus que Clopinel; mais ceste vertueuse princesse chérissoit et admiroit ceux qui doctement déchiffroient la vérité.

Quant au tems auquel vivoit notre Jean de Meung, n'est pas aisé de pouvoir le vérifier précisement; toutefois est loisible de conjecturer par l'Epistre liminaire qu'il a mise au commencement du livre de Boëce de la Consolation, à peu-près en quel tems il a vescu. « A TA ROYALE MAJESTÉ, dit-il, très « noble Prince par la grace de Dieu roy des Fran« çois, Philippes le Quart; je Jean de Meung, qui « jadis au Romans de la Rose, puisque jalousies ont « mis en prison Bel-accueil, enseigné la manière du « chastel prendre et de la rose cueillir; et trans« laté de latin en françois le livre de Vegece de

« chevalerie et le Livre des merveilles de Hirlande :
« et le Livre des Epistres de Pierre Abeillard et
« Helois sa femme: et le Livre d'Aelred, de spiri-
« tuelle amitié: envoye ores Boëce de Consolation,
« que j'ai translaté en françois, jaçoit ce qu'entendes
« bien latin. » Or ce Philippes le Quart commença
à régner l'an douze cens quatre-vingt et six, et
régna vingt-huit ans. Et du depuis il présenta son
livre intitulé le Dodecaedron au roy Charles cinquiesme
du nom, lequel commença son regne l'an
mil trois cens soixante et quatre; de maniere que
j'infere qu'il a esté aagé d'environ quatre-vingt tant
d'années, et a esté contemporain de Dante, poëte
italien qui vivoit l'an mil deux cens soixante cinq.
Ce qui donne de la peine en ce calcul est, qu'il n'est
pas croyable que le Roman de la Rose ait esté buriné
par quelque jeune cerveau, de maniere que si Clopinel
a esté d'aage meur et rassis quand il reprint
l'œuvre délaissé par de Lorris, il s'ensuit qu'il n'ait
pas atteint jusqu'au regne de Charles : autrement
auroit-il atteint pour le moins six vingt tant
d'années. Pour ceste occasion aucuns ont desavoüé
l'œuvre du Dodecaedron, qui ne peuvent se persuader
qu'un homme consommé en prudence et abbatu
par la longueur d'une vieillesse, ait voulu sur ses
derniers jours s'amuser à tels joüets. Quant à moi

je ne veux tenir un party ny l'autre, ne pouvant au vray asseurer ce qui en peut estre; néantmoins oserai-je bien dire qu'il n'est point inconvénient que Clopinel y ait mis la main, puisque la gentillesse de l'œuvre ne gist qu'en une promptitude et certaineté des secrets de l'arithmétique, pour si bien asseoir les renvoys et responses, afin de se rapporter aux poincts des dez. Qu'aux mathématiques Jean de Meung ait esté bien versé, appert par son Testament, duquel je veux toucher un mot pour quelques singularités qui y sont remarquables. Ce bon Clopinel estant près de sa fin advisa de testamenter; et par sa disposition derniere, laissa aux Jacobins de Paris un coffre qu'il avoit avec tout ce qui estoit dedans, commandant ne l'ouvrir qu'il ne fust mis en terre, à charge que les frères prescheurs le feroyent enterrer dans leur église : lesquels il avoit desja par le passé fort harassés pour la haine commune qu'en ce tems ceux de l'université portoyent aux mendiens. Les pauvres Jacobins, soit qu'ils pensassent que Jean de Meung sur ses vieux jours se repentoit des algarades qu'il leur avoit aidé à faire, soit pour l'opinion qu'ils avoyent que ce laiz enfleroit de beaucoup leurs bouges, ensevelirent Clopinel avec toutes les solemnités au mieux qu'ils peurent, et parachevèrent son service mortuaire.

A peine eurent-ils finy l'office, qu'incontinent ils viennent pour enlever ce coffre beau, diapré, fermé à plusieurs serrures et fort pesant. Ils faisoyent estat d'avoir des escus à milliers : mais quant ils furent venus à l'ouverture, ils se trouverent par la reveuë déçeus d'autre moitié de juste prix ; car au lieu d'or et d'argent, n'y trouverent que des pierres d'ardoise sur lesquelles il tiroit des figures, tant d'arithmétique que de géométrie. Tellem en en furent irrités ces bons moines, qu'après avoir longtems délibéré, enfin s'hasarderent de le déterrer, alléguans qu'il estoit indigne d'estre enterré en leur maison, puisque vif et mourant il se moquoit d'eux. Mais la cour de parlement, advertie de telle inhumanité, par son arrest le fit remettre en sepulture honorable dans le cloistre du couvent. Je ne doute pas qu'il ne leur ait voulu bailler quelque cassade, ne plus ne moins que Me François Rabelais, homme rare en doctrine, auquel on fit coucher en laiz articles qui excedoient son pouvoir; et quant on lui demandoit où on puiseroit tout ce qu'il donnoit, Faites, dit-il, comme le barbet, cherchez; et après avoir dit, Tirez le rideau, la farce est joüée, décéda. Toutesfois pour ne détracter des morts, et combien que ce ne soit mon intention de contreroler cest arrest, sçachant très-bien que la Cour à

eu très-juste occasion d'ainsi décerner, je veux bien proposer deux raisons qui peuvent l'avoir induicte à le donner. La premiere est que par les ordonnances des empereurs romains est défendu de refuser d'inhumer un corps sous prétexte de la pauvreté du défunt ; pour cet effet lisons-nous aux nouvelles Constitutions de Justinien, qu'à Constantinople ont esté établis certains lieux et personnages destinez à ensépulturer les corps morts, de maniere que cette seule raison rendoit condemnables les Jacobins. Mais puisque sans chenevis les chardonnerets ne chantent pas volontiers, comme l'on dit, voyons s'ils n'ont rien eu et si le laiz a été frustratoire, fraudulent et captieux. Clopinel leur legue son coffre tel qu'il est, avec ce qui est dedans: il sçavoit bien ce qui y estoit. De le vouloir contraindre à exprimer la chose qu'il donne, c'est brider sa volonté. Mais on dira que les Jacobins présumoyent qu'il fust garny d'escus. Et pour ce donc que le légataire estime qu'un plat d'estain, qui lui a esté laissé par le testateur, soit d'or ou d'argent, il s'ensuivra que l'heritier sera tenu de lui en donner ou faire forger un chez l'orfevre ! Mais à vostre advis, qui valoit davantage ou un escu, ou bien une figure d'arithmétique ? Je sais bien que ceux qui ne pensent qu'à la réparation de la cuisine, diront

que les escus eussent esté beaucoup plus profitables à ces pauvres freres que l'ardoise géométriquée, et qu'autant pesant d'or ou d'argent comme il y avoit d'ardoises eut faict un gros tas d'escus; mais ceux qui ont le cœur genereux priseront davantage les gentillesses que il avoit tiré sur les ardoises, que tout l'or de Gygès, Cræsus ou Midas; que les sciences libéralles, telles que sont les mathématiques, sont à préferer aux méchaniques et principalement à la cuisine. Bien est vrai que quant elle est froide on ne peut aisément continuer de philosopher; mais l'estat, condition et qualité dont ils avoyent fait profession, leur ostoyent tous moyens de s'aider de telles allégations, qui sont plutost contes de mondains, qu'opinions seulement de ceux qui tiennent un degré beaucoup plus eslevé. Finalement je veux que toute sa vie il leur ait fait du pis qu'il ait pu, qu'il se soit mocqué d'eux en leur legant des lopins d'ardoise au lieu d'escus, pour cela falloit-il le desenterrer ? Cela est contre le commandement de Dieu, qui nous commande d'aimer nos ennemis. Que s'ils ne se sentoyent assez régenerés pour savourer ce saint précepte, au moins devoyent ils avoir horreur de se venger sur un mort: il n'étoit pas hérétique, partant ne pouvoyent le tirer hors du sépulchre en desdain du tort qu'il leur pouvoit avoir faict.

Ne sçavoyent-ils pas bien qu'il est défendu de mesparler d'un trespassé, non pas seulement de paroles, mais d'effect ? Vouloyent-ils deschirer la renommée de ce pauvre Clopinel, lequel a esté en telle estime, que (comme j'ay dit) l'anglois Balæus l'a voulu transporter en Angleterre ? dont n'est merveilles; il est assez coustumier de choisir les plus belles roses qu'il peut, soit en France, Allemaigne ou Espaigne, pour en reparer sa patrie. Mais aussi le plus souvent trouve-t-il qui s'y opose, et par légitimes moyens les revendique. Quoique ce soit encores, est-il contraint de confesser que son Chaucer a pillé (il appelle cela illustrer le livre de Jean de Meung) les plus beaux boutons qu'il a peu du roman de la Rose, pour en embellir et enrichir le sien. Ce que j'ai bien voulu ajouster, tant pour monstrer en quoi se mesprennent les Anglois, qui veulent ravir à nostre France le Roman de la Rose, que pour faire entendre à un chascun, que, en ce que nous avons mis cy-dessus touchant Clopinel, nous n'entendons le mettre au rang et roole des affronteurs, encore moins taxer les religieux de saint Dominique d'autre que de ce qu'ils se pourroyent avoir laissé commander par quelques escervelez, qui les auroyent poussez à se formaliser d'une chose qu'ils seroyent, autrement, je m'en assure, faschez de

controoler, attendu qu'ils sçavent très-bien que le devoir de pieté les induit à une œuvre accompagnée d'une telle et si grande humanité. De ma part je prise et honore leur compaignie ; mais impossible est que parmy un si grand nombre qu'ils estoyent, il n'y en ait toujours quelqu'un qui fasse des fautes, et par quelques fois donne un mauvais bransle. Or, pour revenir à notre Clopinel, on l'eut peu attaquer d'affronterie, si on eut trouvé qu'après sa mort il eust esté garny de meubles précieux ou d'escus : le plus précieux joyau qu'il avoit estoyent ces exercices qu'il avoit prins après ces ardoises orbiculaires : il en fait un laiz à ceux lesquels il supplioit entomber son corps, mesurant un chascun à son aulne ; et présumant que tout ainsi qu'il avoit prins plaisir à philosopher, aussi ils se baigneroyent à veoir les belles figures mathématiques qu'il avoit là tracées. J'insiste principalement sur ce point, d'autant que je ne suis tenu de respondre pour la liberté de parler où il s'est licencié : non pas que je craigne de tomber au même inconvénient auquel il pensa être engagé ; mais parce que la ruse accorte qui le garentit de la punition exemplaire dont il devoit estre justicié et réparer la faute, l'a desgaigé de toute crainte, puisque sur l'exécution de l'arrest donné à l'encontre de luy, il y a eu une

modification accordée du consentement des juges et parties, au grand contentement du pauvre sentencié. Mais quand j'aurois à porter parole pour Jean de Meung, je ne m'en donneroye pas si grande peine que l'on pourroit penser, d'autant que, sans me mettre en charge d'entrer en preuve, je je ne voudroye faire targue que de la face du livre, qui portant sur son frontispice LA ROSE, devoit apprendre à toutes ces mescontentes que la Rose n'est point seulement accompagnée d'une souefve odeur, couleur vermeille, blanche et délicate ; ains aussi des piquerons qui arment la rose, et souvent poignent ceux ou celles qui ou trop près ou mal à-propos l'approchent de leur nés.



LE ROMAN DE LA ROSE

Cy est le Rommant de la Rose,
Où tout l'art d'Amours est enclose.

MAINTES gens dient que en songes
Ne sont que fables et mensonges;
Mais on peut telz songes songier,
Qui ne sont mie mensongier;
Ains sont après bien apparant:
Si en puis bien trouver garant
Ung acteur dénommé Macrobes,
Qui ne tient pas songes à lobes,
Ainçoys escript la vision
Qui advint au roy Cipion.
Quiconque cuide ne qui die,
Que ce soit une musardie

De croire que songe adviengne,
Et qui voudra pour fol m'en tiengne;
Car en droit moy ai-je fiance,
Que songe soit signifiance
Des biens aux gens et des ennuyz
Que les plusieurs songent par nuytz,
Moult de choses couvertement,
Que on voit puis appertement.
Au vingtiesme an de mon aage,
Au point qu'amours prend le peage
Des jeunes gens, couchié m'estoye
Une nuyt comme je souloye,
Et me dormoye moult formant,
Si vy un songe en mon dormant,
Qui moult fut bel à adviser
Comme vous orrez deviser:
Car en advisant moult me pleut,
Mais en songes onques riens n'eut
Qui advenu du tout ne soit,
Comme l'istoire le reçoit.
Or veuil ce songe rimoyer,
Pour voz cueurs plus fort esgayer;
Amours le me prye et commande,



....................couchié m'estoye
Une nuyt, comme je souloye,
Et me dormoye moult formant,
Si vy un songe en mon dormant. *R. de la R. V. 25*

Dessiné par Monet Gravé par Patas

Et se nulz ou nulle demande.
Comment je vueil que ce Rommans
Soit appelé, que je commans,
Que c'est le Rommant de la Rose
Ou l'art d'amours est toute enclose.
La matiere en est bonne et briefve;
Or doint Dieu qu'en gré la reçoive.
Celle pour qui je l'ay empris,
C'est une dame de hault pris;
Et tant est digne d'être amée,
Qu'elle doit Rose être clamée.
  Advis m'estoit à ceste fois
Bien y a cinq ans et cinq moys,
Que ou moys de may je songoye
Ou temps amoureux plein de joye,
Qu'il n'y a ne buissons ne haye
Qui en celluy temps ne s'esgaye,
Et en may parer ne se vueille
Et couvrir de nouvelle fueille.
Les boys recouvrent leur verdure
Qui sont secz tant que l'iver dure,
La terre mesmes s'en orgouille
Pour la rousée qui la mouille,

Et oublie la povreté
Où elle a tout l'iver esté.
Lors devient la terre si gobe,
Qu'elle veult avoir neufve robe;
Si sçet si cointe robe faire,
Que de couleurs y a cent paire
D'erbes et de fleurs autenticques:
Parée de couleurs très-riches
Est la robe que je devise,
Pourquoy la terre mieulx se prise.
Les oyseaulx qui tant se sont teuz
Pour l'iver qu'ils ont tous sentuz
Et pour le froit et diverses temps,
Sont en may et par le printemps
Si joyeulx qu'ils montent en chant;
Car leur cueur a de joie tant,
Qu'il leur convient chanter par force.
Le rossignol adonc s'efforce
De chanter et de faire joye;
Lors s'esvertuë et resjoye
Le papegault et la calendre:
Si convient jeunes gens entendre
A estre beaulx et amoureulx

Pour le temps bel et doulcereux.
Moult a dur cueur qui en may n'ame,
Quant il oit chanter sur la rame
Aux oiseaulx les doulx chantz joyeulx
En celluy temps délicieux,
Où toute riens d'amer s'esjoye.
Songeay une nuyt que j'estoye
Me fut advis en mon dormant
Qu'il estoit matin proprement:
De mon lit tantost me levay,
Me vesty et mes mains lavay;
Lors prins une aisguille d'argent
D'ung aisguiller mignot et gent,
Et cuydant l'aisguille enfiler,
Hors de ville euz talent d'aller,
Pour oyr des oyseaulx les sons,
Qui chantoient par les buissons
En ladite saison nouvelle;
Cousant mes manches à Vindelle
Alay tout seul en m'esbatant,
Et les oysillons escoutant
Qui de chanter moult s'engoissoient
Par les jardins qui fleurissoient

Jolis et gaiz pleins de lyesse,
Vers une riviere m'adresse,
Que je ouys près d'illecques bruire;
Et ne me sçeuz ailleurs déduire,
Fors que dessus ceste riviere
Qui d'ung tertre près et derriere
Descendant l'eau courant à roide,
Fresche, bruyant, et aussi froide
Comme puis ou comme fontaine,
Si estoit peu moindre que saine,
Mais elle estoit plus espanduë
Qu'onques mais je ne l'avoye veuë:
Celle eaue qui si bien seoit,
Si m'embellissoit et seoit,
En regardant le lieu plaisant
De l'eaue belle et reluisant.
Mon vis rafreschy et lavé,
Si vey tout couvert et pavé
Le fond de l'eaue de gravelle,
Et la prarie grande et belle
Au pié de ce tertre batoit;
Clere, serie et belle estoit
La matinée et temperée.

Lors m'en allay parmi la prée
Tout contre val esbanoyant
Ce beau rivage costoyant;
Quant je feuz peu avant alé,
Si vey ung vergier grand et lé
Enclos d'ung haut mur bastillié,
Pourtrait dehors et entaillié
De maintes riches empraintures.
Les ymages et les paintures
Du mur voulentiers rimeray,
Comme maintenant vous diray
De ces ymages la semblance,
Ainsi que j'en ay remembrance.

HAYNE.

Au milieu j'aperceu Hayne,
Qui de grant courroux et d'ataine
Sembloit bien estre tenceresse,
Plaine de yre et jangleresse,
Et femme de maulvais courage
Sembloit bien estre cest ymage;
Si n'estoit pas bien aornée,
Mais sembloit estre forcenée,

Rechignée estoit, et froncé
Avoit le nez et reboursé.
Hydeuse estoit et souillée,
Et sa teste entortillée
Très-ordement d'une touaille;
Qui moult estoit d'orrible taille.

FELONNYE.

Une autre image estoit assise
Pourtraite d'une palle guise,
Et estoit au senestre d'elle
Son nom qui trop estoit rebelle:
Appellée estoit Felonnye;
Et de ceste pas je ne nye,
Que bien ne fust à sa droiture
Pourtraite selon sa nature,
Car felonnement estoit faicte,
Bien sembloit ymage deffaicte.

VILENYE.

L'autre ymage après Felonnye
Si fut nommée Vilenye;
Ceste-cy estoit devers dextre,

Et estoit presque de telle estre;
Comme l'autre et telle figure;
Bien sembloit male creature,
Et mesdisante et ramponneuse,
Si sembloit femme oultrageuse;
Moult sçavoit bien paindre et pourtraire
Cil qui tel ymage sçeut faire;
Car sembloit bien chose vilaine,
De despit et de douleur plaine,
Et femme qui bien petit sçeust
Honneur, et tout ce quelle deust.

COUVOYTISE.

Tout auprès estoit Couvoytise:
C'est elle qui les gens atise
De prendre et de riens donner,
Et des grans avoirs amener:
C'est celle qui baille à usure,
Et preste par la grant ardure
D'avoir, conquerre et arrabler,
Rober, tollir et barater,
Et par faulseté mescompter:
C'est celle aussi qui les tricheurs

Fait, et cause les barateurs,
Qui mainteffois par leurs flavelles
Ont aux varletz et aux pucelles
Leurs droits et heritez tolluës;
Car moult courtes et moult crossuës
Avoit les mains ycelle ymage.
Il est droit que tousiours enrage
Couvoytise de l'autruy prendre;
Couvoytise ne sçait entendre
Fors que l'autruy trop acrochier,
Couvoytise à l'autruy trop chier.

AVARICE.

Une autre ymage y eut assise
Coste à coste de Couvoytise,
Avarice estoit appellée:
Laide estoit, sale et soillée;
Et si estoit maisgre et chetive,
Et aussi verde comme chive,
Tant estoit fort descoulourée;
Si apparoit alangourée,
Chose sembloit morte de fain,

Qui vesquist seulement de pain
En lessive pestrie trop aigre ;
Et avec ce qu'elle estoit maisgre,
Elle estoit povrement vestuë,
Cotte avoit vieille et derompuë,
Comme s'elle fust demourée
Aux chiens qui l'eussent dessirée,
Mais plaine estoit de palleteaulx.
Près d'elle pendoit ung manteaulx
A une perche moult greslette,
Et une cotte de brunette ;
Au manteau n'avoit penne vaire :
Trop fut vieil et de povre affaire,
Mais d'aigneaulx noirs plus pesants.
Bien avoit sa robe sept ans.
Mais Avarice sans mentir
Celle robe n'osoit vestir,
Car sachiez que moult luy pesoit
Quant celle vieille robe usoit ;
S'elle fust usée et mauvaise,
Avarice en eust eu mesaise :
De robe neufve eust grant disette
Avent qu'elle en eust autre faicte.

Avarice en sa main tenoit
Sa bourse, et la soubstenoit,
Et la noüoit si fermement,
Qu'on demourast trop longuement
Avant que on en peust riens traire,
Car elle n'en avoit que faire.

ENVYE.

Après y fut pourtraite Envie,
Qui ne rist oncques en sa vie,
N'oncques de riens ne s'esjoit
S'elle ne veist ou s'elle n'oyt
Aucun grant dommage retraire.
Nulle riens ne luy peut tant plaire
Comme mal et mesadvanture,
Quant elle voit desconfiture
Sur aucun preud'homme cheoir :
Cela luy plais moult à veoir;
Et si joyeuse en son courage
Quant elle voit aucun lignage
Decheoir et aller à honte;
Et quant aucun à honneur monte

Par son sens et par sa prouesse,
C'est chose qui trop fort la blesse.
Car sachiés que moult la convient
Estre yrée quand bien advient
A nulle personne du monde :
Car pechié en elle trop habonde,
Et est de telle cruaulté
Qu'elle ne porte loyaulté
A compaignon, ne à compaigne,
Ne n'à parent, tant luy attaigne
Qu'elle ne soit leur ennemye.
Certes elle ne vouldroit mye
Que bien vinst à son propre pere ;
Tel n'en peut mais, qui trop compere
Sa malice moult asprement.
Elle est en ung très-grant torment,
Et a tel dueil quant gens bien font,
Que par ung pou qu'elle ne fond
Par felon cueur qui la detrenche ;
Entiere n'a coste ne hanche,
Car Envye ne fault nulle heure
A aucun blasme mettre seure
Au plus preud'homme qu'elle cude

Qui à bien faire met estude.
Je croy que s'elle congnoissoit
Tout le plus preud'homme qui soit,
Ne de çà mer, ne de là mer,
Si le vouldroit-elle blasmer;
Et s'il estoit si bien apris,
Qu'elle ne peust du tout son pris
Abattre ne luy despriser,
Si vouldroit-elle amenuyser
Sa prouesse, ou son honneur
Par parole faire myneur.
Lors veis Envye en sa painture
Avoir trop laide regardure;
Car celle ne regardast neant
Que de travers en lorgnoyant:
Elle avoit trop mauvais usage,
Car ne povoit de son visage
Regarder tout de plain à plain,
Mais clooit ung œuil par desdain,
Et fondoit d'yre et si ardoit,
Quant aucun qu'elle regardoit
Estoit ou preux, ou bel, ou gent,
Ou aymé, ou loüé de gent.

TRISTESSE.

Près d'Envye estoit Tristesse
Painte et garnye d'angoissé ;
Car bien paroit à sa couleur
Qu'elle avoit au cueur grant douleur,
Et sembloit avoir la jaunice.
Là n'y faisoit riens avarice
De palisseur ne de maisgraisse,
Car le travail et la destresse,
Et la pensée et les ennuytz
Qu'elle avoit ès jours et ès nuytz,
L'avoient faicte ainsi jaunir,
Pale et maisgre devenir.
Oncques nul n'eut aintel martyre,
Ne fut garny de si grant yre,
Comme il sembloit qu'elle fust ;
Et si cuydoit que nul ne sçeust
Faire riens qu'à elle peust plaire :
Et si ne vouloit soy retraire,
Ne réconforter nullement
Du dueil qu'elle avoit follement.
Trop avoit son cueur courroucé,

Et son dueil parfond commencé:
Moult sembloit bien estre dolente,
Car elle n'avoit pas esté lente
D'esgratignier toute sa chiere:
Sa robe ne luy estoit chiere;
En mains lieux l'avoit dessirée
Comme celle qui fut yrée:
Ses cheveulx dérompus estoient,
Qui autour de son col pendoient,
Et les avoit tous desroux
De maltalent et de courroux.
Si sachés bien certainement
Qu'elle plouroit moult tendrement:
Nul n'est si joyeux ne haityé
S'il la veist qu'il n'en eust pitié.
Elle se rompoit et batoit,
Et ses mains ensemble hurtoit;
Moult estoit au dueil ententive
La douloureuse, la chetive;
De joye en riens ne luy chaloit,
Ne jamais ryre ne vouloit;
Car elle a le cueur si dolent,
Qu'elle n'a desir ne talent

De danser, ne de jolier,
Ne se peut amolier,
Que dueil elle peust et joye faire,
Car joye et dueil sont en contraire.

VIEILLESSE.

Vieillesse fut après pourtraite,
Qui estoit bien ung pied retraite
De celle qu'elle souloit estre;
Et à paine se povait paistre,
Tant estoit vieille radotée.
Sa beaulté fut toute gastée:
Moult estoit laide devenuë,
Toute sa tête estoit chenuë,
Et blanche, et toute fleurie;
Ce ne fut pas trop grant morie
S'elle morust en grant pechié,
Car tout son corps estoit sechié
De vieillesse et anéanty:
Moult estoit jà son vis flaitry,
Qui jadis fut souef et plains;
Si n'avoit point de chair aux mains.

Les oreilles avoit moussues,
Et toutes les dents si perduës,
Qu'à grant paine deux en avoit,
Et tant que mangier ne sçavoit:
Et n'allast mye la montance
De quatre toises sans potance.
Le temps qui s'en va nuyt et jour
Sans repos prendre, sans sejour,
Et qui de nous se part et emble
Si celéement, qu'il nous semble
Qu'il nous soit tousiours en ung point,
Et il ne s'y arreste point;
Ains ne fine de trespasser,
Si que on ne pourroit penser
Lequel temps c'est qui est present,
Se le demande au Clerc lysant,
Ainçois qu'il eust ce pourpensez,
Seroit-il jà trois ans passez:
Le temps si ne peut retourner,
Mais va tousiours sans sejourner,
Comme l'eaue qui s'avale toute,
Qui n'en retourne arriere goute:
Le temps s'en va et rien ne dure,

Ne ferme chose tant soit dure,
Car il gaste tout et transmue;
C'est celiuy qui les choses mue,
Qui tout fait croistre et tout mourir,
Et qui tout use et fait pourrir.
Le temps est par trop rigoureux
D'envieillir roys et empereux,
Et qui tous nous envieillira,
Ou la mort jeune nous prendra.
Le temps qui toute a enviellie
Nature humaine, et renvieillie
Si durement, qu'à mon cuider
Elle ne se peut plus ayder,
Mais retournoit jà en enfance,
Perdu avoit toute puissance,
Et si n'eust ne force ne sens
Ne plus que l'enfant de deux ans;
Non pourtant, comme peuz congnoistre,
Avoit esté très-sage maistre
Quant elle fut en son droit aage,
Mais croy qu'elle n'estoit pas sage,
Ains estoit toute radotée;
Elle eust d'une chappe fourrée,

Se bien de ce je me recors,
Affublé et vestu son corps :
Bien fut vestue chauldement,
Car elle eust eu froit autrement.
Les vieilles gens ont tost froidure ;
Vous sçavez que c'est leur nature.

PAPELARDIE.

Une autre après estoit escripte,
Qui bien sembloit estre ypocrite ;
Papelardie est appellée :
C'est celle qui en retellée,
Quant nul ne s'en peut prendre garde,
De nul mal faire ne se tarde,
Et fait dehors le marmiteux,
Si a le vis palle et piteux,
Et semble doulce créature,
Mais dessoubs n'a male adventure
Qu'elle ne pense en son courage :
Moult la ressemble bien l'ymage
Qui faicte fut à sa semblance,
Qui fut de simple contenance ;
Et si fut chaussée et vestue

Ainsi comme femme rendue.
En sa main ung psaultier tenoit,
Et sachés que moult se penoit
De faire à Dieu prieres sainctes,
Et appeler et saincts et sainctes;
Point ne fut gaye ne jolive,
Mais estoit comme ententive
A toutes bonnes œuvres faire,
Et avoit vestue la haire.
Sachez qu'elle n'estoit pas grasse,
Mais estoit descharnée et lasse,
Et avoit couleur palle et morte.
A elle et aux siens est la porte
Dényée de Paradis;
Car telles gens si font leurs vis
Amaisgryr, ce dit l'Evangile,
Pour avoir loz parmy la ville,
Et pour un pou de gloire vaine
Ont-ils perdu Dieu et son regne.

POVRETÉ.

Bien eussiez veu au dernier
Povreté qui ung seul denier

Ne voit pas s'elle se deust pendre,
Tant sçeust-elle sa robe vendre;
Et estoit nuë comme vers:
Se le temps fust ung pou divers,
Elle eust enduré bien grant froit,
Et n'avoit que ung vieil sac estroit
Tout plain de menus palleteaulx;
Estoit sa cotte et ses manteaulx,
Et si n'avoit pus que affubler,
Bonne estoit à veoir trembler:
Des autres fut un pou loingnet,
Comme povre chose en quignet
S'acroupoit et se tapissoit,
Que povre chose paroissoit,
Et tousiours honteuse et despite.
L'heure puisse estre mauldicte,
Qu'oncques povre homs fut conçeu!
Il ne sera jà bien reçeu,
Ne bien vestu ne bien chaussé,
Ne n'est prisé ne avancé.
Les ymages qu'ay advisé,
Comme je vous ay devisé,
Furent en or et en azur

De toutes pars painctes au mur,
Et si y eut planté d'argent
Qui à veoir fut bel et gent:
Hault fut le mur et tout quarré,
Et si estoit clos et barré
En lieu de hayes ung vergier,
Où oncques n'eust entré bergier.
Ce vergier en moult beau lieu sist
Qui dedans mener me voulsist
Ou par eschelle ou par degré,
Je lui en eusse sçeu bon gré,
Car tel joye ne tel déduyt
Ne veit nul homme jour ne nuyt
Comme il estoit en ce vergier:
Car les lieux d'oyseaulx hebergier
N'estoit ne dangereux ne chiche,
Mais n'estoit lieu qui fust si riche
D'arbres et d'oysillons chantans,
Car il y eust d'oyseaulx trestans,
Qu'en tout le royaulme de France.
Moult fut belle leur ordonnance,
De leurs très-joyeux chans ouyr
Tout chascun s'en deust resjouyr.

Je endroit moy m'en esjouy
Par tel façon quand les ouy,
Que je n'en prinsse pas cent livres,
Se le passage fust delivres
Que n'entrasse leans et veisse
L'assemblée, que Dieu beneisse !
Des oyseaulx qui leans estoient,
Qui en leurs chans s'esjouyssoient,
Et chantoient d'amours les notes
Plaisans, courtoises et mignotes.
Quant je oy les oyseaulx chanter,
Forment me prins à guermenter
Par quel art et par quel engin
Je peusse entrer en ce jardin,
Car fort je mis en mon courage
Ou pourroye trouver passage;
Et sachez que je ne sçavoye
Se partuys y avait ou haye,
Ne lieu par où on y entrast,
Ne nulluy qui me le monstrast.
Illec endroit estoye tieulx,
Moult destroit et fort angoisseux;
Tant qu'au dernier il me souvint

Q'oncques en nul temps il n'advint
Qu'en si beau verger n'eust ung huys,
Eschielle ou quelque partuys.
Lors m'en allay à grant alleure
Tout à l'entour de la closture,
De la cloaison du mur quarré,
Tant que ung huys illec bien barré
Trouvay moult petit et estroit;
Par autre lieu nulluy n'entroit.
A l'huys commençay à ferir,
Sans plus à nulluy enquerir.

Comment dame Oyseuse feit tant
Qu'elle ouvrit la porte à l'amant.

Assez y fery et heurtay,
Et maintefoys je escoutay
Si je orroye leans nulle ame.
Le guyschet, qui estoit de charme,
Me ouvrit une pucellette
Qui assez estoit cointe et nette:
Cheveulx eut blons comme ung bassin,
La chair plus tendre que ung poussin,
Front reluisant, sourcils voultis;

L'entr'œuil si n'estoit pas petis,
Ains fut assez grans par mesure ;
Le nés eut bien fait à droicture ;
Les yeulx eut vers comme faulcons,
Pour faire envie à tous homs ;
Doulce alaine eut et savourée,
La face blanche et coulourée,
La bouche petite et grossette,
Et au menton une fossette ;
Le col fut de bonne moyson,
Gros assez et long par raison,
Si n'avoit tache ne malan :
N'y eut jusqu'en Hierusalem
Femme qui si beau col portast,
Poly estoit semblant au tast ;
La gorge avoit aussi blanche
Comme est la noif dessus la branche
Quant il a freschement neigé :
Si eut le corps bel et rengé ;
Ne convenoit en nulle terre
Nul plus beau corps de femme querre.
D'orfraiz eut un chappel mignot
Qu'oncques nulle pucelle n'ot :

Plus cointe ne plus desguysée
Ne l'auroye jà demandée.
Ung chappel de roses tout frais
Eut dessus le chappel d'orfrais:
En sa main tenoit ung miroir;
Et si fut d'ung riche tressoir
Son chief paré moult richement,
Bel et bien et estroictement:
De fil d'or eut cousues ses manches,
Et pour mieulx garder ses mains blanches
De haller, elle eut ungs gans blancs:
Cotte eut d'ung riche vers luysans,
Cousue à soye tout autour.
Il paroit bien à son atour
Qu'elle estoit pou embesongnée;
Quand elle s'estoit bien pignée,
Et bien parée et aornée,
Si estoit faite sa journée.
Moult avoit bon temps et bon may,
Quant n'avoit soucy ne esmay
De nulle riens, fors seulement
Penser à son aornement.

Quand elle m'eut l'huys deffermé

La pucelle au beau corps formé,
Je l'en merciay humblement,
Et si lui demanday comment
Nom avoit, et qui elle estoit?
Encontre moi fierté n'avoit
De respondre, ne dangereuse:
Je me fais appeller Oyseuse,
Dist-elle, à tous mes congnoisssans;
Je suis riche dame puissans,
Et d'une chose j'ay bon temps,
Car en nulle riens je ne tends
Qu'à moi jouer et soulacer,
Et mon chief pigner et tresser;
Privée suis et moult acointe
De Déduyt le mignot et cointe:
C'est cil à qui est le jardin,
Qui de la terre Alexandrin
Fist cy les arbres apporter,
Qu'il fist en ce vergier planter.
Quant les arbres furent tous creuz,
Les murs que cy vous avez veuz
Fist lors Déduyt tout autour faire,
Et si fist au dehors pourtraire

Les ymages qui y sont painctes,
Qui ne sont ne belles ne cointes;
Mais sont douloureuses et tristes,
Ainsi comme ores les veistes:
Maintefois pour esbanoyer,
Se vient en ce lieu umbroyer
Déduyt et ses gens qui le suyvent,
Qui en joye et en soulas vivent;
Encores est-il leans sans doubte,
Là où il entend et escoute
Chanter ces doulx rossignoletz,
Ces mauvis et autre oyseletz;
Il s'esbat illec et soulace
Avec ses gens emmy la place:
Ne plus beau lieu pour soy jouer
Ne pourroit-il mye trouver,
Ne plus belles gens ce je saches,
Que jamais en nul lieu charches;
Et tous ses compaignons Déduyt
Avecques luy maine et conduyt.
Quant Oyseuse m'eust tout compté,
Et ce qu'elle dist escouté,
Je luy dis adonc: Dame Oyseuse,

Jà de ce ne soyes doubteuse,
Puis que Déduyt le bel et gent
Est orendroit avec sa gent
En ce vergier, ceste assemblée
Ne me doit pas estre nyée,
Que ne la voye encor ennuyt;
Si vous pry ne soye esconduyt
De veoir icelle compaignée
Tant courtoise et bien enseignée.
Lors entray ens sans dire mot,
Après que Oyseuse ouvert m'ot
Le vergier. Et quant je le vey,
Je fuz de joye tout ravy;
Et sachiez que je cuydoye estre
De vray en Paradis terrestre,
Tant estoit le lieu delectable,
Que c'estoit chose merveillable.
Car, comme lors me fut advis,
Il ne fait en nul Paradis
Si bon estre, comme il faisoit
Au vergier qui tant me plaisoit.
Oyseaulx chantans y eut assez
Par tout le vergier amassez;

En ung lieu rossignaulx,
Et puis en l'autre papegaulx;
Si avoit ailleurs grans flavelles
D'estourneaulx et torterelles,
De chardonnereaulx, d'arondelles,
D'alloettes et de lardelles,
De pinçons, d'autres oysillons
Faisans d'arbres leurs pavillons.
Calendres y eut amassées
En ung autre lieu, qui lassées
N'estoient de chanter à devis:
Merles y avoit et mauvis
Qui tendoient à surmonter
Les autres oyseaulx de chanter:
Maints autres oyseaulx y estoient,
Qui à chanter se déportoient,
Et se délectoient ès bois
De leurs mélodieuses voix.
Ces oyseaulx que je vous devise
Chantans en moult diverses guyse,
Leur chant estoit tant doulx et bel
Comme s'il fust espirituel.
Sachiez de vray quant je l'ouy,

Tres-grandement m'en resjouy;
Nulle si doulce mélodie
Ne fut oncques d'homme ouye:
Leurs chans estoient si doulx et beaulx,
Qu'ils ne sembloient estre d'oyseaulx,
Mais les povoit-on estimer
A chant de seraines de mer;
Car par les voix qu'elles ont saines,
Et series ont nom seraines,
Si en déçoivent bien souvent
Ceulx qui en mer courent par vent.
A chanter furent ententis
Les oyseaulx, non comme aprentis,
Ne aussi comme non sachans;
Et sachiés quant j'ouy leurs chans,
Et je veis le lieu verdoyer,
Je commençay à m'esgayer:
Car je n'avoye esté oncques
Si gay comme je feuz adoncques,
Pour la grant délectableté
Que je euz de la nouvelleté;
Et lors cogneu-je bien et vey
Que Oyseuse m'avoit bien servy

Qui m'avoit en tel déduyt mys :
Bien devoye estre ses amys,
Quant elle m'avoit deffermé
Le guychet du vergier ramé.
  Mais ores comme je sçauray,
Je vous compteray et diray
Premier dequoy Déduyt servoit,
Et quelle compaignie avoit
Sans longue fable vous vueil dire,
Et le vergier du tout descrire ;
La façon vous en compteray,
De riens ne vous en mentiray,
Mais le reciteray par ordre,
Que nul n'y sçache que remordre.
Hault chant delectable et plaisant
Chascun oyseau alloit faisant,
Laiz d'amours et sons très-courtois
Chantoit chascun en son patois,
Les ungs en bas, les autres hault,
Par ordre sans aucun deffault :
Les ungs hault et les autres bas,
Ainsi menoient leurs esbas.
La doulceur et la mélodie

Me mist au cueur tel musardie,
Quand je ouy leur contenir,
Je ne me peuz oncques tenir
Que leur déduyt veoir n'allasse,
Et du lieu le long et l'espasse,
Son contenement et son estre:
Lors m'en allay tout droit à destre,
Parmy une petite sente
Plaine de fenoul et de mente;
Mais illec près trouvay Déduyt
Tout coyëment en ung réduyt.
Si entray là où il estoit,
Où joyeusement s'esbatoit;
Il avoit en sa compaignie
Gens de toute beaulté garnie.
Je m'esbays dont ils povoient
Estre venuz; tant beaulx estoient,
Anges sembloient empennez,
Si beaulx n'avoye veu homme nez.

Cy parle l'Acteur sans frivolle
De Déduyt et de sa carolle.

Ceste gent dont je vous parolle

S'estoient prins à la carolle ;
Et une dame leur chantoit,
Qui Lyesse appellée estoit :
Bien sçeut chanter et plaisamment
Plus que nulle et mignotement.
Son bel refrein moult bien lui sist,
Car de chanter merveilles fist ;
Elle avoit la voix clere et saine,
Laquelle n'estoit pas villaine ;
Très-bien se sçavoit débriser,
Ferir du pied et renvoiser :
Les gens la tenoient moult chiere,
Pource qu'elle estoit la premiere
De belle face et planiere :
Courtoise estoit et non pas fiere,
De joyeuseté fut garnie,
Et aussi de soulas fournie.
Lors veissiez carolles aller,
Et gens dancer et caroller,
Et faire mainte belle tresche
Et maint beau tour sur l'erbe fresche.
Là estoient herpeurs, fleuteurs,
Et de moult d'instrumens jongleurs.

Les uns disoient chansons faictes,
Les autres nottes nouvellettes :
Damoiselles y eust mignottes
Qui estoient en pures cottes,
Et tressées à menue tresse,
Faisant déduyt par grant noblesse,
Et parmy la dance baler;
Mais de ce ne fait à parler
Comment venoient cointement :
L'une venoit tout bellement
Contre l'autre, et quand ils estoient,
Puis après si s'entregettoient
Les bouches, et vous fust advis
Qu'ilz s'entrebaisoient ès vis;
Très-bien sçavoient diviser,
Et leurs corps en dansant briser.
Mais à nul jour ne me queisse
Remuer tant, que les veisse
Chascun de sa part efforcer
De caroller et de danser.
  Ainsi par long-temps bien joyeulx
Regarday qui dansoit le mieulx;
Mais chascun endroit soy fist tant

Que de plus dancer fust content.
Adonc vint vers moy Courtoisie,
Qui ma personne avoit choisie.
Celle dame si m'appella,
Et me dist: Que faictes-vous là?
Je vous prie que cy venez
Et avecques nous vous prenez,
Et venez danser s'il vous plaist;
A nul de nous il ne desplaist.
Adonc à la danse me prins
Sans estre de honte surprins,
Car adonc moult me aggrea
Quant Courtoisie me pria,
En moi disant que je dansasse:
Plus tost l'eusse fait se j'osasse;
Mais j'estoye meu et surpris
A veoir ces dames de hault pris,
Leur corps, leur façon et leur chiere,
Leur semblance et leur maniere:
Et tous ceulx qui illec dansoient,
Je vous diray qui ilz estoient.
 Déduyt fut bel et long et droit,
Et compassé très-bien à droit

Plus que jamais on ne veit homme :
La face avoit comme une pomme,
Blanche et vermeille tout entour;
Certes il fut de bel atour :
Les yeulx eut vers, la bouche gente,
Le nez fut fait par grant entente,
Cheveulx eut blons et crespelez,
Et n'estoit pas son chief pelez;
Des espaules fut bien formé,
De cela suis bien informé;
Gresle estoit par le faulx du corps
Et très-bien fait, dont me recors;
Moult legiér fut ysnel et vistes :
Plus habile homme vous ne veistes;
Et si n'avoit barbe au menton,
Si non petit poil folleton;
Il estoit jeune damoiseaulx;
Son bauldrier fut pourtrait d'oyseaulx
Qui tout estoit à or batu;
Très-richement estoit vestu
D'une robe moult desguysée,
Qui fut en maint lieu incisée
Et découpée par cointise;

Et fut chaussé par mignotise
D'ungs souliers découppés à las,
Par joyeuseté et soulas;
Et sa mye luy fist chappeau
De roses gracieulx et beau.
Et sçavez-vous qui fut sa mye?
Lyesse qu'il ne hayoit mye,
La joyeuse, la bien chantans,
Et en son aage de dix ans,
De son amour luy fist ottroy:
Déduyt la tenoit par le doy;
A la danse sont elle et luy:
Empeschement n'ont de nulluy.
Il estoit beau, et elle belle:
Bien resembloit rose nouvelle
De la couleur, et sa chair tendre
On la lui peut trencher et fendre
Avec une petite ronce.
Le front eut bel, poly sans fronce,
Les sourcilz blons et bien tretiz,
Et les yeulx doulcetz et faictiz,
Qui ryoient tousiours avant
Que la bouche le plus souvent.

Je ne vous sçai du nez que dire ;
On ne l'eust pas mieulx fait de cire.
Elle eut la bouche très-doulcette,
Plaisante, mignote et bien faicte :
Le chief eut blont et reluysant.
Que vous irois-je devisant?
Belle fut et bien atournée;
D'ung fil d'or estoit galonnée,
Et ung chappeau d'orfrais eut neuf,
Le plus beau fut de dix et neuf :
Jamais nul jour veu je n'avoye
Chapeau si bien ouvré de soye.
D'une sainture moult dorée
Fut-elle sur son corps parée,
Et son amy eut la pareille,
Qui riche fut à grant merveille.
A luy se tint de l'autre part
Le Dieu d'Amours, cil qui départ
Amourettes, tant est propice,
Et fait des amoureux justice,
Et qui abat l'orgueil des gens,
Et fait des grans seigneurs sergens,
Et les dames moult fort rabaisse

Quant il les trouve trop en gresse.
Le Dieu d'Amours de sa façon,
Ne resembloit pas un garçon:
De beaulté fut moult à priser,
Mais de sa robe deviser
Crains malement qu'encombré soye.
Il n'avoit pas robe de soye,
Ains avoit robe de fleurettes
Faictes par fines amourettes,
A losenges et à oyseaulx,
Et à beaux petits leonceaulx,
A autres bestes et lyepars;
Eut la robe de toutes pars
Pourtraite, couverte de fleurs
Par diversité de couleurs;
Fleurs y avoit de mainte guise
Illecques mises par devise;
Nulle fleur en esté il n'est
Qui n'y soit, ne fleur de genest,
Ne viollette, ne parvanche,
Ne fleur ynde, jaune ne blanche:
Par lieux y eut entremeslées
Fueilles de roses grans et lées.

Il eut au chief ung chappelet
De roses bel et nettelet.
Les rossignols entour chantoient,
Qui doulcement se delictoient;
Il estoit tout couvert d'oyseaulx
Reluisans, très-plaisans et beaulx:
Mauvis y eut, aussi mesange;
Il sembloit que ce fust ung ange
Qui venist droictement du ciel.
Amours avoit ung jouvencel
Qu'il faisoit estre illec delez:
Doulx Regard estoit appellez;
Et ce bachelier regardoit
Les oyseaulx, et aussi gardoit
Au Dieu d'Amours deux arcs turquois;
Et l'ung des arcs estoit de bois
Tout cornu et mal aplané,
Tout plain de neudz et mal tourné,
Et estoit dessoubz et desseure,
Comme je veis, plus noir que meure:
L'autre des arcs fut d'ung planson
Longuet et de gente façon:
Si fut bien fait et bien dolé,

Et aussi fut bien piolé.
Des dames y eut toutes paintes,
Et jeunes filz mignotz et cointes,
Et ces deux arcs tint doulx Regard:
Après il tenoit d'autre part
Jusqu'à dix des flèches son maistre,
Il en tint cinq en sa main dextre;
Mais moult eurent celles cinq flesches
Les pennons bien fais, et les coches
Bien faictes furent, à or paintes,
Fors et trenchans furent les pointes
Et aguës pour bien percier;
Mais il n'y eut ne fer n'acier,
Ny autres riens qui d'or ne fust,
Fors que les pennons et le fust:
Les pointes furent appellées
Sajettes d'or embarbelées.
La meilleure et la plus ysnelle
De ces flesches et la plus belle,
Celle qui eut meilleur pennon,
Et de toute Beaulté eut nom.
Une de celles qui moins blesse
Eut nom, ce m'est advis, Simplesse.

Une autre y eut appellée
Franchise, qui fut empennée
De Valeur et de Courtoysie.
La quarte eut à nom Compaignie :
En celle eut trop pesant feste,
Elle n'estoit d'aller loing preste;
Mais qui de près en voulsist traire,
Il en peust assez de mal faire.
La quinte eut à nom Beau-semblant,
Qui fut toute la moins grevant,
Non pourtant fait-elle grant playe
A celluy qui son coup essaye :
Qui de ceste flesche est playé,
Il en doit estre moins esmayé;
Car il peut tost santé attendre,
Sa douleur en doit estre mendre.
  Les autres cinq flesches sont laides,
Mal rabotées et mal faictes:
Le fust estoient et le fer
Plus noirs que les diables d'enfer.
Orgueil avoit nom la premiere,
Des autres portoit la baniere:
La seconde fut Vilenie,

Plaine de grande felonnie :
La tierce fut Honte nommée,
Entre gens souvent renommée ;
Et la quarte fut Couvoytise,
Qui les gens à mal faire atise ;
La quinte fut Desesperance,
Pour mal faire fut sans doubtance
Appellée ainsi la derniere.
Ces cinq flesches d'une maniere
Furent, et toutes ressemblables,
Et moult leur estoit convenables.
L'ung des deux arcs qui fut boiteux,
Bossu, tortu et plain de neux,
Telles flesches devoient bien traire,
Qui des autres sont au contraire.
Je ne vous diray pas leur force,
Car à present ne m'en efforce ;
Vous aurez la signifiance,
Sans y obmettre diligence,
Et vous diray que tout ce monte,
Ainçois que je fine mon compte.
Si reviendray à ma parolle :
Des nobles gens de la carolle

Me fault dire les contenances,
Et les façons et les semblances.
Le Dieu d'Amours si s'estoit pris
A une dame de hault pris,
Près se tenoit de son costé :
Celle dame eut nom Beaulté.
Ainsi comme une des cinq flesches,
En elle eut toutes bonnes taiches :
Point ne fut obscure ne brune,
Mais fut clere comme la lune,
Envers que les autres estoilles
Qui semblent petites chandelles :
Tendre eut la chair comme rousée,
Simple fut comme une espousée,
Et blanche comme fleur de lis ;
Visaige eut bel, doulx et alis :
Elle estoit gresle et alignée,
N'estoit fardée ne pignée ;
Car elle n'avoit pas mestier
De soi farder et affaictier :
Les cheveulx eut blons et si longs
Qu'ilz luy batoient aux talons ;
Elle eut bien fait nez, yeulx et bouche.

Moult grant douleur au cueur me touche
Quant de sa beauté me remembre,
De la façon de chascun membre;
Si belle femme n'a au monde,
Jeune fut et de grant faconde,
Sage, plaisant, joyeuse et cointe,
Gresle, gente, frisque et acointe.
  Près de Beaulté se tint Richesse,
Une dame de grant haultesse,
De grant pris et de grant affaire:
Qui à luy et aux siens meffaire
Osast, ne par faitz, ne par ditz,
Il fust réputé pour hardis,
Qui luy peust nuyre ou ayder.
Ce n'est mye ne d'huy ne d'hier
Que riches gens ont grant puissance
De faire ayde et grevance.
Tous les plus grans et les mineurs
Portoient à Richesse honneurs;
Chascun si l'appelloit sa dame,
Et craignoit comme riche femme;
Tous se mectent en son dangier,
Et la veult chascun calengier.

Maint traitre et maint envieux
Souventesfoys sont bien joyeux
De despriser ou de blasmer
Tous ceulx qui sont mieulx à amer
Par devant comme mocquerie,
Louant les gens en flaterie,
Et par doulces paroles oygnent;
Mais après de leurs flesches poignent
Par derriere jusques à l'oz.
Et abayssent des bons les loz,
Et desloent les aloez:
Maint preud'homme ont desaloez,
Les losengeurs par leurs losenges,
Et fait tenir de court estranges
Ceulx qui dûssent estre privez.
Mal puissent-ilz estre arrivez
Telz losengeurs tous plains d'envie!
Car nulz preud'homs n'ayment leur vie.
De pourpre fut le vestement
A Richesse, si noblement
Qu'en tout le monde n'eust plus bel,
Mieulx fait, ne aussi plus nouvel:
Pourtraictes y furent d'orfroys

Hystoyres d'empereurs et de roys.
Et encores y avoit-il
Ung ouvrage noble et soubtil;
A noyaulx d'or au col fermoit,
Et à bendes d'azur tenoit :
Noblement eut le chief paré,
De riches pierres décoré,
Qui jettoient moult grant clarté;
Tout y estoit bien assorté :
Puis eut une riche sainture
Sainte par dessus sa vesture;
La boucle d'une pierre fu
Grosse et de moult grant vertu :
Celluy qui sur soy la portoit,
De tous venins gardé estoit;
De richesses valoit grant somme,
Car si belle n'avoit veu homme.
D'autre pierre fut le mordans,
Qui guérissoit du mal de dens :
Ceste pierre portoit bon eur;
Qui l'avoit pouvoit estre asseur
De sa santé et de sa veuë,
Quant à jeun il l'avoit veuë.

Les cloux furent d'un or épuré,
Par dessus le tissu doré,
Qui estoient grans et pesans;
En chascun avoit deux besans.
Si eut avecques ce Richesse,
Ung cadre d'or mis sur sa tresse
Si riche, si plaisant, si bel,
Qu'oncques on ne veit le pareil:
De pierres estoit fort garny,
Précieuses et aplany;
Qui bien en vouldroit deviser,
On ne les pourroit pas priser:
Rubis y eut, saphirs, jagonces,
Esmeraudes plus de cent onces.
Mais devant eux par grant maistrise,
Une escarboucle bien assise,
Et la pierre si clere estoit,
Que cil qui devant la mettoit,
Si en povoit veoir au besoing
A soy conduire une lieue loing:
Telle clarté si en yssoit,
Que Richesse en resplandissoit
Par tout le corps et par sa face,

Aussi d'autour d'elle la place.
Richesse tint parmy la main
Ung jouvencel de beaulté plain;
C'est son amy Joliveté,
Ung homme qui au temps d'esté
Maintenant moult se délictoit:
Il se chaussoit bien et vestoit:
Si avoit des chevaulx de pris;
Bien eust cuidé estre repris
De meurtre et de larrecin,
S'en son estable n'eust roucin;
Pour ce avoit-il l'acointance
De Richesse et la bien vueillance,
Et avoit tousiours en pourpens
De maintenir les grands despens:
Il les povoit bien maintenir,
Puis qu'il y povoit bien fournir;
Richesse luy livroit deniers
A mesures et à sestiers.

Après si fut Largesse assise,
Qui fut bien duite et bien aprise
De faire honneur et tout despendre:
Du lignage fut d'Alexandre;

Si n'avoit-el plaisir de rien
Que quant elle donnoit du sien.
Mais Avarice la chétive
N'est pas songneuse n'ententive
Comme Largesse de donner;
Pour ce luy fist Dieu foisonner
Tous ses biens, qu'elle ne sçavoit
Tant donner, que plus n'en avoit.
Moult eut Largesse pris et loz;
Elle eut les sages et les folz
Communément à son bandon :
Tant avoit fait por son beau don,
Que s'aulcun fust qui la hayst,
Elle tantost de ceulx-là feist
Ses amis par son beau service,
Et pour ce luy estoit propice
L'amour des povres et des riches.
Folz sont les avers et les chiches:
Riche ne peut pas avoir vice,
Tant le grevant comme avarice.
Tant homme avers ne peut conquerre
Ne seigneurie, ne grant terre
Dont il face sa voulenté,

Car il n'a pas d'amys planté ;
Mais qui amis vouldra avoir,
Si n'ait mye chier son avoir,
Ains par beaulx dons amys acquiere :
Car c'est tout en telle maniere
Comme la pierre d'ayment
Le fer attrait soubtivement,
Ainsi attrait le cueur des gens
Qui à donner est diligens.
Largesse eut robe bonne et belle
D'une couleur toute nouvelle ;
Visage eut bel et bien formé ;
Nul membre n'avoit difformé.
Largesse la vaillante et sage
Tint ung chevalier du lignage
Au bon roy Artus de Bretaigne :
Ce fut cil qui porta l'enseigne
De Valeur et le gonfanon.
Celluy acquist moult grant renom ;
Encores tient-on de lui conte
Et devant roy et devant conte.
Ce chevalier nouvellement
Fut venu d'ung tournoyement,

Où il avoit fait pour sa mye
Mainte jouste et chevalerie,
Et prins par force et abatu
Maint chevalier et combatu.
Après tous ceulx estoit Franchise,
Qui ne fut ne brune ne bise,
Ains fut comme la neige blanche.
Courtoyse estoit, joyeuse et franche;
Le nez avoit long et tretis,
Yeulx vers rians, sourcilz faitis,
Les cheveulx eut très-blons et longs;
Simple fut comme les coulons;
Le cueur eut doulx et debonnaire:
Elle n'osast dire ne faire
Nulle riens que faire ne deust,
Et se elle ung homme congneust
Qui souffrist pour son amitié,
Tantost en eust-elle pitié;
Car elle eut le cueur piteable,
Très-franc, très-doulx et amiable.
Son habit fut en surquanye,
Honneste et sans vilenye;
Mais elle ne fut de bourras:

Si belle n'eut jusques Arras,
Et fut si bien cueillie et jointe,
Qu'il n'y eut une seule pointe
Qui à son droit ne fust assise.
Moult fut bien vestue Franchise ;
Car nulle robe n'eust si belle
A dame ne à damoyselle.
Femme est plus cointe et plus mignote
En surquanye que en cotte :
La surquanye qui fut blanche
La signifioit doulce et franche ;
Et près d'elle si la vestoit
Ung jouvencel qui là estoit,
Qui moult fort estoit renommé.
Ne sçay comme il estoit nommé :
Bel fut, gent et de bel arroy ;
Il sembloit estre filz de roy.
    Après ce tenoit Courtoisie,
Qui moult estoit de tous prisie.
Ne fut orgueilleuse ne folle ;
C'est celle qui à la carolle
La sienne mercy m'appella :
Oncques ne sçeust quant je vins là.

Elle ne fut nice ne umbrage,
Mais saige et sans nul oultrage.
Les beaux respons et les beaulx ditz
Furent souvent par elle ditz,
A nulluy ne porta rancune;
Elle fut clere comme lune;
Le visaige eut bel et luysant:
Je ne sçai femme si plaisant.
Elle est en toutes cours bien digne,
Soit d'empereurs, roys ou royne.
A luy se tint ung jouvencel
Acointable, très-gent et bel:
Bien fist honneur à toute gent,
De ce faire estoit diligent,
Et en armes estoit instruit,
Très bien aprins et très-bien duit:
De sa mye fut bien aymé,
Comme très-bel et bien formé,
Qui d'assez près si le suivoit,
Et voulentiers le poursuyvoit.
De celle vous ay dit sans faille
Toute la façon et la taille;
Jà plus ne vous sera compté:

Car c'est celle qui la bonté
Me fist quant m'ouvrit le vergier,
Combien que je fusse estrangier.
Après fut comme bien seant,
Jeunesse au visaige riant,
Qui n'avoit encores d'assez,
Comme je croy, douze ans passez.
Nicette fut, et ne pensoit
A nul mal engin quel qu'il soit,
Mais moult estoit joyeuse et gaye,
Car jeune chose ne s'esmaye
Fors de jouer, comme sçavez.
Son amy fut de luy privez
En maniere qui luy plaisoit,
Et tout service luy faisoit
Devant tous ceulx de la carole;
Et mesmes qui tenist parole,
D'eulx ilz ne fussent jà honteux,
Mais les apperceussiez tous deux
Baiser comme deux columbeaulx.
Le jouvencel fut jeune et beaulx,
Et si estoit de tout bel aage
Comme sa mye, et de couraige:

Ainsi caroloient illecques
Tous ces gens, et d'autres avecques
Qui estoient de leur mesgnée,
Bonne gent et bien enseignée,
Et gens de bel gouvernement
Estoient tous communément.

Comment le Dieu d'Amours suivant,
Va au Jardin en espiant
L'Amant, tant qu'il soit bien apoint,
Que de ses cinq flesches soit point.

Quant j'eus regardé la semblance
De cilz qui menoient la dance,
Ainsi comme j'ai dit devant,
J'euz desir d'aler plus avant,
Et voulenté de moy bouger,
Pour visiter ce bel vergier,
Les pins, les cedres qui y furent,
Et les beaulx arbres qui y creurent.
Les caroles jà deffailloient,
Et plusieurs des gens s'en alloient
Avec leur amye umbroyer,
Soubz les arbres sans forvoyer.

Là menoient joyeuse vie,
De tous délices assouvie :
Qui telle vie avoir pourroit,
De meilleure se souffreroit ;
Il n'est nul moindre paradis
Qu'avoir amye à son devis.
D'illecques me party à tant,
Si m'en allay seul escoutant
Parmy le vergier çà et là.
Et le Dieu d'Amours appella,
Tout par devant luy doulx Regart :
A nul n'avoit-il plus regart.
Son arc d'or, sans plus attendre,
Luy a lors commandé à tendre,
Et celluy tantost le tendit,
Et trestout tandu luy rendit ;
Et si luy bailla cinq sajectes
Fortes, grandes, d'aler loing prestes :
Le Dieu d'Amours tantost de loing
Se print à suyvir, l'arc au poing.
Or me gard Dieu de mortel playe !
S'il poursuit tant que à moy traye,
Il me greveroit malement,

Qui ne m'en doubte nullement :
Par le vergier allay délivre,
Et celluy pensa de moy suivre;
Mais en nul lieu n'ay arresté,
Tant que j'euz par tous lieux esté.
Ce bel vergier par compasseur,
Si estoit tout d'une quarreur :
Il fut autant long comme large,
De fruict fut tout plain le ramage,
Se n'est au moins ou ung ou deux,
Ou quelque mal arbre hydeux.
   Des pommiers y eut au vergier,
Bien m'en souvient pour abregier,
Qui portoient pommes grenades,
Prouffitans au cas des malades;
De noyers y eut grant foison,
Qui portoient en la saison
Tel fruict comme les noys muscades
Qui ne sont ameres ne fades;
Des amandiers y eut plantez,
Et aussi au vergier antez;
Et maint figier et maint datier
On trouvast qui en eust mestier :

Si y eut mainte bonne espice,
Cloux de girofle et reclice,
Graine de paradis nouvelle,
Cerfueil, anys, aussi canelle,
Et mainte espice délictable.
Moult fut celluy lieu délicable:
Au vergier eut arbres non seiches,
Qui portoient et coings et pesches,
Chataines, des pommes et poyres,
Neffles, prunes blanches et noyres,
Serises fresches nouvellettes,
Cormes, alises et noysettes;
De haultz loriers et de haultz pins
Estoit tout peuplé ce jardins,
Et d'oliviers et de ciprés,
Dont il n'en a gueres cy prés:
Ormes y eut gros et branchuz,
Et avec ce chesnes fourchuz.
Que vous iroy-je plus contant?
De divers arbres y eut tant,
Ce me seroit bien grant encombre
De les vous déclairer par nombre;
Mais sachiés que les arbres furent

Si loing à loing comme estre deurent.
L'ung fut de l'autre loing assis
De cinq toises, voyre de six:
Mais moult furent feuilluz et haulx,
Pour garder de l'esté les chaulx;
Et si espés par dessus furent,
Que chaleurs percer ne les peurent,
Ne ne povoient pas descendre,
Ne faire mal à l'erbe tendre.

Au vergier eut daims et chevreulx,
Et aussi beaucoup d'escureulx
Qui par dessus arbres sailloient:
Connins y avoit qui yssoient
Bien souvent hors de leurs tanieres,
En moult de diverses manieres.
Par lieux y eut cleres fontaines,
Sans barbelotes et sans raines,
Qui des arbres estoient umbrez;
Par moy ne vous seront nombrez:
Et petis ruisseaulx, que Déduit
Avoit là trouvés par conduit;
L'eaue aloit aval, faisant
Son mélodieux et plaisant.

Aux bortz des ruisseaulx et des rives
Des fontaines cleres et vives,
Poignoit l'erbe drue et plaisant,
Grant soulas et plaisir faisant;
Amy povoit avec sa mye
Soy déporter, n'en doubtez mye;
Et par les ruisseletz venoit
Tant d'eaue comme il convenoit.
En très-beau lieu et délictable,
Plaisant, joyeux et aggréable,
Estoient tousiours à planté
Des fleurs en yver et esté:
Violette y fut moult belle,
Et aussi parvenche nouvelle;
Fleurs y eut blanches et vermeilles,
On ne pourroit trouver pareilles,
De toutes diverses couleurs,
De haulx pris et de grans valeurs;
Si estoient soef flairans
Et reflagrans et odorans.
Ne vous feray pas longue fable
Du lieu plaisant et délictable;
Mais m'en convient de present taire,

Et de vous dire et retraire
Du vergier toute la beaulté
Et la grant délectableté :
Ma langue ne pourroit souffire
A le vous reciter ne dire,
Tant allay à dextre et senestre
Que je vey tout l'affaire et l'estre
De ce bel vergier assouvy ;
Mais le Dieu d'Amours m'a suivy,
Et de loing m'estoit costoiant,
Me regardant et espiant
Comme le veneur fait la beste,
Pour me ferir de sa sajecte.

En ung très-beau lieu arrivay,
Où au dernier je me trouvay :
Fontaine y avoit soubz ung pin ;
Mais puis le temps du roy Pepin,
N'avoit esté tel arbre veu ;
Il estoit moult hault et parcreu.
En ce vergier avoit tel arbre,
Dedans une pierre de marbre
Eut nature par grant maistrise
Soubz le pin la fontaine mise ;

Si eut dedans la pierre escriptz,
Au bout d'amont lettres petitz,
Et disoient que illec dessus
Si mourut le beau Narcisus.
Narcisus fut ung damoiseau
Qu'Amours tindrent en leur roseau;
Et tant le fist Amours destraindre,
Et tant plourer et tant complaindre,
Qu'il luy convint rendre son ame :
Car Echo, une haulte dame,
L'avoit plus aimé que riens née;
Et s'Amour luy avoit donnée,
Et luy dist qu'il luy donneroit
Son amour, ou elle mourroit.
Mais il fut par sa grant beaulté
Plain de desdain et de fierté,
Et ne luy voulut octroyer,
Tant l'en sçeust-elle bien prier.
Quant elle veyt soy escondire,
Si en eut tel dueil et tel yre,
Qu'il luy convint, par ce despit,
En souffrir mort sans nul respit;
Mais au devant qu'elle mourust,

Pria à Dieu qu'encores fust
Narcisus au felon couraige,
Qui au cueur lui donna la raige
Dont elle mourut villainement,
Que de brief et maulvaisement
Fust Narcisus sans nul séjour
Eschauffé d'une telle amour
Et dont il ne peust joye attendre,
Si pourroit sçavoir et entendre.
Quel dueil seuffrent les amoureux
Par refus dur et rigoureux!
La priere fut recevable
De Dieu, et par luy acceptable;
Car Narcisus par adventure,
A la fontaine necte et pure
S'en vint soubz le pin umbroier,
Ung jour qu'il venoit de chasser,
Où il eut souffert grant travail
De courir amont et aval,
Tant qu'il eut souef par grant oppresse
Du chault: aussi par sa lassesse
Il eut presque perdu l'alayne,
Quant arriva en la fontaine

Que le pin de rame couvroit :
Il pensa lors qu'il buveroit
A la fontaine, tout à dens;
Se mist lors pour boire dedans.

Comment Narcisus se mira
A la fontaine, et soupira
Par amour, tant qu'il fist partir
S'ame du corps, sans départir.

Il veit en l'eaue clere et necte
Son vis, son nez et sa bouchette,
Et il maintenant s'esbahit;
Car son umbre si le trahit,
Car il cuida veoir la figure
D'ung enfant bel à demesure.
Adonc se voult Amours vengier
Du grant orgueil et du dangier
Que Narcisus luy eust mené :
Lors il luy fut bien guerdonné;
Car tant musa à la fontaine,
Que trop ayma son umbre vaine,
Et en mourut en la parfin.
De ceste amour en fut la fin;

Et quand il veit qu'il ne pouvoit
Acomplir ce qu'il desiroit,
Et qu'il estoit si prins par sort
Qu'il ne pouvoit avoir confort
En nulle heure ne en nul temps,
Yré fut et si mal contens,
Que de grant dueil après mourut;
Par ce, la dame vengée fut
De luy qui l'avoit escondite,
Et reçeut illec son merite.
Amans, cest exemple aprenez,
Qui vers vos amyes mesprenez;
Car se vous les laissés mourir,
Dieu le vous sçaura bien merir.
Quant l'escript si m'eut fait sçavoir
Que c'estoit en ce lieu pour voir
La fontaine au beau Narcisus,
Je me tiray ung peu en sus,
Quant de Narcisus me souvint,
A qui mallement mesadvint:
Sy commençay à couarder,
Ne dedans n'osay regarder;
Et puis je me pensay que asseur,

Sans point de paour ne de mal eur,
A la fontaine aller povoye,
Par folye m'en eslongnoye;
Si m'aprouchay de la fontaine
Pour veoir l'eaue trés-clere et saine,
Et la gravelle belle et necte
Qui au fons estoit très-parfaicte,
Et plus luysante que argent fin.
De la fontaine c'est la fin,
Qu'en tout le monde n'eust si belle;
L'eaue fut très-fresche et nouvelle,
Qui nuyt et jour sault à grans undes
Par deux fosses creuses parfondes,
Dont entour croist l'erbe menue
Qui par l'eaue vint fresche et drue,
Et en iver ne peult tarir,
Ne aussi en esté faillir.
Au fons de la fontaine aval,
Avoit deux pierres de cristal
Que je regarday à merveilles;
Veu n'avoye oncques les pareilles.
De ces pierres je vous vueil dire,
Par bon vouloir, sans courroux n'yre.

Quant le soleil qui tout aguette,
Ses rays en la fontaine gecte,
Et sa clarté du ciel descend,
Lors prend de couleurs plus de cent
Du cristal, qui par le soleil
Devient inde, jaune et vermeil :
Ces cristaulx sont très-merveilleux,
Et tel force ont chascun d'eux,
Arbres, fleurs et toute verdure,
Appert à cil qui y met cure ;
Et pour faire la chose entendre,
Une raison vous vueil aprendre.
Ainsi comme ung miroir montre
Les choses qui sont à l'encontre,
Et qu'on y voit sans couverture
Et la façon et la figure :
Tout ainsi vous dis-je pour voir,
Que le cristal sans décevoir
Tout l'estre du vergier accuse
A celluy qui dedans l'eaue muse ;
Car tousiours quelque part qu'il soit,
L'une moitié du vergier voit,
Et s'il se torne maintenant,

Peut-il tout veoir le remenant.
Si n'y a si petite chose,
Tant mussée ne tant enclose,
Dont démonstrance ne soit faicte
Comme elle est au vergier pourtraicte.
C'est cy le miroir périlleux,
Où Narcisus très-orgueilleux
Mira sa face et ses yeulx vers,
Dont il cheut puis mort tout envers.
Qui en ce mirouer se mire,
Ne peut avoir besoing de mire :
Nul n'est qui de ses yeulx le voye,
Qui d'amer ne soit mys en voye ;
Maint vaillant homme y a mis gaige
Ou mirouer, car le plus saige,
Le plus preux et plus affecté,
Y a esté prins et guetté :
Illec sur très-maulvaise rage,
Car trop tost change le courage,
N'y ont besoing, sens ne mesure,
Car dame y a voulenté pure ;
Là ne se sçait conseiller nulz,
Car Cupido fils de Venus,

Sema illec d'amours la graine
Qui toute encombre la fontaine,
Et fist ses latz environ tendre,
Et ses engins y mist, pour prendre
Damoyselles et Damoyseaulx :
Amours ne veult autres oyseaulx.
Pour la graine qui fut semée,
Fut ceste fontaine nommée
La Fontaine d'Amours par droit,
Dont plusieurs ont en maint endroit
Parlé, en rommant et en livre ;
Mais jamais n'orrez mieulx descrivre
La verité de la matiere,
Quant dit vous auray la maniere.
Maintenant me plaist demourer
A la fontaine, et remirer
Les cristaulx qui là démonstroient
Mille choses qui là estoient.
De male heure m'y suis miré,
J'en ay depuis moult souspiré :
Ce bel miroir m'a fort deçeu ;
Mais, se j'eusse au devant conneu
De sa force et de sa vertu,

Ne m'y fusse pas embatu ;
Car fort me trouvay esbahy,
Quant malement ès latz chey.
Au miroir entre mille choses,
Choisy rosiers chargiés de roses,
Qui estoient en ung détour
Clos d'une haye tout entour :
Lors me print-il très-grant envye,
Que ne laissasse pour Pavye,
Ne pour Paris, que n'y allasse,
Où je choisy la plus grant masse,
Quant celle rose m'eut surprins,
Dont maint autre a esté esprins.
Vers le rosier tantost me tretz ;
Et bien sachiés quand je fu prés,
L'oudeur de la plus savourée
Rose m'entra en la pensée,
Si ne cuidasse estre blasmé,
Vitupéré ou diffamé,
Très-voulentiers d'elles cueillisse,
Au moins une que je tenisse
En ma main, pour l'oudeur sentir ;
Mais paour euz du repentir :

Car il en eust peu de legier
Peser au seigneur du vergier.
De roses y eut à monceaulx :
Rosiers ne veiz oncques si beaulx;
Boutons y eut petis et clos,
D'autres furent ung pou plus gros;
Si en y eut d'autre moyson
Qui tendoient à leur saison,
Et s'aprestoient d'espanyr
Et à perfection venir.
Les roses ouvertes et lées
Sont en ung jour toutes allées,
Mais les boutons durent tous frais
A tout le moins deux jours ou trois.
Iceulx boutons très-fort me pleurent,
Car oncques plus beaulx veuz ne furent:
Qui en pourroit ung acrochier,
Il le devroit tenir moult chier;
S'ung chappelet en peusse avoir,
Mieulx l'amasse que nul avoir.
Entre tous ces boutons j'en vey
Ung si très-bel, que envers celluy
Nul des autres rien ne prisay,

Quant sa grant beaulté advisay;
Car une couleur l'enlumine
Qui est si vermeille et si fine,
Comme Nature le sçeut faire;
Des fueilles y eut quatre paire,
Que Nature par ses maistrises
Y avoit mises et assises.
La queue droite comme ung jon,
Et par dessus siet le bouton,
Si ne s'encline ne ne pend,
L'oudeur de luy par tout s'estend;
La souefveté qui en yst,
Toute la place en resplanist.
Quand je l'euz sentu au flairer,
Ailleurs ne voulu repairer;
Si g'y osasse la main tendre,
Et moy approucher pour le prendre,
Le feisse; mais chardons poignans
M'en faisoient moult eslongnans:
Espines trenchans et aguës,
Orties et ronces crossuës,
Ne me laissoient avant traire,
Car je craignoye à moy mal faire.

Comment Amours au bel jardin
Traicta l'Amant, qui de cueur fin
Ama le bouton tellement,
Que puis en eut empeschement.

Le Dieu d'Amours qui, l'arc tendu,
Avoit toute jour attendu
A moy poursuyvre et espier,
Si s'arresta soubz ung figuier;
Et quant il eut bien apperçeu
Que j'avoye si bien esleu
Le bouton qui plus me plaisoit
Que nul des autres ne faisoit,
Il a tantost prins une flesche,
En la corde la mist en coiche,
Si l'entesa jusqu'à l'oreille
L'arc qui estoit fort à merveille,
Et tira à moy par telle guyse,
Qu'à l'ouye m'a la flesche mise
Jusques au cueur par grant roideur;
Et lors me print une froideur,
Dont je dessoubz chault pelisson
Senty au cueur mainte frisson.

Quant j'euz esté ainsi bersé,
A terre fuz tantost versé;
Cueur me faillit, sueur me vint,
Pasmer par force me convint:
Et quant je vins de pasmoison,
Et j'euz mon sens et ma raison,
Je fuz moult vain, et ai cuidé
Beaucoup de sang avoir vuidé;
Mais la sajette qui m'eut point,
De mon sang si ne tira point,
Ains fut la plaie toute seiche.
Je prins lors à deux mains la flesche,
Et la commençay à tirer,
Et en la tirant souspirer;
Et tant tiray, qu'ay amené
A moy le fust tout empenné:
Mais la sajette barbelée,
Qui Beaulté estoit appellée,
Fut dedans mon cueur si fichée,
Qu'elle n'en peut estre arrachée,
Mais demoura en mon corps toute,
Sans en saillir de mon sang goute.
Angoisseux fuz et moult troublé,

Pour le péril qui fut doublé ;
Ne sçeuz que faire ne que dire,
Ne pour ma playe trouver mire,
Ne par erbe, ne par racine,
Je ne peuz trouver médicine.
Vers le bouton se flechissoit
Mon cueur qui ailleurs ne pensoit :
Se je l'eusse eu à mon plaisir,
Santé m'eust rendu à plaisir ;
Le veoir sans plus et l'oudeur,
Si m'alegeoient ma douleur :
Je me commençay à retraire
Vers le bouton à mon contraire.
Amours avoit jà recouvrée
Une autre flesche à or ouvrée ;
Simplesse eut nom : c'est la seconde
Que maint homme parmy le monde
Et mainte femme fist aymer,
Quant Amours me veit opprimer :
Il trait à moy sans menacier,
La flesche, où n'est fer ne acier ;
Si que par l'œil au corps m'entra,
La sajette qui n'en ystra

Jamais ce croy par homme né ;
Car au tirer en ay mené
Le fust avec moy sans contens,
Le fer est demouré dedans.
Or sachiés bien de vérité,
Que se j'avoye devant esté
Du bouton bien entalenté,
Plus grande fut ma voulenté ;
Et quant le mal m'engoissoit,
Tant plus ma voulenté croissoit
D'aller tousiours à la rosette
Qui mieulx sentoit que violette :
Bien je m'en voulisse excuser,
Mais je ne le puis reffuser ;
Car tousiours mon cueur si tendoit
A la chose qu'il demandoit,
Aller m'y convenoit par force.
Et d'autre part l'Archier s'efforce,
Et à moy grever moult se paine :
Ne me lairra aller sans paine ;
Si m'a fait pour mieulx m'affoler,
La tierce flesche au corps voler,
Qui Courtoysie est appellée.

La playe fut parfonde et lée,
Si me convint cheoir pasmé
Dessoubz ung olivier ramé:
Grant piece y fuz sans remuer;
Quant je me peuz esvertuer,
Je prins la flesche et la osté,
Tantost le fust de mon costé;
Mais je ne peuz pas le fer traire,
Pour chose que je peusse faire.
En mon séant me suis rassis,
Moult angoisseux et moult pensis;
Moult me destraint ycelle playe,
Et me semont que je me traye
Vers le bouton qui m'atalente.
Et l'Archier si me represente
La quarte flesche au pennon d'or,
Qui le cueur m'environna d'or:
Ycelle flesche eut nom Franchise,
Il la me tira à sa guise.
Or me doit bien espouventer;
Eschauldé doit chaleur doubter;
Mais je ne sçavoye pour voir,
Car se je veisse illec plouvoir

Quarreaulx et pierres par meslée
Aussi espés comme greslée,
Si convenoit que g'y allasse;
Amours qui toutes choses passe,
Me donnoit cueur et hardement
De faire son commandement.
Je me suis lors du pied drecé,
Foible, vain et comme blecé:
Si m'eschauffay moult de marchier;
Ne differay pas pour l'Archier,
Vers le rosier où mon cueur tend;
Mais des espines avoit tant,
Des ronces et chardons aguz;
Mais pourtant ne fuz-je confuz,
Qu'au rosier ne voulsisse attaindre,
Et les espines tost enfraindre
Qui le rosier environnoient,
Et de toutes pars me poignoient;
Mais si bien me vint que j'estoye
Si près du bouton, que sentoye
La doulce oudeur qui en yssoit,
Qui tout mon mal adoulcissoit,
Et que le veoye à bandon,

De ce me venoit tel guerdon,
Que tous mes maux entr'oublioye,
Pour le délit où me veoye.
Adonc fuz guery et bien ayse,
Car riens n'estoit qui tant me plaise
Comme d'estre illec à séjour;
Partir n'en vouloye nul jour.
Quant illec ay esté grant piece,
Le Dieu d'Amours qui tout despiece,
A mon cueur dont il fist bersault,
Bailla nouvel et fier assault,
Et me tira pour mon meschief
La quinte flesche derechief,
Jusques au cueur soubz la mamelle,
Dont la grant douleur renouvelle
De mes playes en ung tenant.
Me pasmay trois fois maintenant:
Au revenir plains et souspire,
Car ma douleur croist et empire
Si fort, que je n'ay espérance
De guerison ne d'alegeance;
Mieulx vouldroye estre mort que vifz,
Car en la fin par mon adviz

Fera Amours de moy martir:
Par autre lieu n'en puis partir.
La sixieme flesche il a prise,
C'est celle que très-fort je prise;
Et si la tiens à moult pesant:
C'est Beau-semblant, qui en usant
A nul Amant qui se repente
De bien servir, quel mal qu'il sente.
Elle est aguë à bien percier,
Trenchans comme rasoir d'acier;
Mais Amours moult bien l'a pointé
D'ung précieux oignement oingté,
Afin qu'elle ne me peust nuyre:
Amours ne veult pas que je muyre,
Mais veult que j'aye allegement
Par la force de l'oignement,
Qui tout est de réconfort plain;
Et j'en fuz dedans le corps sain:
C'est pour amans reconforter,
Et pour leurs maulx mieulx suporter.
Celle flesche fut à moy traicte,
Qui m'a au cueur grant playe faicte;
Mais l'oignement si s'espandit

Par mes playes, et me rendit
Le cueur qui m'estoit tout failly;
La mort m'eust de brief accueilly,
Se le doulx oignement ne fust.
Je tiray hors à moy le fust,
Mais le fer dedans demoura,
Mon cueur par chaleur devora.
Six flesches y furent crochées,
Qui jà n'en seront arrachées,
Et l'oignement moult me valut;
Toutesvoyes moult me dolut
Ma playe, si que ma douleur
Me faisoit muer la couleur.
Et ceste flesche par coustume,
Estoit doulceur et amertume;
J'ay bien congneu par sa puisssance
Son ayde, aussi sa nuysance.
Grant trou y eut par la pointure;
Mais moult m'assouaga l'oingture:
D'une part m'oingt, d'autre me cuyst,
Ainsi m'aïde, ainsi me nuyst.

Comment Amours sans plus attendre,
Alla tost courant l'Amant prendre,
En luy disant qu'il se rendist
A luy, et que plus n'attendist.

Le Dieu d'Amours est descendu,
Et est incontinent venu
A moy, puis tantost m'escria :
Vassal, prins estes ; riens n'y a
De l'efforcer ne du défendre
Ne fay pas dangier de toi rendre ;
Tant plus voulentiers te rendras,
Et plus tost à mercy viendras.
Il est fol qui maine dangier
Vers celluy qu'il doit calengier,
Et qu'il luy convient supplier;
Tu ne pourras mieulx employer
Ta paine pour toy avancer,
Tu ne te peuz vers moy forcer,
Ta force te seroit contraire,
Et te nuyroit en ton affaire ;
Et si te vueil bien enseigner
Que tu ne pourras rien gaigner

En folie ny en orgueil ;
Mais rendz-toi prins, car je le vueil,
En paix et débonnairement.
Et je respondy simplement :
  Sire, voulentiers me rendray,
Jà vers vous ne me deffendray :
A Dieu ne plaise que je pense
Faire contre vostre deffense !
Car ce n'est pas raison ne droit :
Aussi mon cueur ne le vouldroit ;
Vous me povez prendre et tuer,
Bien sçay que ne vous puis muer,
Car ma vie est en vostre main ;
Ne puis vivre jusques à demain
Se n'est pas vostre voulenté :
J'attendz par vous joye et santé ;
Car jà par autre ne l'auré,
Se vostre main qui m'a navré
Me me donne la guérison,
Et se de moy vostre prison
Voulez faire ; ne ne daignez,
Je ne me tiens pas engygnez ;
Et sachiés que je n'ay point d'yre,

Tant ay de vous ouy bien dyre,
Que mettre me vueil par devise,
Cueur et corps à votre servise;
Car se je fais vostre vouloir,
Ne me puis pas de riens douloir,
Et espere qu'en aucun tempz
Auray la mercy que j'attendz.
Adonc me suis agenoillé,
Et vouloye baisier son pié;
Mais il m'a la dextre main prise,
Et dit: Je te ayme bien et prise,
Quant tu m'as respondu ainsi;
Oncques telle response n'yssi
D'homme villain mal enseigné,
Et par ce point tu as gagné
Que je vueil pour ton advantaige
Qu'à present cy me face hommaige:
Si me baiseras en la bouche,
A qui nul villain homs ne touche:
Je ne laisse mye attouchier
Chascun villain, chascun bouchier;
Mais doit estre courtois et frans
Celluy duquel l'hommage prens.

Mais touteffois celluy à paine,
Qui à moi bien servir se paine,
Honneur en aura, si doit estre
Joyeux de servir si bon maistre;
Et si hault seigneur de renom,
D'Amours porte le gonfanon,
De Courtoysie la baniere;
Et si est de telle maniere,
Si doulx, si franc et si gentil,
Que qui est si sage et subtil,
De le servir et honnourer,
Dedans luy ne peut demourer
Villenye ne mesprison,
Ne faulseté, ne trahison.

Comment, après ce bel langage,
L'Amant humblement fist hommage,
Par Jeunesse qui le déçoit,
Au Dieu d'Amours qui le reçoit.

Bon homme fuz-je les mains jointes,
Et sachiés que moult me fiz cointes,
Quant sa bouche toucha la moye,
Ce fut dont j'euz au cueur joye,
Il m'a lors demandé ostages.

Amours parle.

Amys, dist-il, j'ay mains hommages
Et d'ungs et d'autres gens reçeu,
Dont j'ay esté moult tost deçeu :
Les felons plains de faulseté
M'ont par mainteffois baraté,
Par eulx ay souffert mainte noise ;
Mais ils sçauront comme il m'en poise.
Se je les puis à mon droit prendre,
Je leur vouldray chierement vendre ;
Et pource que suis ton maistre,
Vueil-je bien de toy certain estre,
Et te vueil si à moy lyer,
Que tu ne me puisses nyer,
De faire riens doresnavant,
Tien-moy donc loyal convenant ;
Pechié seroit se tu trichoyes,
Moult me semble que loyal soyes.

L'Amant respond.

Sire, fis-je, or m'entendez :
Ne sçay pourquoy vous demandez

Pleiges de moy, ne seureté;
Vous sçavez bien la vérité,
Que mon cueur si tolu m'avez,
Et si prins comme le sçavez,
Qu'il ne peut riens faire pour moy,
S'il ne venoit de vostre ottroy.
Le cueur est vostre, non pas mien;
Car il convient, soit mal ou bien,
Qu'il face tout vostre plaisir :
Nul ne vous en peut dessaisir.
La garnison y avez mise,
Qui le guerroye à vostre guise;
Et se de cela vous doubtez,
Faictes-y clef et l'emportez,
Et la clef soit en lieu d'ostage.

Amours.

Par mon chief! ce n'est mye oultrage,
Respond Amours, je m'y accords :
Il est assez seigneur du corps,
Qui a le cueur en sa commande;
Oultrageux est qui plus demande.

Comment Amours très-bien souef,
Ferma d'une petite clef
Le cueur de l'Amant, par tel guise,
Qu'il n'entama point la chemise.

Lors a de l'aumoniere traicte
Une petite clef bien faicte,
Qui fut de fin or esmeré,
Soubz elle demourra serré,
Ton cueur qui sera seurement,
Contraint ne sera autrement :
Plus est de mon petit doy mendre,
A mes amys la vueil bien tendre,
Elle est de moult grant poesté.

L'Amant parle.

Lors la m'attacha au costé,
Et ferma mon cueur si souef,
Qu'à grant paine senty la clef;
Ainsi fist sa voulenté toute,
Et quant je l'euz mys hors de doubte,
Luy dis : Je suis entalenté
De faire vostre voulenté;

Mais mon service recevez
En gré, et ne me decevez;
Ne le dy comme recréant;
De vous servir suis aggreant.
Mais celluy en vain se travaille
De faire service qui vaille,
Quant le service n'atalente
A cil à qui l'en le presente.

Amours parle.

Amours respond : Ne t'espouvente,
Quant tu consens à mon entente,
Ton service prendray en gré,
Et te mettray au hault degré,
Se maulvaistié ne t'en retrait :
Mais si tost ne peut estre fait;
Grant bien ne vient pas en pou d'heure,
Il y convient paine et demeure,
Attendz et seuffre la destresse,
Qui or endroit te nuyst et blesse,
Car je sçay par quelle raison
Tu seras mis à guérison :
Je te donneray Feaulté,

Se tu te tiens à loyaulté,
Qui tes playes te guérira;
Quant je sçauray et m'apperra,
Se tu de bon cueur serviras,
Et comment tu exploicteras
Nuyt et jour mes commandemens,
Que je commande aux fins amans.

L'Amant parle.

Sire, fis-je, pour Dieu mercy,
Avans que vous partez d'icy,
Vos commandemens m'en chargiés;
Je suis de faire encouragiés,
Car j'espoir, se ne les sçavoye,
Tost pourroye yssir de sa voye,
Pource je les desire aprendre,
Affin que ne puisse mesprendre.

Amours.

Amours respond: Tu dis moult bien,
Si les entendz et les retien:
Le maistre perd sa paine toute,

Quant le disciple qui escoute
Ne met tel soing à retenir,
Qu'il luy en puisse souvenir.

L'Amant.

Le Dieu d'Amours lors m'encharja,
Tout ainsi que vous orrez jà
Mot à mot ses commandemens,
Comment le dient les rommans:
Qui aymer veult, si entende
Ainsi comme Amours le commande;
Car il les fait bon escouter,
Qui son entente y veult bouter,
Pource que la fin en est belle,
Et que c'est matière nouvelle.
Qui du songe la fin orra,
Je vous dis bien qu'il y pourra
Des jeux d'amours assez aprendre,
Pourveu que bien y vueille entendre
Et bien concevoir la substance,
Du songe la signifiance.
La vérité qui est couverte,
Vous en sera lors toute apperte,

Quant déclarer m'orrez le songe,
Où n'y a fable ne mensonge.

Comment le Dieu d'Amours enseigne
L'Amant, et dit qu'il face et tiengne
Les reigles qu'il baille à l'Amant,
Escriptes en ce bel Rommant.

Villenye premierement,
Ce dist Amours, vueil et commant
Que tu délaisses sans reprendre,
Se tu ne veux vers moy mesprendre;
Si mauldis et excommunie
Tous ceulx qui ayment villenye.
Villenye le villain fait;
Je ne l'ayme n'en dit, n'en fait.
Villain est fel et sans pitié,
Sans service et sans amytié.
Après, te garde de retraire
Chose des gens qui face à taire:
N'est pas prouesse de mesdire;
En Keulx le seneschal te mire,
Qui fut par mesdire jadis
Mal renommé, de tous mauldis.

Comme tant Gauvain eut le pris
Comme courtois et bien apris :
Autant eut Keulx de villenye,
Par mesdire et de felonnie ;
Des mocqueurs l'estandart portoit,
En mocquer tant se délictoit.
Soyes sage et raisonnable,
En parler doulx et convenable
Aux grans personnes et menues ;
Et quant tu iras par les rues,
Garde que soyes coustumier
De saluer les gens premiers ;
Et s'aucun avant te salue,
Si n'ayes pas la langue mue ;
Ains te paine de salut rendre
Sans demourer et sans attendre.
 Après, garde que tu ne dyes
Ces ors motz et ces ribaudies ;
Jà pour nommer villaine chose
Ne doit ta bouche estre desclose :
Je ne tiens pas à courtois homme,
Qui orde chose et laide nomme.
Toutes femmes sers et honnoure,

A eulx aider paine et laboure;
Et se tu oys nul mesdisant
Qui les femmes soit desprisant,
Blasme-le et fais qu'il se taise.
Fay, se tu peux, chose qui plaise
Aux dames et aux damoiselles,
Si qu'ils ayent bonnes nouvelles
De toy dire et de racompter;
Par ce pourras en pris monter.
Après tout ce, d'orgueil te garde,
Car se l'orgueilleux se regarde,
Orgueil est folie et pechié;
Et qui d'orgueil est entachié,
Il ne peut son cueur employer
A servir ne à supployer.
Orgueilleux fait tout le contraire
De ce que fin amant doit faire;
Mais qui d'amours se veult pener,
Il se doit cointement mener;
Car qui est coint n'a pas orgueil;
Mais en moult plaisant à l'œil,
Quant il n'est pas oultrecuidé,
De ce doit-il estre vuidé.

De vestement et de chaussure,
Selon ta rente, ta mesure.
Bien te dy que bel vestement
A l'homme siet honnestement;
Et si dois ton habit baillier
A tel qui le saiche taillier,
Et faire bien séans les pointes,
Et les manches droictes et cointes.
Souliers à latz, aussi houseaulx,
Ayes souvent frès et nouveaulx,
Et qu'ils soient beaulx et fetis,
Ne trop larges, ne trop petis.
De gans et de bourse de soye,
Et de saincture te cointoye:
Et si tu as si grant richesse
Que faire ne puisse largesse,
Tout au plus bel te dois conduire,
Que tu pourras sans toy destruire.
Chappel de fleurs que moult peu couste,
Ou de roses de Penthecouste,
Peux-tu bien sur ton chief avoir;
Il n'y convient pas grant avoir.
Ne seuffre sur toy nulle ordure:

Lave tes mains et tes dens cure :
S'en tes ongles a point de noir,
Ne lui laisse pas remanoir.
Tiens-toy bien net, tes cheveulx pigne;
Mais ne te farde ne te guigne :
Telles choses ne font si non
Gens folz et de maulvais renom,
Qui amours par male advanture
Ont trouvé encontre nature.
Après te doit-il souvenir
De joyeuseté maintenir,
A joye et à déduyt t'atourne :
Amours n'a cure d'homme mourne,
La melodie est moult courtoise,
Où siet joyeuseté sans noise;
Amans sentent les maulx d'aymer
Une fois doulx, et l'autre amer.
Mal d'aymer est moult oultrageux;
Tantost est l'amant en ses jeux,
Tost se complaint, tost se guermente,
Une heure pleure, et l'autre chante.
Se tu sçés nul beau déduyt faire,
Par quoy tu puisses aux gens plaire,

Je t'ordonne que tu le faces:
Chascun doit faire en toutes places
Ce qu'il sçet qui mieulx luy advient,
Car loz et pris et grace en vient.
Se tu te sens juste et legier,
Ne fault pas d'assaillir dangier;
Et se tu es bien à cheval,
Tu dois prendre amont et aval;
Et se tu sçés lances briser,
Tu t'en peuz moult faire priser:
Si aux armes es asseuré,
De tant plus sera honnouré:
Se tu as clere et saine voix,
Tu ne dois pas querir forvois,
De chanter se l'en t'en semoult;
Car beau chanter embellit moult:
Aussi d'instrumens de musique
Te fault avoir quelque pratique,
Et pareillement de dancer;
Ce te pourra moult avancer.
Ne te faitz tenir pour aver,
Car ce te pourroit moult grever;
Car c'est bien raison que l'Amant

Donne du sien plus largement
Que les villains plains d'avarice,
Ausquelz Amours n'est jà propice,
A qui il ne plaist de donner :
D'avoir amours ne doit pener ;
Mais qui en veult avoir la grace,
D'avarice tost se defface :
Car cil qui par regart plaisant,
Ou par doulce chiere faisant
A luy, ou par ung ris serin
Donne son cueur tout enterin,
Doit bien après si riche don,
Donner l'avoir tout à bandon.
Maintenant te vueil recorder :
A mes ditz te dois accorder,
Car la parole est tant moins griefve
A retenir quant elle est briefve ;
Qui d'Amours veult faire son maistre,
Saige et sans orgueil il doit estre,
De cointise soit bien garny,
Baillart de largesse fourny.
Après t'enjoings par pénitence,
Que jour et nuyt sans repentence

En bien aymer soit ton penser;
Tousiours y pense sans cesser,
Et te pense de la doulce heure
Dont la joye tant te demeure.
Et pour ce que fin Amans soyes,
Je te commande que tu ayes
En ung seul lieu ton cueur assis,
Ferme, constant et bien rassis,
Sans barat ne sans tricherie,
Fraulde ne nulle tromperie.
Qui en maints lieux son cueur départ,
Par tout en a petite part;
Mais de celluy pas ne me doubte,
Qui tient en ung lieu s'amour toute:
Pour ce vueil qu'en ung lieu la mettes,
Et qu'en autre lieu ne la prestes;
Car se tu l'avoyes prestée,
Elle seroit tost degastée:
Mais donne-la en don tout quitte,
Tu en auras plus grant merite;
Car bonté de chose prestée
Est tost rendue et acquitée;
Mais de chose donnée en don,

Doit estre moult grant le guerdon.
Donne-la donc tout quittement,
Et le faiz débonnairement:
Car on a la chose plus chiere
Qui donnée est à belle chiere;
Peu doit estre ou néant guerdonnée
La chose par regret donnée.
Quant tu auras ton cueur donné.
Ainsi que je t'ay sermonné,
Lors te viendront les advantures
Qui aux Amans sont treffort dures.
Souvent, quant il te souviendra
De tes amours, te conviendra
Partir des yeux faisant devoir,
Que nul ne puisse apparcevoir
Le mal que seuffres et l'angoisse,
A une par tout seul t'adresse;
En plusieurs manieres seras
Travaillé, grant mal sentiras,
Une heure chault et l'autre froit:
Passer te fault par ce destroit,
Vermeil une heure, l'autre palle,
Tu n'euz oncques fievre si malle,

Ne quotidianes, ne quartes;
Et bien auras, ains que tu partes,
Les douleurs d'amours essayées:
Tes forces y seront employées,
Tant qu'en pensant t'en troubleras,
Et une grant piece seras,
Ainsi comme une ymage muë,
Qui ne se crosle ne remuë,
Sans piedz, sans mains, sans dois crosler,
Sans yeulx mouvoir, ne sans baler:
Puis après, quant tu reviendras,
En ta memoire tressauldras,
Frayeur auras au revenir,
De paour ne te pourras tenir,
Souspirs auras de cueur parfont;
Et saiches bien que ainsi le font
Ceulx qui les maulx ont essayez
Dont tu seras lors esmayez:
Après est droit qu'il te souvienne
De ta mye s'elle est loingtaine:
Lors malheureux te jugeras
Quant près d'elle tu ne seras;
Et conviendra que ton cueur soit,

En ce que ton œil n'apperçoit,
Disant : Mes yeulx vueil envoyer
Après pour le cueur convoyer.
Doyvent-ils icy arrester ?
Nenny, mais voisent visiter
Ce dont le cueur a tel talent,
Lors me puis bien tenir allant :
Quant de mon cueur si loingtain suis,
Pour fol bien tenir je me puis ;
Si iray, plus ne laisseray,
N'a mon cueur ayse ne seray,
Devant qu'aucune enseigne n'aye.
Adonc te mettras en la voye,
Et yras soubz tel convenant,
Qu'à ton esme fauldras souvent,
Et gasteras en vain tes pas ;
Ce que tu quiers ne verras pas,
Si conviendra que tu retournes
Sans riens faire, pensif et mournes.
Lors seras en moult grant meschief,
Et te viendront tost derechief
Soupirs et plaintes et frissons,
Plus poignantes que herissons.

Qui ne le sçet, si le demant
A cil qui est loyal Amant.
Ton cueur ne pourras appaiser;
Mais vouldras encores viser
Se tu verras par advanture
Ce dont tu es en si grant cure,
Et se tu te peuz tant pener,
Que veoir puisse et assener,
Tu vouldras très-ententif estre
A tes yeulx saouler et repaistre,
Grant joye en ton cueur demouras,
De la beaulté que tu verras;
Et saiches que du regarder
Feras ton cueur frire et larder,
Et tout adés en regardant,
Aviveras le feu ardant:
Car cil qui ayme et plus regarde,
Plus enflame son cueur et l'arde;
Cil art, alume et fait flamer,
Le feu qui fait les gens aimer.
  Chascun Amant suyt par coustume
Le feu qui l'art et qui l'alume:
Quant le feu de plus près il sent,

Et il s'en va plus oppressant.
Le feu art celluy qui regarde
Sa mye, s'il ne si prent garde:
Car de tant plus près il s'en tient,
En aymer plus fort se maintient.
Ce sçavent bien saige et musart,
Qui plus est près du feu, plus art,
Tant que aymes ainsi le verras,
Jamais partir ne t'en pourras;
Et quant partir te conviendra,
Par tout le jour te souviendra
De celle que tu auras veu;
Et si te tiendras à deceu
D'une chose trop malement,
C'est que couraige et ardement
N'auras eu d'elle arraysonner;
Ains as esté sans mot sonner
Près d'elle, confuz et empris.
Bien cuidoyes avoir mespris,
Que tu n'as la belle appellée
Avant qu'elle s'en fust allée,
Tourner te doit à grant contraire;
Car se tu n'en eusses peu traire

Fors seulement ung beau salut,
Plus de cent marcs d'or te valut:
Lors te prendras à devaler,
Et querras achoison d'aler
Tout derechief hors en la rue,
Où tu avoyes celle veue
Que tu n'osas mettre à raison;
Moult yroyes en sa maison,
Voulentiers s'achoison avoyes.
Il est droit que toutes tes voyes,
Et tes allées et ton tour,
S'en reviennent par-là entour:
Devers les gens très-bien te cele,
Et quiers autre chose que cele
Qui celle part te fait aller;
Car c'est grant sens de soy celer;
Et s'il est chose que tu voyes
Ta mye à point, que tu la doyes
Arraisonner ne saluer,
Lors te convient couleur muer;
Et tout le sang te fremira,
Parole et sens tout te fauldra,
Quant tu cuideras commencer;

Et se tant te veulx avancer,
Que ta raison commencer oses,
Quant tu deveras dire troys choses,
Tu n'en diras mie les deux,
Tant seras donocques vergongneux.
Il n'y a nul si appensez
Qui en ce point n'oublie assez,
S'il n'est tel que de guille serve ;
Car faulx Amans comptent leur verve
Sans paour, ainsi comme ils veullent,
Car de mentir point ne se deullent :
Ilz disent l'ung et l'autre pensent;
En riant il semble qu'ilz tensent.
Quant ta raison sera finie,
Sans luy avoir dit villenie,
Moult desplaisant au cueur seras,
Se riens oublié tu auras
Qui te fust advenant à dire :
Adonc seras en grant martyre.
C'est la bataille, c'est l'ardure,
C'est le contemps qui tousiours dure :
Jà fin ne prendras ceste guerre,
Tant que j'en vueille la paix querre.

Quant les nuys venuës seront,
Mille desplaisirs te vendront:
Tu te coucheras en ton lict,
Où tu auras peu de délit;
Car quant tu cuideras dormir,
Tu commenceras à fremir,
A tressaillir et demener,
D'ung costé sur l'autre tourner,
Une heure envers et l'autre adens,
Comme cil qui a mal aux dens:
Lors te viendra à remembrance
Et sa façon et sa semblance,
A qui nulluy ne s'appareille.
Si te diray moult grant merveille:
Telle foys te sera advis
Que tu tiendras celle au clere vis
Entre tes bras et toute nue,
Comme celle fust devenue
Du tout ta mye et ta compaigne:
Lors feras chasteaulx en Espaigne;
Et si auras joye de néant,
Pour le temps que seras béant
En ta pensée delectable,

Où n'est fors que mensonge et fable ;
Mais peu y pourras demourer.
Lors commenceras à plourer,
Et diras : Dieu ! ay-je songié ?
Suis-je remué ou bougié ?
Ceste pensée dont me vint
Certes le jour dix fois ou vingt ;
Vouldroye qu'elle revenist :
Toute me plaist et replenist
De joye et de bonne advanture ;
Mais ceste façon peu me dure.
Dieu ! verray-je point que je soye
En tel point comme je songeoye ?
La mort ne me greveroit mye,
Se je mouroye ès bras ma mye.
Moult me griefve amours et tormente ;
Souvent me plaings et me guermente ;
Mais se tant fait amours que j'aye
De ma mye enterin joye,
Bien seroit mon mal rachapté.
　Las ! chose vueil de grant chierté :
Je ne me tiens mye pour sage,
Quant je demande tel oultrage ;

Car qui demande musardie,
C'est bien droit que on l'escondye.
Ne sçay comme je l'osay dire;
Plus fort que moy et plus grant sire
De moy auroit très-grant honneur
En ung loyer assez myneur:
Mais sans plus se d'ung doulx baisier
La belle me vouloit aisier,
Moult auroye riche desserte,
De la paine que j'ay soufferte;
Mais forte chose est à venir.
Je me puis bien pour fol tenir,
Quant j'ay en tel lieu mon cueur mys,
Dont à nul preu ne suis submys,
Si dy comme fol envieux;
Car un regard d'elle vault mieulx
Que d'autres les deduys entiers:
Je la veisse moult voulentiers
Tout à cest heure, se Dieu m'aist;
Guery seroit cil qui la veist.
Dieu! quant sera-il adjourné?
J'ay en ce lieu trop séjourné;
Je n'ayme mye tel desir,

Quant je n'ay ce dont j'ay gesir.
Desir est ennuyeuse chose
Quant on ne dort ne ne repose :
Moult m'ennuye certes et griefve,
Quant maintenant l'aube ne crieve,
Et que la nuyt tost ne trespasse ;
Car, s'il fust jour, je m'en allasse.
Ha soleil ! pour Dieu haste-toy,
Ne fay sejour, apreste-toy,
Fay départir la nuyt obscure,
Et son ennuy qui trop me dure.
La nuyt ainsi te contendras,
Et de repos point ne prendras,
Tant seras de desir garny ;
Et quant tu ne pourras l'ennuy
Souffrir en ton lict de veiller,
Lors te fauldra appareiller,
Vestir, chausser et atourner,
Ains que tu voyes adjourner;
Lors t'en yras en recelée,
Soit par pluye, soit par gelée,
Tout droit vers l'hostel de ta mye,
Qui sera très-bien endormye,

Et à toy ne pensera guiere :
Une heure yras à l'huys derriere
Sçavoir s'il est en riens ouvert,
Et là seras à descouvert,
Tout seul à la pluye et au vent :
Et puis yras à l'huys devant
Sçavoir s'il y a ouverture;
Et se tu y treuves faulture,
Oreilleras parmy la fente,
Se de lever nul se démente,
Et se la belle sans plus veille.
Si te dy bien et te conseille
Qu'elle t'oye bien doulouser,
Pour congnoistre que reposer
Ne peuz en lict pour s'amityé :
Mieulx t'en aymera la moitié,
Quant en ce point ouy t'aura,
En amours se consentira,
Et aura vers toy amityé.
Bien doit Dame aucune pitié
Avoir de celluy qui endure
Tel mal pour luy, se moult n'est dure.
Si te diray que tu dois faire :

Pour l'amour de la débonnaire
De qui tu ne peuz avoir aise,
Au départir la porte baise;
Et affin que l'en ne te voye
Devant la maison n'en la voye,
Garde que soye retourné,
Ains qu'il soit gueres ajourné:
Yceulx venir, yceulx allers,
Yceulx pensers, yceulx parlers,
Font aux amans soubz leurs drapeaulx
Rudement amaisgrir leurs peaulx:
Tu le pourras par toy sçavoir,
Se de bien aymer fais devoir.
Et bien sachiés qu'Amours ne laisse
Sur fin amant couleur ne graisse:
De ce ne sont apparissant
Ceulx qui dames vont trahissant,
Et dient pour eulx losengier,
Qu'ilz ont perdu boire et mangier;
Et je les voy comme jengleurs,
Plus gras qu'abbés ne que prieurs.
  Encores te commande et charge,
Que tenir te faces pour large

A la servante de l'hostel :
Ung garnement lui donne tel,
Qu'elle die que tu es vaillans.
Ta mye et tous ses bien-vueillans
Dois honnorer et chier tenir :
Grant bien te peut par eulx venir;
Car cil qui est d'elle privé,
Lui comptera qu'il t'a trouvé
Preux et courtois, bien affaityé :
Mieulx t'en prisera la moityé.
Du pays gueres ne t'esloigne;
Et se tu as si grant besongne
Qu'il te conviengne t'eslonger,
Garde-toi de ton cueur changer
En autre qu'en la créature
Où est ta pensée et ta cure;
Et pense de tost retourner;
Tu ne dois gueres sejourner :
Fay semblant que reveoir te tarde
Celle qui a ton cueur en garde.
Si t'ay dit comme et en quel guyse
Amant doit faire son servise :
Or le fay donc sur toute chose,

Se fruyt veulx avoir de la Rose.

L'Amant parle.

Quant Amours m'a ce commandé,
Je luy ay adonc demandé :
Sire, en quel guyse ne comment
Peut endurer le vray amant
Les maulx que vous m'avez compté ?
Vous m'avez tout espoventé.
Comment vit homme et comment dure
En telle paine, en telle ardure,
En dueil, en souspirs et en larmes,
Et en tous points et en tous tarmes,
Et en soucy et en reveil ?
Certainement moult m'en merveil
Comment homme, s'il n'est de fer,
Peut vivre ung moys en tel enfer.
Le Dieu d'Amours sans nulle amande,
Respondit lors à ma demande.

Amours parle.

Beaulx amys, par l'ame mon pere,
Nul n'a bien s'il ne le compere,

Si ayme l'en mieulx l'achapté,
Quant on l'a plus chier achapté;
Et en plus grant gré sont receuz
Les biens qu'on a à grief reçeuz
Que ceulx que l'en a euz pour néant;
Car trop les va l'en violant.
Il n'est homme se Dieu m'amant,
Qui saiche le mal de l'Amant:
Nul ne pourroit le mal d'amer,
Ne qu'il puyst espuiser la mer,
Compter en rommant ne en livre;
Et touteffois convient-il vivre
Les amans, il en est mestier;
Chascun fuyt de mort le sentier.
Cil que l'en met en chartre obscure,
En la vermine et en l'ordure,
Qui n'a ne pain d'orge ou d'avaine,
Ne se meurt mye pour la paine:
Esperance confort luy livre,
Qu'il se cuide trouver délivre
Encor par quelque chevissance.
Tout ainsi et en tel balance
Est cil qu'Amours tient en prison:

Il cuide avoir sa guérison ;
Ceste esperance le conforte,
Et cueur et talent luy apporte
De son corps à martire offrir :
Esperance luy fait souffrir
Les maulx dont il ne sçait le compte,
Pour la joye qui cent ans monte :
Esperance vainct par souffrir,
Et fait l'Amant a vivre offrir.
O benoiste soit Esperance
Qui ainsi les amans avance !
Moult est Esperance courtoise,
Qui ne lairra jà une toise,
Nul vaillant homme jusqu'à chief,
Ne pour peril ne pour meschief;
Et au larron qu'on maine pendre,
Luy fait-elle mercy attendre.
Esperance te gardera,
Ne jà de toy ne partira
Qu'elle ne garde ta personne
Au besoing, et oultre te donne
Trois autres biens, qui grant soulas
Font à ceulx qui sont en mes las.

Premierement, qui bien soulasse
Celluy qui mal d'amer enlasse,
A qui esperance s'accorde,
C'est doulx penser que l'en recorde :
Car quant l'amant plaint et souspire,
Et est en dueil et en martire,
Doulx penser vient à chief de piece
Qui l'yre et le courroux despiece,
Et à l'amant en son venir
Fait de la joye souvenir,
Et esperance luy promet;
Et après au devant luy met
Les yeulx ryans, le nez tretis
Qui n'est trop grant ne trop petis,
Et la bouchette coulourée,
L'alaine souef, oudourée.
Si luy plait moult quant se remembre
De la beaulté de chascun membre.
Amours va ses soulas doublant,
Quant d'ung rys ou d'ung beau semblant
Luy souvient, ou de belle chiere
Que fait luy à sa mye chiere;
Doulx penser ainsi assouage

Les douleurs d'amour et la rage :
Cestuy vueil-je que tu ayes ;
Et se toy l'autre reffusoyes,
Qui n'est mye nom douloureux,
Tu seroyes bien dangereux.
  Le second bien est doulx parler,
Qui donne à main bacheler
Et à maintes dames secours ;
Car chascun qui de ses amours
Oyt parler, moult s'en esbaudit.
Si me semble que pour ce dit
Une dame qui d'amer s'ot,
En sa chanson, ung courtois mot :
Moult suis, dit-elle, en bonne escole,
Quant de mon amy oy parole ;
Se m'aist Dieu celluy m'a guérie
Qui m'en parle, quoy qu'on m'en die.
S'elle le doulx parler savoit,
Et du penser ce qu'il estoit,
En sçavoit toutes les manieres ;
Si te dis et vueil que tu quieres
Ung compaignon sage et celant,
Auquel diras tout ton talent,

Et descouvreras ton couraige :
Cil te fera grant avantaige,
Quant tes maulx t'angoisseront fort;
Si yras à luy par confort,
Et parlerez vous deux ensemble
De la belle qui ton cueur emble,
De sa beaulté, de sa semblance
Et de sa simple contenance,
Comment tu pourras chose faire
Qui à ta mye puisse plaire;
Se cil qui sera ton amys
A bien amer son cueur mys,
Mieulx en vauldra la compaignie.
Si sera raison qu'il te die
Se sa mye est pucelle ou non,
Ses amys, ses parens, son nom,
Si n'auras pas paour qu'il muse
A ta mye, ne qu'il s'en ruse;
Mais vous entreporterez foy,
Et toy à luy, et luy à toy.
Sachiés que c'est moult belle chose
Quant on a homme à qui l'en ose
Son conseil dire et son segré :

Ce déduyt prendras en bon gré,
Et t'en tiendras à bien payé,
Puisque tu l'auras essayé.
  Le tiers bien vient du regarder;
C'est Doulx Regard, qui seul tarder
A ceulx qui ont amours loingtaines:
Pource, te dis que tu te tiennes
Près d'elle: metz-toy en sa garde;
Son soulas aucunesfois tarde;
Mais il est aux fins amoureux
Deduysant et fort savoureux;
Moult ont au matin bon encontre,
Es yeulx quant dame Dieux leur monstre
Le sanctuaire précieux
De quoy ils sont si curieux;
Et le jour que le peuvent veoir,
Ne leur doit mye m'escheoir;
Ne doubtent ne pluye ne vent,
Ne nulle autre chose vivant;
Et quant les yeulx ont leurs déduys,
Ils sont si aprins et si duys,
Que seulz ne veullent avoir joye,
Mais fault que le cueur se resjoye,

Et font les maulx assouagier:
Ly œils comme droit messagier,
Incontinent au cueur envoyent
Nouvelles de tout ce qu'ils voyent;
Et pour la joye qui les lye,
Le cueur ses douleurs entr'oublye,
Et sa destresse male et fiere:
Car, tout ainsi que la lumiere
Les tenebres devant soy chace,
Tout ainsi doulx regard desface
Les tenebres où le cueur gyst,
Qui nuyt et jour d'amours languyst;
Car le cueur de riens ne se deult,
Quant l'œil regarde ce qu'il veult.
Or t'ay-je icy tout desclaré
Ce dont je te vey esgaré,
Car je t'ay compté sans mentir
Les biens qui peuvent garantir
Les amans et garder de mort;
Si sçays qui te fera confort:
Au moins auras-tu esperance,
Doulx penser auras sans doubtance,
Puis doulx parler, puis doulx regard.

Je vueil que chascun d'eulx te gard,
Tant que tu puisses mieulx attendre
Autre bien qui ne sera mendre,
Lequel tu auras çà avant:
Mais davantaige en as autant.

Comment l'Amant dit cy qu'Amours
Le laissa en ses grans doulours.

Incontinent qu'Amours m'eut dit
Son plaisir, ne fut contredit:
Mais quant il fut esvanouy,
Adonc fuz-je bien esbahy,
Car je ne veis près-moy nully:
De mes playes moult me doly,
Et sçeuz que guerir ne pourroye,
Fors par le bouton où j'avoye
Tout mon cueur mys et ma science,
Et n'avoye en nulluy fiance,
Fors au Dieu d'Amours, de l'avoir;
Car je sçavoye bien de voir,
Que de l'avoir riens ne m'estoit,
S'Amours ne s'en entremettoit.
Les Rosiers d'une claye furent

Clos à l'environ comme ilz deurent;
Mais je passasse la cloyson
Moult voulentiers pour l'occasion
Du bouton flairant comme basme,
Se je n'eusse craintise ou blasme;
Mais assés tost eust peu sembler
Que les Roses voulsisse embler,
Laquel chose ne penseray,
Ne jamais nul jour ne feray.

Comment Bel-Acueil humblement
Offrit à l'Amant doulcement
A passer, pour veoir les Roses
Qu'il desiroit sur toutes choses.

Ainsi que je me pourpensoye
Se oultre la haie passeroye,
Je vis vers moy tout droit venant
Ung varlet bel et advenant,
En qui il n'eut riens à blasmer:
Bel-Acueil se faisoit nommer,
Fils de Courtoisie la sage.
Si m'abandonna le passage
De la haye moult doulcement,

Et me dist amiablement :

Bel-Acueil parle.

Bel amy chier, se bien vous plaist,
Passez la haye sans arrest,
Pour l'odeur des Roses sentir ;
Je vous y puis bien garantir,
N'y aurez mal ne vilenie :
Mais que vous gardés de folie.
Se de riens vous y puis aider,
Je ne me quiers faire prier ;
Car de faire vostre plaisir
En tout honneur j'ay le desir.

L'Amant respond.

Sire, se dis-je à Bel-Acueil,
Ceste promesse en gré recueil :
Si vous rens graces et merites
De la bonté que vous me dictes ;
Car moult vous vient de grant franchise ;
Et quant vous plaist en ceste guise,
Suis prest de passer voulentiers
Par ronces et par esglantiers,

Dont en la voye avoit assez.
Suis maintenant oultre passez.
Vers le bouton m'en vois errant,
Des Roses les mieulx odorant;
Et Bel-Acueil me convoya
De son bien qui moult m'agréa;
Et si près allay sans me faindre,
Que je l'eusse bien peu attaindre.
Bel-Acueil moult bien me servit,
Quant le bouton de sy près vit;
Mais ung villain qui riens n'avoit,
Près d'illecques mussé estoit:
Dangier eut nom, si fut closiers
Et garde de tous les Rosiers.
En ung destour fut le pervers,
D'erbes et de fueilles couvers,
Pour ceulx espier et deffendre
Qui vont aux Roses les mains tendre;
Et fut de trois acompaignié
Le villain lourt malengrongnié,
Deux femmes et ung langart homme.
L'homme Malle-Bouche se nomme:
Le fault traitre jengleur qu'il fut,

Avec luy Honte et Paour eut.
La mieulx vaillant d'eulx si fut Honte;
Et sachiés que qui a droit compte
Sa parenté et son lignaige.
Fille fut de Raison la saige;
Et son pere eut à nom Malfait,
Qui fut si hydeux contrefait,
Qu'oncques avec Raison ne geut:
Mais de veoir, Honte en conçeut,
Qui puis enfanta Chasteté,
Qui a guerre yver et esté.
Quant Dieu eut fait de Honte naistre
Chasteté, qui dame doit estre
Et des Rosiers et des boutons,
Fut assaillie des gloutons,
Si qu'elle avoit mestiers d'aye;
Car Venus l'avoit assaillie,
Qui nuyt et jour souvent lui emble
Boutons et Roses tout ensemble.
Lors requist Raison comme fille,
Chasteté, que Venus exille:
Desconseillée moult estoit;
De prier Raison se hastoit.

Si luy presta à sa requeste
Honte qui est simple et honneste,
Qui tousiours tire simplement
A faire son commandement.
Or sont aux Roses garder quatre
Qui se lairoient avant batre
Que Rose ne bouton emport.
Je fusse arrivé à bon port,
Se par eulx ne fusse guetté;
Car le franc, le bien apointé
Bel-Acueil, se penoit de faire
Ce qu'il savoit qui me deust plaire:
Souvent me semont d'aprochier
Vers le bouton, et d'atouchier
Au Rosier qu'il avoit chargié;
De ce me donnoit-il congié,
Pour ce qu'il cuide que j'en vueille
Cueillir aucune verde fueille
Près du bouton qu'il m'a donné,
Pource que près a esté né.
  De la fueille me fiz moult cointe;
Et quant je me senty acointe
De Bel-Acueil et si privé,

Je cuiday bien estre arrivé.
Lors ai prins cueur et hardement
De dire à Bel-Acueil comment
Amours m'avoit prins et navré.
Sire, dy-je, jamais n'auré
Aide, se n'est par une chose
Que j'ay dedans mon cueur enclose :
C'est une pesant maladie ;
Ne sçay comment je la vous die,
Car je vous crains à couroucer :
Mieulx vouldroye à cousteaux d'acier
Piece à piece estre despecé,
Que vous en fussiez courroucé.

Bel-Acueil.

Dictes-moy donc vostre vouloir,
Que jà ne me verrez douloir
De chose que me vueillez dire.

L'Amant.

Lors luy ay dit : Sachiés, beau sire,
Qu'Amours durement me tormente ;
Ne cuydez pas que je vous mente :

Il m'a au cueur cinq playes faictes ;
Jà les douleurs n'en seront traictes,
Se le bouton ne me baïlliez,
Qui est des autres mieulx tailliez :
Ce est ma mort, ce est ma vie ;
De nulle riens n'ay plus envie.
Lors s'est Bel-Acueil effrayez,

Bel-Acueil.

Et me dist : Frere, vous bayez
A ce qui ne peult advenir.
Comment me voulez-vous honnir?
Vous me auriez bien assotté,
Se le bouton m'aviez osté
Du Rosier, car ce n'est droicture
Qu'on l'oste de sa norriture.
Villain estes du demander ;
Laissiez-le croistre et amander ;
Ne le vouldroye estre osté
Du Rosier qui l'a rapporté
Pour nulle riens, tant le tiens chier.

L'Acteur.

A tant saillit villain Dangier
De là où il estoit mucé.
Grant fut, noir et tout héricé ;
S'ot les yeulx rouges comme feux,
Le vis froncé, le nez hydeux,
Et s'escria tout forcenez :

Dangier.

Bel-Acueil, pour quoy amenez
Entour ces Rosiers ce vassault ?
Vous faictes mal, se Dieu me sault;
Il tend à vostre avillement :
Mal ait-il sans vous seulement
Qui en ce pourpris l'amena,
Et dedans si droit l'assena.

Comment Dangier villainement
Bouta hors dépiteusement
L'Amant d'avecques Bel-Acueil,
Dont il eut en son cueur grant dueil.

Fuiez, vassal, fuiez d'icy:
A peu que je ne vous occy,

Bel-acueil ne vous congnoissoit,
Qui de vous servir s'angoissoit.
Vous le vouliez cy lier!
Maulvais se fait en vous fier;
Car très-bien est ore esprouvée
La trayson qu'avez trouvée.

L'Amant.

N'osay illec plus remanoir,
Pour le villain hydeux et noir
Qui me menasse à assaillir:
La haye m'a faite saillir
A grant paour et à grant heste;
Et le villain crosle la teste,
Et dit se jamais y retour,
Qu'il me fera prendre mal tour.
Lors s'en est Bel-Acueil fouy.
Je demouray moult esbahy,
Honteux et mat: si m'en repens,
Qu'oncques je lui dis mon pourpens;
De ma folie me recors.
Si voy que livré est mon corps
A dueil, à paine et à martire;

Et de ce ay la plus grant ire,
Que je n'osay passer la haye.
Nul n'a mal qui amours n'essaye.
Ne cuydez pas que nul congnoisse
Qui n'a aymé que c'est angoisse :
Amours vers moy très-bien s'acquitte
De la paine qu'il m'avoit dicte ;
Car cueur ne pourroit pas penser,
Ne bouche d'homme recencer
De ma douleur la quarte part :
A peu que le cueur ne me part,
Quant de la Rose me souvient,
Que si eslongner me convient.

Comment Rayson de Dieu aymée,
Est jus de sa tour devalée,
Qui l'Amant chastie et reprent
De ce que fole Amour emprent.

En ce point grant piece arresté,
Tant que me vit comme maté
La dame de la haulte garde,
Qui de sa tour aval regarde.
Rayson fut la dame appellée :

Si est de sa tour devalée,
Et s'en est droit vers moy venue.
Ne fut ne vieille ne chenue,
Ne fut trop maigre ne trop grasse,
Ne fut trop haulte ne trop basse.
Les yeulx qui en son chief estoient,
Comme deux estoiles estoient.
Au chief avoit une couronne:
Bien ressembloit haulte personne,
Et croy que son corps et son vis
Furent forgiés en paradis;
Car Nature ne sçauroit pas
Œuvre faire de tel compas.
Sachiez, se la lectre ne ment,
Que Dieu la fist nomméément
A sa semblance et son ymage,
Et luy donna tel avantage,
Qu'elle a povoir et seigneurie
De garder homme de folie,
Mais qu'il soit tel que bien la croye.
Ainsi comme me démentoye,
A moy Rayson parler commence.

Rayson parle à l'Amant.

Beaulx amys, folie et enfance
T'ont mys en paine et en esmay:
Mal visas au bel temps de may
Qui fist ton cueur trop esgayer;
Mal allas oncques umbroyer
Ou vergier dont Oyseuse porte
La clef dont elle ouvryt la porte.
Fol est qui s'acointe d'Oyseuse;
S'acointance est trop périlleuse :
Bien t'a trahy, bien t'a deçeu;
Car Amours ne t'eust en riens veu,
Se l'Oyseuse ne t'eust conduyt
Ou beau vergier où est Déduyt
Qui d'affoler gens a l'usage :
Mais folleur n'est pas vasselage.
Se tu as folement ouvré,
Si faiz tant qu'il soit recouvré;
Car la folie moult empire
Celluy qui tost ne s'en retire.
Garde donc bien que tu ne croyes
Le conseil par qui tu souloyes

Beau foloye qui se chastie;
Et quant jeune homme fait folie,
On ne s'en doit esmerveillier.
Si te viens dire et conseillier
Que l'amour mettes en oubly,
Dont je te voy si affoibly,
Si conquis et si tormenté,
Je ne voy mie ta santé,
Ne ta garison mesmement;
Car moult desire malement.
Dangier le fel toy guerroyer,
Tu n'y as pas à essayer:
Encor Dangier riens ne me monte
Envers ma belle fille Honte
Qui les Roses deffend et garde,
Comme celle qui n'est musarde;
Et en sa compagnie a Peur:
Si en dois avoir grant frayeur.
Avec ces deux est Malle-bouche
Qui ne seuffre que nul y touche.
Avant que la chose soit faicte,
Il y a en cent lieux retraicte:
Moult as à faire à malle gent.

Regarde lequel est plus gent,
Ou de laisser, ou de poursuivre
Ce qui te fait en douleur vivre.
C'est le mal qui Amours a nom,
Où il n'y a que foleur non;
Folye se doit chascun croire.
Homs qui ayme ne peult bien faire,
N'a nul preu de ce monde entendre :
S'il est clerc, il perd son aprendre;
Et puis s'il fait autre mestier,
Il n'en peut gueres exploitier :
Ainsi à celluy plus de poine
Que n'ont hermite, ne blanc moine :
La paine en est desmesurée,
Et la joye a courte durée.
Qui joye en a, petit luy dure,
Et de l'avoir est advanture;
Car je voy que maints y travaillent,
Qui en la fin du tout y faillent.
Oncques mon conseil n'entendis,
Quant au Dieu d'Amours te rendis :
Le cueur que tu as trop volage,
Te fist comprendre tel folage.

Une folie est tost emprise;
Mais d'en yssir est la maistrise.
Si metz l'amour en nonchaloir,
Qui te peult nuyre et non valoir;
Car folie est trop acourant,
Quant on ne luy court au devant.
Pren hardiement au dens le frain,
Et dompte ton cueur et refrain;
Tu dois mettre forte deffence
Encontre ce que ton cueur pense:
Qui tousiours son couraige croit,
Ne peult estre qu'il ne foloit.

Si respond l'Amant à rebours
A Rayson qui luy blasme Amours.

Quant je ouy ce chastiement,
Je répondis ireusement:
Dame, je vous vueil moult prier
Que me laissiez de chastier.
Vous me dictes que je refraigne
Mon cueur qu'Amours ne le retiegne;
Cuidez-vous qu'Amours se consente
Que je refraigne et que démente

Le cueur qui est à soy tout quittes ?
Ce ne peult estre que vous dictes.
Amours a si mon cueur dompté,
Qu'il n'est plus à ma voulenté :
Il a ung mestier si formant,
Qu'il luy a faite clef fermant.
Pour ce laissiez m'en du tout faire,
Car vous pourriés gaster l'affaire
Et perdre tout vostre françoys :
Mieulx vouldroye mourir, aincoys
Qu'Amours si m'eust de faulseté
Ne de raison là arresté ;
Il me veult louer ou blasmer,
Au derrenier des maulx damer ;
Si m'ennuye qui me chastie.
A tant est Raison départie,
Qui voit bien que pour sermonner
Ne me pourroit de ce tourner.
Je demeuray seul d'ire plain :
Souvent pleure et souvent me plain ;
Car de moy ne sçeu chevissance,
Tant qu'il me vient en remembrance
Qu'Amours me dist lors que je quisse

Ung compaignon à qui je disse
Mon conseil tout entierement,
Si m'osteroit de grant torment.
Adonc pourpensay que j'avoye
Ung compaignon que je sçavoye
Bon et loyal; amys eut nom:
Oncques n'euz si bon compaignon.

Comment, par le conseil d'Amours,
L'Amant vint faire ses clamours
A Amys à qui tout compta,
Lequel moult le réconforta.

Je vins à Amys grant aleure,
Et luy dis toute l'encloeure
Dont je me sentoye encloé;
Si comme Amours m'avoit loé;
A luy me plaigny de Dangier,
Qui me voult ainsi ledangier,
Et Bel-acueil en fist aler,
Quant il me veït à luy parler
Du bouton à qui je tendoye,
Et me dist que le comparroye,
Se jamais par nulle achoison
Me veoit passer la cloison.

Quant Amys sçeut la vérité,
Il ne m'a pas espoventé;

Comment Amys moult doucement
Donne réconfort à l'Amant.

Mais me dist : Compains, or soyez
Seur et ne vous esmayez;
Je congnois de pieça Dangier,
Prest à mal dire et ledangier,
A mesdire et à menacer
Ceulx qui ayment à commencer;
Je l'ay de pieça esprouvé;
Se vous l'avez felon trouvé,
Tout autre sera au dernier:
Je le congnois comme ung denier,
Il se sçet bien amolier
Par prier et par supplier,
Car j'ay esprouvé que l'en vainct
Felon et par souffrir refrainct.
Si vous diray que vous ferés:
Je vueil que vous le requerés,
Qu'il vous pardoint sa mal-veillance
Par amours et par accordance;

Et luy mettés bien en convant,
Que jamais de lors en avant
Ne ferez riens qui luy desplaise,
Mais toute chose qui luy plaise;
Car il veult bien qu'on le blandist.

L'Amant.

Tant parla Amys et tant dist,
Qu'il m'a presque réconforté,
Le hardement m'a apporté
De mon cueur d'aller essayer
Se Dangier pourray appayer.

Comment l'Amant vint à Dangier,
Luy prier que plus ledangier
Ne le voulsist, et par ainsi
Humblement luy crioit mercy.

Avant Dangier suis venu honteux,
De ma paix faire convoiteux;
Mais la haye ne passay pas,
Pour ce qu'il m'eust nyé le pas.
Je le trouvay en pieds drecé,
Fel par semblant et courroucé,

En sa main ung baston d'espine.
Je tins vers luy la teste encline,
Et luy dis : Sire, je suis cy
Venu pour vous crier mercy;
Moult me desplaist amerement
Que vous fiz yrée nullement,
Mais je suis prest de l'amander
Comme me vouldrés commander.
Certes Amours le me fist faire,
Dont je ne puis mon cueur retraire;
Mais je n'auray jamais plaisance
A riens dont vous ayés pesance;
J'ayme mieulx souffrir ma mesaise,
Que faire riens qui vous desplaise.
Si vous requiers que vous ayés
Pitié de moy, et appaisiés
Vostre yre qui fort m'espouvante;
Et je vous jure et acreante,
Que vers vous si me maintiendray,
Que jà de riens ne mesprendray:
Pource vueilliez moy ottroyer
Ce que ne me devez nyer;
Vueilliez que j'ayme seulement:

Autre chose ne vous dément;
Toutes vos autres voulentez
Feray, se ce me consentez.
Si ne me povez destourber,
Je ne vous quiers de ce lober;
Car j'aymeray puisqu'il me plaist,
A qui qu'il soit belle ou desplaist;
Mais ne vouldroye pour finance,
Qu'il fust à vostre desplaisance.
Moult trouvay Dangier dur et lant
De pardonner son maltalant;
Et si le m'a-il pardonné,
En la fin tant l'ay sermonné,
Et me dist par sentence briefve:

Dangier.

Ta requeste riens ne me griefve,
Si ne te vueil pas escondire:
Certes je n'ay vers toy point d'ire;
Et se tu ayme, moy qu'en chault?
Ce ne me fait ne froit ne chault:
Assez ayme, mais que tu soyes
Loing de mes Roses toutesvoyes,

Tu n'auras mal, paour n'en ayes,
Se tu passes jamais les hayes.

L'Amant.

Ainsi m'ottroya ma requeste ;
Et je l'alay compter en queste
A Amys qui s'en esjoyt,
Com bon compaing quant il oyt.

Amys.

Or va bien, dit-il, vostre affaire;
Encore vous sera débonnaire
Dangier qui fut à maint torment,
Quant vers eulx se cource forment :
S'il estoit prins en bonne vaine,
Pitié auroit de vostre paine ;
Si devez souffrir et attendre
Tant qu'en bon point le puissiez prendre,
Car maint felon cueur est vaincu
Par souffrir souvent et menu,
Car je l'ay mainteffois trouvé
Et felon et bien esprouvé.

L'Amant.

Moult me conforta doulcement
Amys qui mon avancement
Voulsist aussi-bien comme moy.
De luy prins congié sans esmoy :
A la haye que Dangier garde
Suis retourné, car moult me tarde
Que le bouton encor revoye,
Puis qu'avoir ne puis autre voye.
Dangier se prent garde souvent
Se je luy tiens bien mon convent ;
Mais n'ay garde que luy m'efface,
Car trop redoubte sa menace :
Si me suis pené longuement
De faire son commandement,
Pour l'accointer et pour l'attraire ;
Mais ce me tourne à grant contraire
Que sa mercy trop me demeure :
Si voit-il souvent que je pleure,
Et que je me plains et souspir,
Pour ce qu'il me fait trop cropir
Delez la haye, que je n'ose

Passer pour aller à la Rose.
Tant fi z qu'il a certainement
Congneu à mon contenement
Qu'Amours mallement me maîstrise,
Et qu'il n'y a point de feintise
En moy ne de desloyaulté :
Mais il est de telle cruaulté,
Qu'il ne se daigne encor refraindre,
Tant me voye pleurer et plaindre.

Comment Pitié avec Franchise
Allerent par très - belle guise
A Dangier parler pour l'Amant,
Qui estoit d'aimer en torment.

Comme j'estoye en ceste paine,
De vers moy vint, que Dieu amaine,
Franchise, avec elle Pitié.
N'y eut oncques riens resptié,
A Dangier allerent tout droit :
Car l'une et l'autre me vouldroit
Bien ayder et très-voulentiers,
Attendu qu'il en fust mestiers.
La parole a premiere prise

Par sa mercy dame Franchise,
Et dist à Dangier fermement :

Franchise.

Vous avez tort de cest Amant
Qui par vous est si mal menez,
Dont trop vous en avillenez;
Car je n'ai par encor apris
Qu'il ait vers vous de riens mespris.
S'Amours le fait par force aymer,
Le devez-vous pour ce blasmer ?
Plus y pert-il que vous ne faictes,
Qui en a maintes paines traictes.
Mais Amours ne veult consentir
Qu'il s'en vueille en riens repentir ;
Qui le devroit tout vif l'arder,
Ne s'en pourroit-il pas garder.
Mais, beau sire, que vous avance
De luy faire paine et grevance ?
Avez-vous guerre à luy emprise,
Pour ce que tant vous ayme et prise,
Aussi qu'il est de vos subgetz ?
S'Amours le tient pris en ses getz,

Et le fait à luy obéyr,
Le devez-vous pour ce hayr?
Non, mais le deussiez espargnier
Plus qu'ung orgueilleux pautonnier.
Courtoysie est que l'en sequeure
Celluy dont on est au desseure:
Moult a dur cueur qui n'amollie,
Quant il treuve qui le supplie.

Pitié.

Pitié dist: C'est bien vérité,
En grief vainct humilité;
Et quant trop dure l'agriesté,
C'est folie et grant maulvaiste.
Dangier, pour ce vous vueil requerre
Que vous ne maintenez plus guerre
Vers cest Amant qui languist là,
Qui oncques Amours n'avilla:
Advis m'est que vous le grevez
Assez plus que vous ne devez;
Il eut trop male pénitence,
Dès-lors ençà que l'accointance
Bel-Acueil luy avez fortraite,

Car c'est là riens qui plus convoite :
Il fut assez devant troublé;
Mais ores est son mal doublé,
Comme de mort est assailly,
Quant Bel-Acueil luy est failly.
Pourquoy luy faictes tel contraire ?
Trop grant mal lui fait Amours traire,
Car il en soubstient tant qu'il n'eust
Besoing d'avoir pis, s'il vous pleust :
Si ne l'allez contrariant,
En la fin n'en serez riant;
Souffrez que Bel-Acueil luy face
Desormais quelque bien et grace :
A pécheur fault misericorde,
Puis que Franchise si accorde.
Je vous en prie et admonneste,
Ne reffusez pas sa requeste;
Moult est cil fol et despitaire,
Qui pour nous deux ne veult riens faire.
Lors ne peut plus Dangier durer,
Ains le convient amesurer.

Dangier.

Dames, dist-il, je ne vous ose
Esconduyre de ceste chose,
Car trop seroit grant villenye :
Je veux qu'il ait la compaignie
De Bel-Acueil, puis qu'il vous plaist;
Je n'y mettray jamais arrest.

L'Acteur.

Lors est à Bel-Acueil allée
Franchise la bien emparlée,
Et luy a dit courtoisement :

Franchise.

Trop vous estes de cest Amant,
Bel-Acueil, grant piece eslonguez,
Que regarder ne le daignez ;
Moult a esté pensif et tristes,
Depuis le temps que ne le veistes.
Or pensez de luy conjouyr,
Se de m'amour voulez jouyr,

Et de faire sa voulenté :
Sachiés que nous avons dompté,
Moy et Pitié, très bien Dangier
Qui vous en faisoit ledangier.

Bel-Acueil.

Je feray tout vostre plaisir,
Dames; ainsi le vueil choisir,
Puis que Dangier l'a ottroyé.

L'Amant.

Lors là m'a Franchise envoyé.
Bel-Acueil au commencement
Me salua moult doulcement :
S'il eust esté vers moy yré,
Arriere n'en fust empyré ;
Mais me monstra plus bel semblant
Qu'il n'avoit fait oncques devant.
Il m'a lores par la main pris,
Pour mener dedans le pourpris
Que Dangier m'avoit calengié,
Et euz d'aller par tout congié.

Comment Bel-Acueil doulcement
Maine l'Amant joyeusement
Au vergier pour veoir la Rose,
Qui luy fut doulcereuse chose.

Je fuz venu, ce m'est advis,
De grant enfer en paradis;
Car Bel-Acueil par tout me maine,
Qui de faire mon gré se paine.
Comme j'euz la Rose approuchée,
Ung pou l'a trouvay angrossée,
Et congneu qu'elle estoit plus creue
Que quant au premier je l'euz veue,
Et avec ce s'eslargissoit
Par dessus, si m'embellissoit
De ce que n'estoit si ouverte,
Que la graine fust descouverte;
Ainçois estoit encores close
Entre les fueilles de la Rose,
Qui a moult droictes se levoient,
Et la place dedans emploient:
Si ne povoit paroir la graine,
Pour la place qui estoit plaine.

Elle fut lors, Dieu l'a benye,
Assez plus belle qu'espanye,
Plus gracieuse et plus vermeille :
Moult m'esbahy de la merveille,
De tant comme estoit embellye ;
Pource Amours plus fort me lye,
Et de tant plus estraint ses las,
Comment gy prens plus de soulas.
Grant piece ay illec demouré,
De Bel-Acueil enamouré,
Où je trouvay grant compaignie ;
Et quant j'ay veu qu'il ne me nye
Ne son soulas ne son servise,
Une chose luy ay requise,
Qui bien fait à ramentevoir.
Sire, dys-je, sachiés de voir
Que je suis très moult envieux
D'avoir ung baisier savoureux
De la Rose qui souef flaire ;
Et s'il ne vous devoit desplaire,
Je le vous requerroye en don.
Pour Dieu, sire, dictes le don,
Se j'auray du baisier l'ottroy ;

Très-doulx amy, dictes le moy
Tost, s'il vous plaist, que je la baise,
Se c'est chose qui bien vous plaise.

Bel-Acueil.

Amis, dist-il, se Dieu m'aist,
Se chasteté ne me hayst,
Jà ne vous fust par moy nyé;
Mais je n'ose pour chasteté,
Vers qui ne vouldroye mesprendre:
Elle me seult tousiours deffendre
Que du baisier congié ne donne
A nul Amant qui m'en sermonne;
Car qui à baisier peut attaindre,
A paine peut à tant remaindre:
Et sachiés à qui l'en ottroye
Le baisier, il a de la proye
Le mieulx et le plus advenant,
Et avec ce le remenant.

L'Amant.

Quant je l'ouy ainsi respondre,
Plus ne le vueil de ce semondre;

Car je le doubtay courroucer.
L'en ne doit pas homme presser
Oultre son gré ne prier trop ;
Vous savez bien que au premier cop
Ne coupe l'en pas bien ung chesne ,
Et on n'a pas de vin de lesne,
Tant qu'il soit estraint et pressez.
L'ottroy si me tarda assez
Du baisier que je desiroye ;
Mais Venus qui tousiours guerroye
Chasteté, me vint au secours :
C'est la mere au grant Dieu d'Amours,
Qui a secouru maint amant.
Elle tint ung brandon flammant
En sa main dextre, dont la flamme
A eschauffée mainte dame;
Elle fut cointe et bien tiffée,
Elle sembloit Déesse ou Fée :
Du grant atour qu'elle portoit,
Bien peut cognoistre qui la voit,
Que point n'est de religion.
Ne feray pas cy mencion
De son habit tant décoré,

Ne de son bel tyssu doré,
Ne du fermail, ne de courroye,
Pource que trop y demourroye;
Mais bien sachiés certainement
Que vestuë fut cointement,
Et si n'eut point en luy d'orgueil.
Venus se trait vers Bel-Acueil,
Et luy a commencé à dire:

Venus.

Pourquoy vous feistes-vous, beau sire,
Vers cest Amant si dangereux
D'avoir ung baisier amoureux?
Ne luy deust estre reffusez;
Car vous sçavez bien et véez
Qu'il sert et ayme en loyaulté,
Et en luy a assez beaulté,
Par quoy est digne d'estre aymé:
Véez comme il est bien formé,
Comme il est bel, comme il est gent,
Franc et courtois à toute gent;
Et avec ce il n'est pas vieulx,
Mais est jeune, dont il vault mieulx.

Il n'est dame ne chastellaine
Que je ne tenisse à villaine
S'elle ne le doignoit aisier
D'avoir ung savoureux baisier.
Donc le baisier luy ottroyés ;
Moult est à luy bien employés :
Je cuide qu'il a doulce alaine,
Et sa bouche n'est pas vilaine.
Ne faictes pour à nulluy nuyre,
Mais pour solacer et déduyre ;
Car ses levres sont vermeillettes,
Les dens a si blanches et nettes
Qu'il n'y a tache ne ordure.
Bien est, se m'est advis, droicture
Qu'ung baisier luy soit ottroyé :
Il luy sera bien employé ;
Car tant plus que vous attendez,
Tant ce sachiés de temps perdez.

Comment l'ardent brandon Venus
Ayda à l'Amant plus que nuls,
Tant que la Rose alla baiser,
Pour mieulx son amours appaiser.

Bel-Acueil, qui sentit l'oudeur

Du brandon Venus et l'ardeur,
M'ottroya ung baisier en don,
Tant fist Venus par son brandon.
Si ne fut guieres demouré,
Ung baisier doulx et savouré
Ay de la belle Rose prins,
Dont de joye fuz moult surprins ;
Car une oudeur m'entra au corps,
Qui en attrait la douleur hors,
Et adoulcit le mal d'aymer,
Qui long-temps m'eust semblé amer.
Je ne fuz oncques si très-aise:
Bien est guéry qui tel fleur baise,
Qui tant est doulce et redolent.
Je ne seray jà si dolent,
S'il m'en souvient, que je ne soye
Tout plain de soulas et de joye ;
Mais non pourtant j'ay maints ennuytz
Souffers et maintes males nuytz
Puis que j'euz la Rose baisée :
La mer n'est jà si appaisée,
Qu'elle ne trouble à pou de vent;
Amours si se change souvent.

Mais il est droit que je vous compte
Comment je fuz meslé à Honte,
Par qui je fuz moult grevé,
Et comment le mur fut levé,
Et le chasteau riches et fort
Qu'Amours print puis par son effort:
Toute l'hystoire vueil poursuyvre
Et déclarer tout à délivre,
Afin qu'elle reviengne et plaise
A la belle, que Dieu tiengne aise,
Qui le guerdon bien m'en rendra
Mieulx que nulle, quant luy plaira.
Male-Bouche, qui la couvine
De maint amant pense et devine,
Et tout le mal qu'il sçait retrait,
Se print garde du bel attrait
Que Bel-Acueil me daigna faire,
Et tant qu'il ne s'en peust plus taire.
Il fut filz d'une vieillesse yreuse;
La langue avoit moult périlleuse,
Et moult puante et moult amere;
Bien en resembloit à sa mere.
Male-Bouche dès-lors en çà

A nous accuser commença;
Et si dist qu'il mettroit son œil,
Se entre moy et Bel-Acueil
N'avoit maulvais acointement.
Tant parla le glout folement
De moy et du filz Courtoysie,
Qu'il fist esveiller Jalousie,
Qui se leva par grant frayeur
Quant elle eut ouy le jangleur;
Puis, quant elle fust levée,
Elle courut comme desvée
Vers Bel-Acueil, qui aymast mieulx
Estre ravy jusques aux cieulx.

Comment par la voix Male-Bouche,
Qui des bons souvent dist reprouche,
Jalousie moult asprement
Tence Bel-Acueil pour l'Amant.

Lors par paroles l'assailly:
Gars, pourquoy as le cueur failly
Qui bien veulx estre du garçon
Dont j'ay mauvaise soupeçon?
Bien pert qui tu crois losengiers,

De legiers garçons estrangiers.
Ne me vueil plus en toy fier :
Certes je te feray lier
Et enferrer en une tour,
Car je ne voy autre retour.
Trop s'est de toy Honte eslongnée,
Et si ne s'est pas bien soignée
De toy garder tenir court :
Si m'est advis qu'elle secourt
Moult maulvaisement Chasteté,
Quant ung garçon mal arresté
Laisse en nostre pourpris venir,
Pour elle et moy avilenir.

L'Amant.

Bel-Acueil ne sçeust que respondre,
Ainçois se fust allé ascondre
Que ne fust illecques trouvé,
Et prins avec moy tout prouvé ;
Mais quant je veis venir la grive
Qui contre moy tence et estrive,
Je fuz tantost trouvé en fuye,
Pour la ryotte qui m'ennuye.

Honte s'est dehors avant traicte,
Qui moult se cuyde estre meffaicte,
Moult humiliant et très-simple :
Elle eut ung voille en lieu de gimple,
Ainsi comme nonnain d'abbaye ;
Et pource qu'elle est esbaye,
Commença à parler en bas.

Honte parle à Jalousie.

Pour Dieu, dame, ne croyés pas
Male-Bouche le losengier ;
Il est homme pour ledangier,
Car maint preud'homme a amusé.
Il a Bel-Acueil accusé,
Mais ce n'est mye le premier.
Male-Bouche est bien coustumier
De racompter faulses nouvelles
Des damoiseaulx et damoiselles :
Sans faute ce n'est pas mensonge ;
Bel-acueil en son fait ne songe :
On luy a souffert à attraire
Tels gens dont il n'avoit que faire ;
Mais certes je n'ay pas créance

Qu'il eust oncques nulle science
De maulvaistié ne de folie :
Mais il est vrai que Courtoisie,
Qui est sa mere, luy enseigne
Que d'acointer gens ne se faigne.
Oncques n'ayma qu'en bonne guyse,
Par Courtoisie et sans faintise;
En son Amours n'a autre chose,
Si non joyeuseté enclose :
Et qu'aux gens s'esbat et parole,
Sans faille j'ay esté trop fole
De le garder et chastier ;
Si vous en vueil mercy crier:
Se j'ay esté ung pou trop lente
De bien faire, j'en suis dolente;
De ma folie je m'en repens :
Mais je mettray tout mon pourpens
Dès ores en Bel-Acueil garder;
Jamais ne m'en quiers retarder.

Jalousie parle à Honte.

Adonc respondit Jalousie:
Honte, j'ay paour d'estre trahye,

Car lecherie est tant montée,
Que trop pourroit estre ahontée.
N'est merveille se je m'en doubt;
Car Luxure regne par tout;
Son povoir ne fine de croistre :
En abbaye ne en cloistre
N'est jamais chasteté asseur ;
Pour ce feray de nouvel mur
Clorre les Rosiers et les Roses;
Ne les lairray ainsi descloses.
En vostre garde pou me fie,
Car je congnois je vous affie
Que en meilleur garde pert l'en :
Jà ne verroye passer l'an
Que on me tiendroit pour musarde,
Se je ne m'en prenoye garde;
Besoing est que je m'en porvoye.
Certes je clorray fort la haye
A ceux qui pour moy guerrier
Viennent les Roses espier.
Il ne me sera jà paresse,
Que ne face une forteresse
Qui les Roses clorra autour:

Au millieu aura une tour
Pour Bel-Acueil mettre en prison,
Car grant paour ay de trahyson.
Je croy si bien garder son corps,
Qu'il n'aura povoir d'yssir hors,
Ne aussi compaignie tenir
Aux garçons qui pour luy honnir
De paroles le vont huant :
Trop l'ont trouvé nyce et truant,
Fol et legier à décevoir;
Mais se je vifz sachiés de voir,
Malheur fist oncques Bel-Semblant.

L'Acteur.

A ce mot vint Paour tremblant;
Mais elle fut si esbahye
Quant elle eut ouy Jalousie,
Oncques ne luy osa mot dire,
Pource que la savoit en ire;
Mais se tira en autre part.
Et Jalousie a tant se part;
Paour et Honte laisse ensemble :
Tout le maisgre du cul leur tremble.

Paour qui tint la teste encline,
Parla à Honte sa cousine.

Paour.

Honte, dist-elle, moult me poise,
Dont il nous convient avoir noise.
Oncques n'avons eu nul diffame,
Aucun reprouche n'aucun blasme:
Or nous ledenge Jalousie,
Qui nous mescroit de Vilenie.
Allons à Dangier hardement,
Et luy démonstrons clerement
Qu'il a faicte lasche entreprise,
Quant il n'a plus grant paine mise
A bien garder cestuy vergier;
Et luy disons pour abbregier,
Que trop a Bel-Acueil souffert
A faire son gré en appert,
Et qu'il se gouverne autrement,
Ou qu'il sache certainement
Que fuyr luy fault ceste terre;
Car porter ne pourroit la guerre
De Jalousie, ne l'atayne,

S'elle l'acueilloit en sa hayne.

Comment Honte et Paour aussy
Vindrent à Dangier par soucy,
De la Rose le ledengier
Que bien ne gardist le vergier.

Puis si sont à Dangier venuës,
A ce conseil se sont tenuës:
Si ont trouvé le mal-plaisant,
Dessoubz ung aubepin gisant.
Il eut en lieu de chevecel,
Soubz son chief d'erbe ung grant moncel:
Si commençoit à sommeillier;
Mais Honte l'a fait esveillier,
Qui le laidoye et luy court seure.

Honte.

Comment dormez-vous à ceste heure,
Dangier, par très-male advanture?
Fol est cil qui en vous s'assure
De garder Rose ne bouton,
Ne qu'en la queue d'ung mouton:
Vous estes lasches comme mouche,

Qui deussiez estre fort farousche,
Et tout le monde escoutoier:
Folie vous fait ottroier
En ce vergier, par grant meffait,
Bel-Acueil qui blasmer nous fait.
Quant vous dormez, nous en avons
La noise qui mais n'en povons.
Vous estes vous ores couchiez !
Or vous levez; tost si bouchiez
Tous les partuys de ceste haye;
Faictes que chascun si vous haye;
Car il n'affiert à vostre nom,
Que vous faciés ce ennuy non.
Se franc et doulx est Bel-Acueil,
Devez estre fier, plain d'orgueil,
Et de mocquerie et d'oultrage:
Villain qui est courtois, c'est rage.
J'ay ouy, ce n'est d'huy ne d'hier,
Dire qu'on ne peut espervier
En nul temps faire d'ung buysart;
Tous ceulx vous tiennent pour musart,
Qui vous ont trouvé debonnaire.
Voulez-vous doncques aux gens plaire,

Et faire service et bonté?
Ce vous vient de grant lascheté,
Si avez loz de toute gent,
D'estre lasches et négligent,
Et que vous croyés janglerie.
Puis luy dist Paour sans mocquerie:

Paour.

Certes, Dangier, moult me merveil
Que n'estes en plus grant esveil
De garder ce que vous devez;
Tost en pourriez estre grevez,
Se l'yre Jalousie en gangne:
Elle est moult fiere et moult estrangne,
Et de tencer appareillie:
Elle en a fort Honte assaillie,
Et chasse par sa grant menace
Bel-Acueil hors de ceste place,
Et jure qu'il ne quiert durer
Se vif ne le fait enyvrer.
C'est tout par vostre maulvaistié;
Car vous n'avez pas bien guettié,
Et croy que cueur vous est failly:

Mais mal en serez accueilly,
Et l'heure cent fois mauldirez
Que Jalousie cogneue aurez.

L'Acteur.

Le villain leva son aumuce,
Fronce les yeulx, ses dens ne muce,
Et fut si plain d'yre et de rouille,
Le nez froncé et les yeulx rouille,
Quant il se veit si mal mener.

Dangier.

Je puisse, dist-il, forcener
Quand vous me tenez pour vaincu.
Certes ore ay-je trop vescu,
Se ce pourpris ne puis garder :
Tout vif me puisse l'en arder,
Se jamais homs vivant y entre.
Trop yré suis au cueur du ventre,
Quant oncques nul y mist le pié ;
Mieulx aymasse d'ung roide espié
Estre feru parmy le corps:
Je fais que fol bien m'en recors.

Si m'amenderay par vous deux ;
Jamais ne seray paresseux
De ceste pourprise deffendre ;
Se je y puis nulluy entreprendre,
Mieulx luy vaulsist estre à Pavie :
Jamais en nul jour de ma vie
Ne me tendrez pour recreant ;
Nul n'y sera tant soit bruyant.

L'Amant.

Lors s'est Dangier en piedz drecé,
Semblant fait d'estre courroucé ;
En sa main a ung baston pris,
Et va cherchant tout le pourpris,
S'il trouvera partuys ne trace
Ne fente qu'à estoupper face.
Desormais m'est changé le vers :
Car Dangier si m'est plus divers
Et plus fier qu'il ne souloit estre ;
Mort m'a qui pire le fait estre.
Car je n'auray jamais loysir
De reveoir ce que je desire :
Moult ay le cueur du ventre yré,

Dont j'ay Bel-Acueil adiré.
Et bien sachiés que tout le membre
Me fremist, quant je me remembre
De la Rose que je souloye
Veoir de bien près quant je vouloye,
Et quant du baisier suis recors,
Qui me mist une oudeur au corps
Assez plus doulce que de basme,
Par ung pou que je ne pasme;
Car encore ay au cueur enclose
La doulce saveur de la Rose.
Et sachiés quant il me souvient
Qu'ainsi eslongner me convient,
Et qu'avoir ne puis mon devis,
Mieulx vouldroye estre mort que vis.
Mal toucha la rose à ma bouche,
S'Amours ne seuffre que j'atouche
Une autre fois arriere à elle:
J'en ay trouvé la saveur telle,
Tant est grande la couvoitise
Qui esprent mon cueur et atise;
Moult me viendront pleurs et soupirs,
Longues pensées, cours dormirs,

Frissons et avec plus complaintes,
De tels douleurs auray-je maintes.
Or suis-je cheu en telle paine,
Par Male-Bouche la haultaine;
Sa langue desloyalle et faulse
M'a pourchassé ceste saulse.

Comment, par envieux atour,
Jalousie fist une tour
Faire au milieu du pourpris,
Pour enfermer et tenir pris
Bel-Acueil le très-doulx enfant,
Pource qu'avoit baisé l'Amant.

Maintenant est droit que vous die
La contenance Jalousie,
Qui eut male suspection :
Il n'y eut au païs maçon
Ne pionnier qu'elle ne mande;
Si el' leur fait faire et commande
Entre les Rosiers des fossés
Qui cousterent deniers assés,
Car ils sont larges et parfons.
Dessus les bors font les maçons

Ung mur de quarreaulx bien tailliez,
Bien appointez et habilliez,
Dont le fondement par mesure
Est assis sur roche très dure,
Jusqu'au pié du fossé descend,
Et vient à mont en estressent.
L'œuvre en est plus forte d'assez :
Les murs furent si compassez
Qui sont d'une mesme quarreure ;
Chascun des pans cent toises dure ;
Si sont autant longz comme lez :
Les tournelles sont lez à lez,
Qui sont richement entaillées,
Et faictes de pierres taillées :
Aux quatre coings en y a quatre
Qui seroient fors à abatre ;
Et si y a quatre porteaulx
Dont les murs sont espés et haulx :
Il en y a ung au devant
Bien deffensable, et ensuyvant
Deux de costé et ung derriere,
Qui ne doubte coup qu'on luy fiere :
Si a bonnes portes coulans

Pour faire ceulx dehors doulans,
Et pour eulx prendre et retenir,
S'ils osoient avant venir.
Et au milieu de la pourprise,
Font une tour de grant devise:
Faicte fut d'ouvrier et de maistre;
Nulle plus belle ne peut estre;
Elle fut forte, large et haulte:
Le mur n'en doit pas faire faulte,
Pour engin qu'on saiche gettier;
Car on destrempa le mortier
De fort vin aigre et de chaulx vive:
La pierre est de roche naïve
Dont on a fait le fondement,
Si est dure comme l'ayment.
Celle tour là est toute ronde;
Plus belle n'eut en tout le monde,
Ne par dedans mieulx ordonnée.
Elle est dehors environnée
D'unes lices qui sont entour.
Entre les lices et la tour
Sont les Rosiers espés plantez,
Où sont Roses à grant plantez.

Dedans ceste tour a pierrieres
Et engins de maintes manieres.
Vous puissiez bien les mangonneaulx
Veoir là par dessus les creneaulx;
Et aux archieres de la tour
Sont arbalestres tout entour,
Que nul n'oseroit s'y tenir:
Qui près des murs vouldroit venir,
Il pourroit bien faire que n'yces.
Dehors des murs a unes lyces
De bon mur fort à carneaulx bas,
Si que cheveaulx si ne peuvent pas
Venir aux fossés d'une allée,
Que il n'y eut avant grans meslée.
 Jalousie a garnison mise
Au chasteau que je vous devise.
Si m'est advis que Dangier porte
La clef de la premiere porte
Qui euvre devers orient;
Avecques luy je vous creant,
A trente sergens tout par compte:
Et l'autre porte garde Honte,
Qui euvre par devers midy.

Elle fut moult sage, et vous dy
Qu'elle eut sergens à grant planté,
Prest de faire sa voulenté.
Paour eut grant connestablie,
Et fut à garder establie
L'autre porte, qui fut assise
A main senestre contre bise.
Paour si ne sera jà asseure,
S'elle n'est enclose à serrure,
Et si ne l'euvre pas souvent;
Car, quant elle oyt bruyre le vent,
Ou petite souris saillir,
Elle commence à tressaillir.
Male-Bouche, que Dieu mauldie,
Eut souldoyers de Normandie:
Cil garde la porte de trois;
Et si sachiez qu'aux autres trois
Va et vient souvent, quant il sçet
Qu'il doit faire par nuyt le guet.
Il monte le soir aux creneaulx,
Et attrempe ses chalemeaulx
Et ses buysines et ses cors:
Une heure dit chant de discors

Et sons nouveaulx de contretaille,
Aux chalemeaulx de Cornouaille;
Et autreffois dit à la fleuste,
Qu'oncques femme ne trouva juste.
Il n'est nulle qui ne se rye,
S'elle oyt parler de lecherie;
Ceste est pute, ceste se farde;
Et l'autre follement regarde;
Ceste est villaine, et ceste est fole,
Et ceste-cy trop a parole.
Male-Bouche qui riens n'espargne,
Sur chascun trouve sa flacargne.
Jalousie, que Dieu confonde,
Si a garny la tour ronde;
Et saichiés bien qu'elle y a mis
Des plus privés de ses amis,
Tant qu'il y a grant garnison:
Et Bel-Acueil est en prison
Amont en la tour enserré,
Dont l'huys est si tresfort barré
Qu'il n'a puissance qu'il en ysse.
Une vieille, que Dieu honnysse,
A mis à l'huys pour le guettier,

Qui ne fait nul autre mestier
Que d'espier tant seulement
Qu'il ne se maine folement :
Nul ne la pourroit engignier,
Ne pour parler ne pour guignier;
Il n'est barat qu'elle ne congnoisse ;
Elle eut des biens et de l'angoisse
Qu'Amours à ses sergens départ,
En jeunesse moult bien s'appart.
Bel-Acueil se taist et escoute
Par la vieille qu'il redoubte,
Et n'est si hardy qu'il se meuve,
Que la vieille en luy ne treuve
Aucune fole contenance ;
Et sçet toute la vieille dance.
Tout maintenant que Jalousie
Se fut de Bel-Acueil saysie,
Et qu'elle l'eut fait emmurer,
Elle se print à assurer
Son chastel qu'elle veyt si fort,
Luy a donné grant réconfort :
Elle n'a garde des gloutons
Luy emblent Roses ne boutons ;

Trop sont les Rosiers clos formant ;
Et en veillant et en dormant,
Peust elle très-bien estre asseur.

L'Amant.

Mais je qui fuz dehors le mur,
Suis livré à mort et à paine :
Qui sauroit quelle vie je maine,
Luy en deveroit pitié prendre.
Amours me sçeut ores bien vendre
Les grands biens qu'il m'avoit prestez,
Que cuidoye avoir achaptez :
Si les me vent trop derechief ;
Car je suis en plus grant meschief
Pour la joye que j'ay perdue,
Que se je ne l'eusse oncques eue.
Que vous yroye devisant ?
Je resemble à ung paisant
Qui jecte en terre sa semence :
Si a grant joye quant commence
A estre belle et drue en erbe ;
Mais ainçois qu'il en cueille gerbe,
L'empire, dégaste et moult greve

Une mal nyeule qui leve,
Et fait le grain dedans mourir,
Quant les espitz doivent fleurir:
L'esperance luy est tolluë,
Laquelle trop tost il avoit euë.
Ainsi crains-je, sans que vous mente,
Perdre l'esperance et l'atente
Qu'Amours m'avoit tant avancé,
Et que j'avoye commencé
A dire ma grant priveté
A Bel-Acueil, qui apresté
Estoit de recevoir mes jeux.
Mais Amours est si courageux
Qu'il me tollit tout en une heure,
Quand je cuydoye estre au desseure.
C'est ainsi comme de fortune
Qui met au cueur des gens rancune,
Autrefoys les flate et les huë,
En trop petit de temps se muë:
Une heure rit, et l'autre est mourne;
Elle a une roe qui tourne:
Celluy qu'elle veult elle met
Du plus bas amont au sommet,

Et celluy qui est sur la roe
Renverse en ung tour en la boe.
Je suis celluy qui est versé ;
Mal veys le mur et le fossé
Que je n'ose ne passer puis,
Je n'euz bien ne joye oncques puis
Que Bel-Acueil fut en prison ;
Car ma joye et ma garison
Qui est dedans le mur enclose,
Est tout en luy et en la Rose.
De-là conviendra-il qu'il ysse,
Se Amours veult que je garysse ;
Car jà d'ailleurs je ne querroye
Honneur, santé, ne bien, ne joye.
Ha ! Bel-Acueil, beau doulx amis,
Se vous estes en prison mis,
Gardez-moy au moins vostre cueur,
Et ne souffrez pas pour fureur,
Que Jalousie la saulvage
Mette vostre cueur en servage
Ainsi comme elle a fait le cors ;
Et s'elle vous chastie dehors,
Ayez dedans le cueur d'ayment

Encontre de son chastiement :
Se le corps en prison est mis,
Gardez que le cueur soit submis ;
Car franc cueur ne laissse à amer,
Pour batre ne pour diffamer :
Se Jalousie est vers vous dure,
Et vous faict ennuy et laidure,
Faictes-luy du grief à l'encontre,
Et du dangier qu'elle vous monstre
Vous vengiez au moins en pensant,
Quant vous ne povez autrement ;
Se vous en ce point le faisiez,
Je m'en tiendroye bien aysiez.
  Mais je suis en moult grant soucy
Que vous ne faciez pas ainsy ;
Car je cuide que me sçavez
Mal gré de ce que vous avez
Esté pour moy mis en prison ;
Se n'est-ce pas pour mesprison
Que j'aye encores vers vous faicte :
Oncques par moy ne fut retraicte
Nulle chose que à celer ne feist ;
Mais il me poise, ainsi Dieu m'eist,

Plus que à vous de la mescheance ;
Car j'en souffre la pénitence
Plus grant que nul ne pourroit dire,
Pour ung peu que je ne fons d'ire.
Quant il me souvient de ma perte
Qui est si grant et si apperte,
Si ay paour que grant desconfort
Ne me donne tantost la mort.
Cela je puis bien concevoir,
Quant je congnois et sçay de voir
Que les losengeux envieux,
Sont de moy nuyre curieux.
Ha ! Bel-Acueil, je sçay de voir
Qu'ils tendent à vous décevoir,
Et faire tant par leur flavelle,
Qu'ils vous traient à leur cordelle.
Si croy qu'ilz ont ainsi jà fait :
La vérité n'en sçay de fait;
Mais mallement suis esmayez
Que ent'roublié ne m'ayez.
Se je perds votre bien-vueillance,
Jamais n'auray ailleurs fiance;
Et si je l'ay perdue, j'espoir

A peu que je ne m'en desespoir.

Cy endroit trespassa Guillaume
De Loris, et n'en fist plus pseaulme;
Mais, après plus de quarante ans,
Maître Jehan de Meung ce Rommans
Parfist, ainsi comme je treuve;
Et ici commence son œuvre.

Desesperer las non feray,
Je ne me desespereray;
S'esperance m'estoit faillant,
Je ne seroye pas vaillant;
En luy me dois réconforter.
Amour pour mieulx mes maulx porter,
Me dist qu'il me garantiroit,
Et qu'avec moy par-tout iroit.
Mais qu'ay-je de cela affaire
S'elle est courtoyse et debonnaire ?
Elle n'est pas de riens certaine,
Et met les amans en grant paine,
Et se fait d'eulx dame et maistresse;
Maints en déçoit par sa promesse:
Si est peril se Dieu m'amant;
Car en aimer maint bon Amant

Par luy se tiennent et tiendront,
Qui jà nul jour n'y adviendront.
L'en ne s'en sçet à quoy tenir,
Car on ne sçet qui peult venir:
Pour ce est fol qui s'en aprime;
Car, quant on fait bon silogisme,
Si doit-on avoir grant paour
Qu'on ne concluise le pejour:
Aucunesfois l'a l'en bien veu,
Et maint en a esté deceu;
Et non pourtant si vouldroit-elle,
Que le meilleur de la querelle
Eust celluy qui la tient o soy.
Si fus fol quant blasmer l'osoy,
Et que me revault son vouloir,
Puys que ne me fait desdouloir.
Riens n'a qui ne peult conseil mettre,
Fors seulement que de promettre:
Promesse sans don ne vault gaires;
Avoir me fait tant de contraires,
Que nul n'en peult sçavoir le nombre.
Dangier, Honte et Paour m'emcombre,
Et Jalousie, et Male-Bouche

Qui n'ayme que maulvais reprouche;
Car par maulvaise bouche blasme,
Par sa contreuve et sa diffame,
Tous ceulx dont il fait sa matire,
Par langue les livre à martire.
Cil tient en prison Bel-Acueil,
Qu'en trestous mes pensées acueil,
Et sçay que sçavoir ne le puis,
En brief temps je ne vivray puis;
Sur tous autres me nuyst et tuë
L'orde vieille, puant, moussuë,
Qui de si près le doit garder,
Qu'il n'ose nulluy regarder.
Dès or mon dueil s'y enforça.
Quant le Dieu d'Amours confera
A moy trois dons, sienne mercy
Me donna; mais je les pers cy:
Doulx-penser qui point ne m'aide,
Doulx-parler me deffaut d'aide;
Le tiers avoit nom Doulx-regard:
Perduz les ay, se Dieu me gard.
Sans faille beau don me fist; mais
Ils ne me reviendront jamais.

Se Bel-Acueil n'ist de prison,
Qu'on tient sans nulle mesprison,
Pour luy mourray; car m'est advis
Qu'il n'en ystra, ce croy-je, vis.
Istra! non voir. Par quelle proesse
Istroit-il de tel' forteresse?
Par moy voir ne sera-ce mye:
De sens n'ay goutte ne demie;
Ains fis grant folie et grant rage
Quant au Dieu d'Amours fis hommage.
Dame Oyseuse le me fist faire:
Honnie soit et son affaire,
Qui me fist au joly vergier
Par ma priere hebergier!
Car, s'elle eust beaucoup de bien sçeu,
Elle ne m'eust de chose creu.
L'en ne doit pas croire fol homme
De la value d'une pomme;
Blasmer le doit-on et reprendre,
Ains qu'on luy laist folie emprendre;
Et je fus fol, et tel me creut.
Onc par elle bien ne m'acreut;
Elle accomplit trop mon vouloir,

Dont me convient plaindre et douloir.
Bien le m'avoit Raison noté;
Tenir m'en puis pour assoté,
Quant dès lors d'aymer ne recreuz,
Et le conseil Raison ne creuz.
Droit eut Raison de moy blasmer:
Quant oncques m'entremis d'aymer,
Trop grief mal m'en convient sentir;
Je m'en vueil ce croy repentir.
Repentir? las! et que feroye?
Faulx traitre renié seroye;
Mauffez m'auroient envahy;
J'auroye mon seigneur trahy;
Bel-Acueil en seroit trahyz.
Doit-il estre par moy hayz?
S'il pour moy faire courtoysie
Languist en la tour Jalousie;
Courtoysie me fit-il voire
Si grant, que nul ne pourroit croire.
Quant il voulut que trespassasse
La haye et la Rose baisassse,
Ne luy en dois mal gré sçavoir,
Ne je luy en scauray jà voir.

Jà, se Dieu plaist, au Dieu d'Amours,
Ne de luy plaintes ne clamours,
Ne d'Esperance, ne d'Oyseuse
Qui tant m'a esté gracieuse,
Ne feray plus; car tort auroye
Se de leur bien-fait me plaignoye,
Dont n'y a mieulx que de souffrir,
Et mon corps à martire offrir,
Et d'actendre en bonne esperance
Tant qu'Amours m'envoye allegeance.
Attendre mercy me convient;
Car il me dist, bien m'en souvient:
Ton service prendray en gré,
Et te mettray en hault degré,
Se maulvaistié ne le te tolt;
Mais je croy que non pas si tost:
Grant bien ne vient pas en pou d'heure;
Il y convient paine et demeure.
Ce sont les ditz qu'Amours formoit,
Bien pert que tendrement m'amoit:
Si entendray à la servir,
Pour bien sa grace desservir;
Car en moy seroit le deffault,

Où Dieu d'Amours n'a pas deffault
Par foy, car Dieu ne faillit oncques,
Certes il deffault en moy doncques;
Si ne sçay-je pas dont ce vient,
Ne jà ne sçauray se devient.
Or voyse comme aller pourra;
Face Amour tout ce qu'il vouldra,
Ou d'eschapper ou de courir,
S'il veult, si me face mourir:
Je n'en vendroye jamais à chief;
Si suis-je mort si ne lachief,
Ou autre que moy ne l'achiefve.
Mais s'Amours, qui si fort me griefve,
Pour moy le vouloit achever,
Nul mal ne me pourroit grever
Qui m'avenist en son servise.
Or soit du tout à son devise,
Mette-il conseil s'il luy veult mettre,
Je ne m'en sçay plus entremettre;
Mais, comment que de moy advienne,
Je luy supply qu'il luy souvienne
De Bel-Acueil après ma mort,
Qui sans moy mal faire m'amort.

Et toutesfois, pour le vray dire,
A vous Amours ains que je muire,
Puis que ne puis porter le fais,
Sans repentir me fais confais,
Comme fait le loyal Amant;
Et vueil faire mon testament.
Au départir mon cueur luy laisse;
Autre chose ne luy délaisse.

Cy est la très-belle Raison,
Qui est preste en toute saison
De donner bon conseil à ceulx
Qui d'eulx saulver sont paresseux.

Tout ainsi que me démentoye
Des grans douleurs que je sentoye,
Ne ne sçavoye trouver myre
De ma douleur ne de mon yre,
Lors veis à moy tout droit venant
Raison la belle et advenant,
Qui de sa tour jus descendit
Quant mes complaintes entendit:
Car, selon ce qu'elle pourroit,
Moult voulentiers me secourroit.

Raison.

Beaulx Amys, dit Raison la belle,
Comment se porte ta querelle?
Seras-tu jà d'Amours lassez?
N'as-tu pas eu des maulx assez?
Que te semble du mal d'amer?
Est-il trop doulx ou trop amer?
Ne sçais-tu le moyen eslyre
Qui te puisse aider et suffire?
As-tu donc bon seigneur servy
Qui t'a si prins et asservy,
Et te tormente sans sejour?
Il te mescheit bien le jour
Qu'oncques hommage tu luy fis.
Bien fol fuz quant à ce te my;
Mais sans faille tu ne sçavoyes
A quel seigneur affaire avoyes;
Car se très-bien tu le congneusses,
Oncques ses hommes esté n'eusses;
Ou se ses hommes eusses esté,
Jà servy ne l'eusse ung esté,
Non pas du jour une seule heure:

Mais croy que sans point de demeure
Son hommage luy renvoyasses,
Ne jamais par Amour n'aimasses.
Le congnois-tu point?

L'Amant

Ouy, Dame.

Raison.

Non fais.

L'Amant.

Si fais.

Raison.

De quoy, par t'ame?

L'Amant.

De tant qu'il me dist: Tu dois estre
Moult liez, dont tu as si bon maistre
Et seigneur de si hault renom.

Raison.

Le congnois-tu de riens?

L'Amant.

Las! nom;
Fors tant qu'il me bailla sa reigle,
Puis s'enfuyt plus tost que ung aigle,
Et je demouray en balance.

Raison.

Certes, c'est poure congnoissance;
Mais je vueil que tu le congnoisses,
Qui tant en as jà eu d'angoisses,
Que tout en ès deffiguré.
Nul povre chetif malheuré,
Ne peuz fais emprendre greigneur,
Bon fais congnoistre son seigneur;
Et se cestuy bien congnoissoyes,
Legierement issir pourroyes
De la prison où tant empires.

L'Amant.

Dame, voir, puisqu'il est messires,
Et je son homme lige entiers;
Moult y entendis voulentiers
Mon cueur, et plus fort en aprint,
S'il fust qui leçon luy aprint.

Raison.

Par mon chief, la te vueil aprendre,
Puis que ton cueur y veult entendre;

Et te démonstreray sans fable
Chose qui n'est point démonstrable;
Si sçauras bien tout sans science,
Et congnoistras sans congnoissance
Ce qui jà ne peut estre sçeu,
Ne point démonstré ne congneu.
Quant à ce que jà plus en saiche,
Nul homs qui son cueur y ataiche,
Ne qui jà pour ce moins s'en dueille,
S'il n'est tel que foüyr le vueille:
Lors t'auray le neu desnoé
Que tousiours trouveras noé:
Or y metz ton intencion;
Cy verras la descripcion.

Amour si est paix haïneuse,
Amour est haïne amoureuse;
C'est loyaulté la desloyalle,
C'est la desloyaulté loyalle;
C'est la paour toute asseurée,
Esperance desesperée;
C'est raison toute forcenable,
C'est forcenerie raisonnable;
C'est doulx péril à soy noyer,

C'est fais legier à paumoyer;
C'est Caribdis la périlleuse,
Désaggréable et gracieuse;
C'est la langueur toute santive,
C'est santé toute maladive;
C'est fain saoule en habondance,
C'est convoiteuse suffisance;
C'est la soif qui tousiours est yvre,
Yvresse qui de soif s'enyvre;
C'est faulx délit, c'est tristeur lie,
C'est tristesse la courroucie;
Doulx mal, doulceur malicieuse,
Doulce saveur mal savoureuse;
Entachiés de pardon pechiés,
De pechiés pardon entachiés;
C'est paine qui trop est joyeuse,
C'est Felonnie la piteuse;
C'est le jeu qui n'est pas estable,
Estat estable et trop muable;
Force enferme, en fermeté fors,
Qui tout esmeut par ses efforts;
C'est fol sens, c'est sage folie,
Prospérité triste et jolye;

C'est ris plain de pleurs et de larmes,
Repos travaillant en tous tarmes ;
C'est enfer le très-doulcereux,
C'est paradis le douloureux ;
Charité qui prison soulage,
Printemps plain de grant yvernage;
C'est taigne qui riens ne refuse,
Les pourpres et les bureaux use :
Car aussi-bien sont amourettes
Soubz bureaulx que soubz brunettes;
Car nul ne trouve l'en si sage,
Ne de si hault puissant lignage,
Ne de force tant esprouvé,
Ne si hardy n'a l'en trouvé,
Ne qui ait moult d'autres bontez
Qui par Amour ne soit domptez.
Tout le monde va ceste voye,
C'est le Dieu qui tous les desvoye :
Se ne sont ceulx de male-vie
Que Genius excommunie,
Pource qu'ilz font tort à nature ;
Ne pourtant se je n'ay d'eulx cure,
Ne vueil-je pas que les gens ament

De celle Amour dont ilz se clament,
En la fin las chétifz dolans,
Tant les va Amours affollans.
Mais se tu veulx bien eschever
Qu'Amours ne te puisse grever,
Et vueulx guerir de ceste rage,
Ne peuz boire sinon breuvage
Comme penser de luy foüyr;
Tu n'en peuz autrement joüyr:
Se tu le suis il te suyvra,
Se tu le fuys il s'enfuyra.

L'Amant.

Quand j'euz Raison bien entenduë,
Qui pour néant s'est débatuë,
Dame, dys-je, de ce me vant;
Je n'en sçay pas plus que devant,
A ce que m'en puisse retraire.
Ceste leçon m'est tant contraire,
Que ne la puis pas bien entendre;
Si la sçay-je bien par cueur rendre.
Onc mon cueur riens n'en oublya,
Et entends bien ce qu'il y a,

Pour lire à tous communément;
Ne mais à moy tant seulement:
Mais puis qu'Amour m'avez descripte,
Et tant loüée et tant bien dicte,
Prier vous vueil du deffinir
Si que m'en puisse mieulx venir;
Car ne l'ouy deffinir oncques.

Raison.

Voulentiers: or y entendz doncques.
Amour, se bien y suis appensée,
Est maladie de pensée
Entre deux personnes annexe,
Franches entre eulx de divers sexe,
Venant aux gens par ardeur née
De vision désordonnée,
Par accoler et par baiser,
Pour eux charnellement aiser.
Amour autre chose n'entant;
Ains sert et se délite en tant,
Que de fruit avoir ne fait force,
En déliter sans plus s'efforce;
Si sont aucuns de tel maniere,

Que çest Amour n'ont mye chière.
Toutesvois fins Amant le faignent,
Mais par Amour aymer ne daignent,
Et se gabbent ainsi des Dames,
Et leur promettent corps et ames;
Ilz jurent mensonges et fables
A ceulx qu'ilz trouvent décevables;
Tant qu'ilz aient leurs délitz euz:
Mais ceux-là sont les moins déceuz;
Car tousiours vault-il mieulx bel maistre
Décevoir, qu'en rien déçeu estre;
Et mesmement de cest Amour
Les plus sages n'y sçavent tour.
Or entendz bien je te diray:
Une autre Amour te descriray;
Et de celle vueil pour ton ame,
Que tu aimes la doulce Dame,
Comme dit la saincte Escripture.
Amour soubstient, Amour endure,
Amour retient et tousiours dure,
Amour met en amer sa cure;
Amour leale et Amour seure
Sert et de service n'a cure;

Amour fait du propre commun,
Amour fait bien de deux cueurs ung;
Amour enchante, ce me semble;
Amour départ, Amour assemble,
Amour joingt divers cueurs ensemble;
Amour rend cueurs, Amour les emble;
Amour despece, Amour refait;
Amour fait paix, Amour fait plait;
Amour fait beau, Amour fait lait
Toutes heures quant il lui plaist;
Amour attrait, Amour estrange;
Amour fait de privez estrange;
Amour aprent, Amour emprent;
Amour reprent, Amour esprent:
Ores n'est riens que Amour ne face;
Amour toult le cueur et la grace;
Amour deslie, Amour enlace;
Amour occist, Amour efface;
Amour ne craint ne pic ne mace;
Amour fait venir Dieu en place;
Amour fist Dieu nostre chair prendre,
Amour le fist en la croix pendre,
Amour le fist illec estendre,

Amour luy fist le costé fendre ;
Amour lui fist les maulx reprendre,
Amour luy fait les bons aprendre ;
Amour le fist à nous venir,
Amour nous fait à luy tenir.

Comme l'Escripture racompte,
De vertu ne tient-on nul compte,
S'Amour ne joingt et lye ensemble;
Il m'est advis, et voir me semble,
Que pou vault foy ny espérance,
Justice, force, n'attrempance,
Qui n'a vraye Amour avec soy.
L'Apostre dit, et je le croy,
Que aumosne faicte, ne martire,
Ne bien que nulluy saiche dire,
Ne vault riens s'Amour y deffault;
Sans Amour toute chose fault;
Sans Amour n'est homme parfait,
Ne par parole, ne par fait :
C'en est la fin, c'en est la somme.
Amour si fait le parfait homme,
Amour commence et fait la somme ;
Sans Amour si n'est pas fait l'homme.

Amour les enserrés desserre;
Amour si n'a cure de guerre,
Vraye Amour qui ne cesse point,
A Dieu les baille, à Dieu les joint:
Loyal Amour fait à Dieu force;
Car Amour de l'amer s'efforce.
Quant Amour parfaictement pleure,
Luy vient très-grant doulceur à l'heure,
Et vraye Amour d'amer est yvre;
Car grant doulceur Amour enyvre.
Lors la convient dormir à force,
Quant en dormant d'amer s'efforce;
Car Amour ne peut estre oysive,
Tant qu'elle soit saine ou vive;
Lors dort en méditacion,
Puis monte en contemplacion:
Illec repose, puis s'esveille,
Illec voit mainte grant merveille;
Là voit tout bien, là voit tout voir,
Là treuve tout son bon sçavoir,
Là voit l'en tout ce qu'on peut veoir,
Là sent tout tant qu'on peut avoir,
Là aprent ce qu'on peut aprendre.

Là prent du bien tant qu'en peut prendre ;
Mais tant plus prent et plus aprent,
Et plus son desirer l'aprent :
Tousiours lui croist son appetit,
Et tient son assez à petit. . . .
En Amour n'a point de clamour ;
Chascun peut aymer par Amour.
Quant Amour ne te peuz clamer,
Par Amour te convient amer.
De tout ton cueur, de toute t'ame
Je vueil que aymes la doulce dame;
Car à l'amer elle t'esmeut,
Et par Amour amer te veut.
Ayme donc la vierge Marie,
Par Amour à el' te marie;
T'ame ne veult autre mary:
Par ainsi à elle te mary,
Après Jesu-Christ son espoux;
A luy te donne, à luy t'espoux;
A luy si te donne et ottroy,
Sans desottroyer t'y ottroy.
De l'autre Amour diray la cure
Selon la divine escripture,

Et mesmement en ceste guerre
Où nul ne sçait le moyen querre;
Mais je sçay bien pas ne devin
Continuer l'estre divin,
A son vouloir et povoir deust
Quiconques avecques femme geust;
Soy bien garder de son semblable,
Pource que tout est corrompable,
Si que jà par succession
Ne faulsist generation;
Car, puisque pere et mere faillent,
Nature veult que les filz saillent
Pour recontinuer ceste œuvre,
Si que par l'ung l'autre requeuvre:
Pour ce y mist Nature délit,
Qu'elle veult que l'on s'y délit,
Et que ses œuvriers ne fuyssent,
Et que ceste œuvre ne hayssent;
Car moins n'y trairoyent jà trait,
N'estoit délit qui les y trait:
Ainsi Nature y soubtiva.
Saichiez que nul à droit n'y va,
Ne n'a pas intention droicte,

Qui sans plus délit y convoite;
Car cil qui va délit querant,
Sçez-tu qu'il se fait? il se rent
Comme cerf et chétif et nices,
Au prince de trestous les vices;
Car c'est de tout mal la racine,
Comme Tulles les détermine
Au livre qu'il fist de Vieillesse,
Qu'il loe plus qu'il ne fait jeunesse;
Car jeunesse boute homme et femme
En tout péril de corps et d'ame.
C'est trop forte chose à passer
Sans mort, ou sans membre casser,
Ou sans faire honte ou dommage,
Soit à soy ou à son lignage.
Par jeunesse s'en va l'y homs
A toutes dissolutions,
Et suit les males compaignies
Et les désordonnées vies,
Et muë son propos souvent,
Ou se rent en aulcun couvent,
Et ne sçet garder la franchise
Que nature avoit en luy mise,

Et cuide ou ciel prendre la gruë
Quant il se met leans en muë,
Et remaint tant qu'il soit profais;
Et puis, s'il sent trop grief le fais,
Il s'en repent et puis s'en yst,
Ou sa vie ainsi finist,
Qu'il ne s'en ose revenir
Pour Honte qui le fait tenir,
Et contre son gré y demeure:
Là vit à grant misere et pleure
La franchise qu'il a perduë,
Qui ne lui peult estre renduë,
Se n'est que Dieu grace luy face,
Qui sa mesaise luy efface,
Et le tienne en obédience
Par la vertu de patience.
Jeunesse met homme ès folies,
Ès bourdes et ribauldies,
Ès luxures et ès oultraiges,
Ès mutations de couraiges,
Et fait commencer telz meslées,
Qui puis sont envys démeslées:
En tel péril les met jeunesse,

Qui leurs cueurs à délit adresse:
Ainsi délit enlace et maine
Les cueurs et la pensée humaine
Par jeunesse sa chamberiere,
Qui de mal faire est coutumiere,
Et des gens à délit atraire
Jà ne querroit aultre œuvre faire.
Mais vieillesse les en rechasse:
Qui ne le sçet, si le pourchasse
Et le demande aux anciens
Que jeunesse eut en ses liens,
Et leur remembre encore assez
Des grans périlz qu'ilz ont passez,
Et des folies qu'ilz ont faictes,
Dont leurs forces leur sont soustraictes,
Avec les foles voulentés
Dont ils seulent estre tentés.
Vieillesse qui les accompaigne,
Qui moult leur est bonne compaigne,
Et les ramaine à droicte voye,
Et jusqu'à la fin les convoye;
Mais mal employe son servise,
Que nul ne l'ayme ne la prise,

Au moins jusqu'à ce tant en soy
Qu'il la voulsist avoir soy;
Car nul ne veult vieil devenir,
Ne jeune sa vie finir;
Mais nature ne peult souffrir
Que nul vive sans envieillir.
Si s'esbahissent et merveillent,
Quant en leur remembrance veillent,
Et des folies leur souvient,
Comme souvenir leur convient,
Comment ils firent tel besongne
Sans recevoir honte ou vergongne,
Et, se honte et dommage y eurent,
Comment encore eschaper peurent
De tel peril sans perte avoir,
Ou d'ame, ou de corps, ou d'avoir.
Et scez-tu où jeunesse maintz,
Que tant prisent maintes et maintz ?
Délit la tient en sa maison,
Tant comme il est en sa saison,
Et veult que jeunesse le serve,
Pour néant fust-elle sa serve;
Et elle le fait voulentiers,

Et le cherche par tous sentiers,
Et son corps habandon luy livre;
Ne point ne vouldroit sans luy vivre.
Et vieillesse sçez où demeure?
Dire le te vueil sans demeure:
Car là te conviendras aller,
Se mort ne te fait devaller
Au temps de jeunesse en sa cave
Qui moult est tenebreuse et have.
Travail et douleur là hebergent;
Mais ils la lient et la chargent,
Et tant la batent et tormentent,
Que mort prochaine luy presentent,
Et talent de soy repentir,
Tant luy font de fleaux sentir.
Adonc luy vient en remembrance,
En ceste tardifve presence,
Quant el se voit foible et chenuë,
Et que malement l'a deceuë
Jeunesse qui tout a getté
Son préterit en vanité,
Et qu'elle a son ame perduë,
Se du futur n'est secouruë,

Qui la soustient en pénitence
Des péchiez que fist en enfance;
Et par bien faire en ceste paine,
Au souverain bien la remaine
Dont jeunesse la décevoit,
Qui de vanités l'abruvoit;
Et le present si peu luy dure,
Qu'il n'y a compte qu'à mesure:
Mais comment que la besongne aille,
Qui d'Amour veult joyr sans faille,
Fruict y doit querre cil ou celle,
Qu'elle que soit, dame ou pucelle,
Jaçoit ce que du déliter
Ne doivent pas leur part quitter.
Mais je sçai bien qu'ils en sont maintes
Qui ne veulent pas estre ensaintes,
Et s'ilz le sont il leur en poise:
Si n'en font-ilz ne plaid ne noise,
Se n'est aulcune fole ou nice
Où Honte n'a point de justice.
Briefvement tous à délit s'acordent
Ceulx qui à ceste œuvre s'amordent,
Se ne sont gens qui riens ne vaillent,

Qui pour deniers ainsi se baillent,
Qui ne sont pas de loy liées,
Par leurs ordes vies souillées.
Mais certes jà n'est femme bonne,
Qui par dons prendre s'abandonne:
Nul homs ne se devroit jà prendre
A femme qui sa chair veult vendre.
Pense-il que femme ait son corps chier
Qui tout vif le veult escorchier?
Bien est chétif et défoulé
Hom qui si vilement est boulé,
S'il cuide que tel femme l'ame,
Pource que son amy le clame,
Qu'elle luy rit et luy fait feste.
Certainement nul tel beste
Ne doit estre amye clamée,
Ne n'est pas digne d'estre amée.
On ne doit riens priser moullier,
Qui l'homme tend à despoullier.
Je ne dis pas que bien ne porte
Et par soulas en sa main forte
Ung agnelet, se ses amis
Le luy ait donné ou promis;

Mais qu'elle pas ne le demant,
Que le prendroit lors laidement :
Et des siens aussi luy redonne,
Se le peut faire sans vergongne ;
Ainsi leurs cueurs joignent ensemble,
L'ung de l'autre l'amour assemble.
Ne cuidez pas que les départe,
Mais s'entrament par grant desserte,
Et facent ce qu'ils doivent faire,
Comme courtois et debonnaire :
Mais de la fole amour se gàrdent
Dont les cueurs esprennent et ardent,
Et soit l'amour sans couvoitise
Qui les faulx cueurs de prendre atise.
Bonne amour doit de fin cueur naistre,
Dont ne doivent pas estre maistre
Dès qu'ils font corporel soulas :
Mais l'amour qui te tient en las,
Charnel desir te represente,
Si que tu n'as ailleurs entente :
Pour ce veulx-tu la Rose avoir,
Tu n'y songe nul autre avoir ;
Mais tu n'en es pas à deulx doys ;

C'est ce qui la peau t'amegroys,
Et qui de toutes vertus t'oste.
Moult as receu douloureux hoste
Quant oncques Amours hostellas,
Maulvais hoste en son hostelas:
Pource te dy que hors le boutes;
Il te toult les pensées toutes
Qui te doyvent à preu tourner:
Ne l'y laisse plus séjourner.
Trop sont à grant meschief livrez
Cueurs qui d'amour sont enivrez:
En la fin encor le sçauras
Quant ton temps perdu y auras,
Et dégastée ta jeunesse
En ceste dolente lyesse;
Se tu peuz encores tant vivre
Que d'Amour te voyes délivre,
Le temps qu'auras perdu plourras,
Mais recouvrer ne le pourras:
Encor se par tant en eschappes;
Car en l'Amour où tu t'enchappes,
Maints y perdent bien dire l'oz,
Sens, temps, chastel, corps, ame et loz.

L'Amant.

Ainsi Raison si me preschoit;
Mais Amour trestout m'empeschoit
Que riens à œuvre n'en mettoye,
Jà soit ce que bien entendoye
Mot à mot toute la matire;
Mais Amour si formant m'atire,
Que parmy tous mes pensers passe
Com cil qui par tout a sa chasse;
Et tousiours tient mon cueur soubz celle
Hors de ma teste à une pelle.
Quant au sermon seant m'aguette,
Par l'une des oreilles gette
Quanque Raison en l'autre boute,
Si qu'elle pert sa paine toute,
Et m'emple de courroux et d'ire.
Lors tout iré luy prins à dire:
Dame, bien me voulez trahir;
Dois-je doncques les gens haïr?
Donc hairoye toutes personnes,
Puis qu'Amours ne me sont pas bonnes;
Jamais n'aymeray d'amours fines,

Ains vivray tousiours en haynes,
Et lors seray mortel pecherres,
Voire pardieu pire qu'ung lierres.
A ce ne puis-je pas aillir,
Par l'ung me convient-il faillir:
Ou je aymeray, ou je hairray;
Mais j'espoir que je comperray
Plus assez la hayne au dernier,
Tout ne vaille amour ung denier.
Bon conseil m'avez cy donné,
Qui tousiours m'avez sermonné,
Que je doye d'Amours recroyre;
Si est fol qui ne vous veult croyre.
Aussi m'avez-vous ramentuë
Une autre Amour que n'ay congneuë,
Que point ne vous ouy blasmer,
Dont gens se peuvent entramer;
Se la me voulez diffinir,
Pour fol me pourroye tenir
Se voulentiers ne l'escoutoye,
Pour sçavoir au moins se pourroye
Les natures d'amours aprendre,
S'il vous y plaisoit à entendre.

Raison.

Certes, beaulx amys, fol es-tu;
Car tu ne prises ung festu
Ce que pour ton bien te sermon:
Je vueil faire encore ung sermon;
Car de tout mon povoir suis preste
D'acomplir ta bonne requeste;
Mais ne sçay s'il te vauldra guieres.
  Amours sont de plusieurs manieres,
Sans celle qui t'a si mué,
Et de ton droit sens remué:
De malle heure fuz son acointe;
Pardieu, gard que plus tu ne l'acointe!
Amytié est dénommée l'une:
C'est bonne voulenté commune
De gens entre eulx sans discordance,
Selon la dieu benivolence,
Et soit en eulx communité
De tous leurs biens en charité;
Si que par nulle intention
Ne puisse avoir exception,
Ne soit l'ung d'aider l'autre lent,

Comme homme fort et moult vaillant,
Et loyaulx; car riens n'y vauldroit
Le sens où loyaulté fauldroit;
Que quant qu'il ose penser,
Puisse à son amy récenser
Comme à soy seul tout seurement,
Sans souspeçon d'accusement.
Tels meurs avoir doyvent et seulent
Ceulx qui loyaulment aymer veulent;
Et ne peult estre homme amiable,
S'il n'est si ferme et si estable,
Que pour fortune ne se meuve;
Et qu'en ung point tousiours se treuve
Ou riche, ou povre, ses amys
Qui tout en luy a son cueur mys:
Et s'à povreté le voit tendre,
Il ne doit mye tant attendre
Que cil son aide luy requiere;
Car bonté faite par priere
N'est pas courtoysie qui vaille,
Pour quoy amour de cueur y faille;
Ains est malement chier venduë
A cueurs qui sont de grant valuë.

Cy est le Souffreteux devant
Son vray Amys, en requerrant
Qu'il luy ayde à son besoing,
Et son avoir luy met au poing.

Moult a vaillant hom grant vergongne
Quant don requerir s'embesongne;
Moult y pense, moult se soucye,
Moult a mesaise avant qu'il prie;
Grant honte a de dire son dit,
Et si redoubte l'escondit:
Mais quant ung tel en a trouvé,
Qui l'a bien ainçois esprouvé,
Qu'il est bien certain de s'amour,
Faire luy va plainte et clamour
De tous les cas que penser ose,
Sans honte avoir de nulle chose:
Car comment en auroit-il honte,
Se l'autre est tel comme je conte?
Quant son secret dit lui aura,
Jamais le tiers ne le sçaura;
Ne de reprouches n'a-t-il garde,
Car saige homme sa langue garde:

Ce ne sçauroit mye ung fol faire;
Nul fol ne sçet sa langue taire.
Plus fera: il le secourra
Du tout, en tant comme ilpourra;
Plus prest du faire, à dire voir,
Que n'est l'autre de recevoir;
Et s'il ne luy fait sa requeste,
Il n'en a pas moins de moleste
Que cil qui la luy a requise,
Tant est d'amour grant la maistrise;
Et de son dueil la moitié porte,
De tant qu'il peut le reconforte,
Et de la joye a sa partie,
Se l'amour est à droit partie.
  Par la loy de ceste amytié,
Dit Tulles dans un sien ditié,
Que bien devons faire requeste
A nos amis qui soit honneste,
Et leur requeste refaison,
S'elle contient droit et raison;
Ne doit pas estre autrement faicte,
Fors en deux cas qu'il en excepte:
S'on les vouloit à mort livrer,

Penser fault de les délivrer;
Se l'en assault leur renommée,
Gardons que ne soit diffamée :
En ces deux cas leur loist deffendre,
Sans jamais la raison entendre.
Tant comme amour peult excuser,
Ce ne doit nul homs reffuser.
Ceste amour que cy te propos,
N'est pas contraire à mon propos;
Ceste-cy vueil bien que tu suives,
Et vueil que l'autre amour eschives;
Ceste à toute vertu s'amort,
Mais l'autre met les gens à mort.
D'une autre amour te vueil retraire
Qui est à bonne amour contraire,
Et forment refait à blasmer;
C'est fainte voulenté d'amer
En cueur malade du meshaing,
De grant convoitise et de gaing.
Ceste amour est en tel balance,
Si-tost comme pert l'esperance
Du prouffit qu'elle veult attaindre,
Faillir lui convient et estaindre;

Car ne pourroit estre amoureulx
Cueur qui n'ayme les gens pour eulx,
Ains se faint et les va flatant
Pour le prouffit qu'il en attent.
Ceste amour si vient de fortune,
Qui s'esclipse comme la lune
Que la terre obnuble et enombre
Quant la clarté chiet en son umbre;
S'a tant de sa clarté perduë
Quant du soleil el' pert la veuë;
Et quant elle a l'umbre passée,
Si revient toute enluminée
Des rays que le soleil luy monstre
Qui d'autre part reluit encontre.
Ceste amour est de telle nature;
Car or est clere, or est obscure,
Si-tost que povreté l'affuble,
Et son hydeux mantel obnuble,
Qu'il ne voit plus richesse luire,
Obscurir la convient et fuire;
Et quant richesses lui reluysent,
Toute clere la reconduysent;
Elle fuit quant richesses faillent,

Et sault aussi quant elles saillent.
  De l'amour que cy je te nomme
Est bien aymé chascun riche homme,
Et specialement l'aver,
Qui ne veult pas son cueur laver
De la grant ardeur et du vice
A la convoitise avarice.
Plus est cornu que cerf ramé
Chiche homme qui cuide estre amé:
N'est-ce mye grant cornardie?
Il est certain qu'il n'ayme mye.
Et comment cuide-t-il donc qu'on l'ame,
S'il en ce pour fol ne se clame?
En ce cas n'est-il mye sage
Ne que l'est ung grant cerf ramage?
Pardieu cil doit estre amiables
Qui desire amys veritables:
Qu'il n'ayme pas, prouver le puis,
Quant à ses richesses; et puis
Ses povres amys il regarde,
Et devant eulx les tient et garde,
Et tousiours garder les propose
Tant que la bouche luy soit close,

Et que malle mort l'acravant;
Car il se laisseroit avant
Le corps des membres despartir,
Qu'il les souffrist de soy partir;
Si que point ne leur en départ.
Donc n'a cy amour point de part.
Et comment seroit amitié
En cueur qui n'a point de pitié?
Certain en est quant il ce fait;
Car chascun sçet son propre fait:
Certes moult doit estre blasmé
Homme qui n'ayme et n'est amé.

Et puis qu'à fortune venons,
Et de s'amour sermon tenons,
Dire t'en vueil grande merveille;
Oncques ce croy n'ost la pareille;
Ne sçet se tu le pourras croire,
Et toutesfois est chose voire,
Et si la treuve l'en escripte:
Que trop mieulx vault et plus prouffite
Fortune perverse et contraire,
Que la molle et la debonnaire;
Et se ce te semble doubtable,

C'est bien par argument prouvable,
Que la debonnaire et la molle
Leur ment et les blesse et affolle,
Et les alecte comme mere
Qui ne semble pas estre amere.
Semblant leur fait-il d'estre loyaulx,
Quant leur départ de ses joyaulx,
Comme d'avoirs et de richesses,
De dignités et de haultesses,
Et leur promet estableté
En l'estat d'amiableté,
Et tous les paist de gloire vaine
En la beneureté mondaine.
Quant sur la roë les fait estre,
Lors cuident estre si grant maistre,
Et leur hault estat si fort veoir,
Qu'ils ne cuident jamais descheoir;
Et quant en tel point les a mis,
Croire leur fait qu'ilz ont d'amis
Tant qu'ilz ne les sçavent nombrer,
Ne ilz ne s'en peuvent descombrer
Qu'ilz n'aillent entour eulx et viennent,
Et que pour seigneur ne les tiennent,

Et leur promettent leurs servises
Jusqu'à despendre leurs chemises,
Voire jusques au sang espandre
Pour eulx garantir et deffendre;
Prestz d'obeir et d'eulx ensuivre,
A tous les jours qu'ilz ont à vivre:
Et ceulx qui telz paroles oyent
S'en glorifient, et les croyent
Comme se ce fust Évangile;
Et tout est flaterie et guille,
Comme bien après le sçauroient,
Se tous leurs biens perduz avoient,
Et qu'ilz n'eussent où recouvrer:
Adonc verroient amys ouvrer;
Car de cent amys apparens,
Soient compaignons ou parens,
S'ung leur povoit demourer,
Dieu en deveroient adorer.
Ceste fortune que j'ay dicte,
Quant avec les hommes habite,
Elle trouble leur congnoissance
Et les nourrist en ignorance;
Mais la contraire et la perverse

Quant de leur grant estat les verse
Et les tumbe autour de sa roë
Dont les met envers en la boë,
Et leur assiet, comme marastre,
Au cueur un douloureux emplastre
Destrampé, non pas en vinaigre,
Mais de povreté lasse et maigre.
Ceste monstre que bien est vraye,
Et que nul fier ne se doye
En beneureté de fortune;
Car n'y a seureté nesune.
Ceste fait congnoistre et sçavoir,
Dès qu'ilz ont perdu leur avoir,
De quelle amour ceulx les amoyent
Qui leurs amys devant estoyent.
Ceulx à qui beneureté donne
Maleureté si les estonne,
Et deviennent tous ennemy,
Ne n'en demeure ung ne demy;
Ains s'enfuyent et les renoyent
Si tost comme povres les voyent.
N'encor pas à tant ne s'en tiennent,
Mais par tous les lieux où ils viennent

Blasmant les vont et diffamant,
Et faulx maleureux vont clamant.
Ceulx-mêmes à qui plus bien firent,
Quant en leurs grans estats les virent,
Vont tesmoignant à voix jolie,
Que bien leur pert de leur folie,
Ne treuvent nul qui les sequeure;
Mais le vray amy si demeure,
Qui n'ayme pas pour les richesses,
Tant a le cueur plain de noblesses,
Ne pour nul preu qu'il en attent:
Tel les sequeurt et les deffent;
Car Fortune en tel rien n'a mis:
Tousiours ayme qui est amis.
Qui sur amy trairoit espée,
N'auroit-il pas l'amour coupée?
Fors en ce cas que je vueil dire,
L'en le peult par orgueil, par yre,
Par reprouche, et par reveler
Les secrets qui sont à celer,
Et par la playe douloureuse
De détraction venimeuse.
Amys en ce pas s'enfuiroyent,

Nuls autres choses n'y nuyroient;
Mais telz amys moult bien se preuvent
S'ilz entre mil ung seul en treuvent;
Tant est l'amour du monde vaine,
D'ingratitude toute plaine.
Et pour ce que nulle richesse
A valeur d'amy ne s'adresse,
Qu'il ne pourroit si hault attaindre
Que valeur d'amy ne soit graindre,
Tousiours vault mieulx amis en voye,
Que ne font deniers en courroye;
Et Fortune la mescheante,
Quant sur les hommes est cheante,
Elle les fait par son mescheoir
Trestous si très-clerement veoir,
Que leur fait telz amys trouver,
Et par experiment prouver
Qu'ilz vallent mieulx que nul avoir
Qu'ilz puissent en ce monde avoir,
Dont leur prouffite adversité
Plus que ne fait prosperité;
Car par ceste ont-ilz ignorance,
Et par adversité science.

Et le povre qui par tel preuve
Les faulx amys des fins espreuve,
Et les congnoist et les devise,
Quant il estoit riche à devise,
Que voulsist-il achapter lores,
S'il sceust adonc ce qu'il scet ores?
Certes trop moins fut-il déceu,
S'il s'en fust deslors apparceu;
Dont luy fait plus grant avantaige,
Puis que d'ung fol a fait ung saige,
La mescheance qu'il reçoit,
Que richesse qui le déçoit:
Car richesse ne fait pas riche
Celluy qui en tresor la fiche;
Mais souffisance seulement
Fait homme vivre richement:
Car tel n'a vaillant une miche,
Qui est plus aisé et plus riche
Que tel a cent muys de froment;
Si te puis bien dire comment,
Car je croy qu'il en est marchant,
Et son cueur en est si meschant,
Qu'il en fust souffreteux assez

Ains que l'avoir fust amassez ;
Ne ne cesse de soucier
D'acroistre et de multiplier,
Ne jamais assez n'en aura,
Jà tant acquerir n'en sçaura.
Mais l'autre qui point ne s'y fie,
Ne mais qu'il ait au jour la vie,
Et luy suffit de ce qu'il gaigne,
Quant il peut vivre de sa gaigne ;
Ne ne cuide que riens luy faille,
Tant n'ait-il vaillant une maille,
Mais bien espoir qu'il gaignera
Pour mangier quant mestier sera.
Aussi pour recouvrer chaussure,
Et puis convenable vesture ;
Ou s'il advient qu'il soit malade
Et trouve la viande fade,
Si se pourpense-t-il toutesvoyes
De soy gecter de males voyes,
Et pour yssir hors de dangier,
Qu'il n'aura mestier de mangier ;
Que de bien petite victaille,
Se passera comment qu'il aille ;

Ou s'à l'Ostel-Dieu est porté,
Lors sera bien réconforté,
Ou je croy qu'il ne pense point
Qu'il puist là venir en tel point;
Ou s'il croit que ce luy advienne,
Pense-il ains que le mal le tienne,
Que tout à temps espargnera
Pour soy chevir quant temps sera;
Ou d'espargnier il ne luy chault,
Mais laisse venir froit et chault,
Ou la fain qui mourir le face.
Pense-il, ce croy-je et si soulace,
Que quand plus tost deffinera,
Plus tost en paradis yra,
Qu'il croit que Dieu le luy present,
Quant laissera l'exil present.
Pythagoras te dit et livre,
Se tu as jamais veu son livre
Qu'on appelle les Vers dorez,
Pour les ditz du livre honnorez:
Quant tu du corps départiras,
Tout droit au ciel tu t'en yras,
Et laisseras l'humanité

Vivant en pure Déité.
Moult et chétif et fol neys
Qui croit que cy soit son païs.
Nostre pere n'est pas en terre ;
Ce peult-on bien des clercz en querre
Qui de Boëce de Confort lisent,
Et les sentences qui là gisent,
Dont grant bien aux gens lays feront
Qui bien le leur translateront.
Et s'il est tel qu'il sçache vivre
De ce que sa rente luy livre,
Ne ne desire autre charté,
Ains cuide estre sans povreté ;
Car, ainsi que dit le bon maistre,
Nul n'est chetif s'il ne cuide estre,
Soit roys, chevalier ou ribaux :
Mais ribaux ont le cueur si baux
Portans sacz de charbon en greve,
Que la paine point ne leur greve :
Ceulx en patience travaillent ;
Autres balent, tripent et saillent,
Et vont à saint Marcel aux tripes,
Ne ne prisent tresor deux pipes ;

Ainçois despendent en taverne
Toute leur gaigne et leur espargne,
Et puis vont les fardeaulx porter
Par plaisir, pour eulx déporter,
Et loyalement leur vie gaignent;
Car embler ne tollir ne daignent;
Puis revont au tonnel, et boivent,
Et vivent comme vivre doivent.
Celluy est riche en habondance
Qui bien cuide avoir suffisance:
Plus, ce sçait Dieu le droicturier,
Que s'il estoit fort usurier;
Car usurier, bien le t'affiche,
Ne pourroit en riens estre riche,
Mais tousiours povre et souffreteux,
Tant est avers et convoiteux:
Aussi est vray, qui qu'en desplaise,
Nul marchant ne vit pas en aise;
Car son cueur a mys en tel guerre,
Qu'il art tousiours pour plus conquerre;
Ne jà n'aura assez acquis,
Si craint perdre l'avoir acquis,
Et queurre après le remenant

Dont jà ne se verra tenant,
Car de riens desir il n'a tel
Que d'acquerir aultrui chastel.
Emprise à merveilleuse paine;
Il cherche à boire toute saine,
Dont jà tant boire n'en sçaura
Que tousiours plus en demourra.
C'est la destresse, c'est l'ardure;
C'est l'angoisse qui tousiours dure;
C'est la douleur, c'est la bataille
Qui lui détranche la couraille,
Et le destraint en tel deffault,
Que plus acquiert plus luy default.
  Advocatz et phisiciens
Sont tous liez de telz liens;
Ceulx pour deniers science vendent;
Trestous à ceste hart se pendent:
Tant ont le gaing et doulx et sade,
Que cil vouldroit pour ung malade
Qu'il a, qu'il en fust bien cinquante;
Et cil pour une cause trente,
Voire deux cens, voire deux mille:
Tant les art convoitise et guille.

Si font devins qui vont par terre,
Quant ilz preschent pour loz acquerre,
Honneurs, ou graces, ou richesses,
Ilz ont les cueurs en grans détresses.
Ceulx ne vivent pas loyaulment;
Mais sur tous especiaument
Ceulx qui pour vaine gloire trassent,
La mort de leurs ames pourchassent:
Il est moult de telz déceveurs.
Et si sçaichez que telz prescheurs,
Combien qu'aux autres il proffit,
A eulx ne font-ilz nul proffit;
Car bonne prédication
Vient bien de male intention:
Qui n'a riens à celluy valu,
Tant face-il aux autres salu;
Car ilz y prennent bonne exemple,
Et de vaine gloire s'en emple.
Mais or laissons de telz prescheurs,
Et parlons de ces entasseurs.
Certes Dieu n'ayment ne ne doubtent,
Quant tous deniers en trésor boutent,
Et plus qu'il n'est besoing les gardent:

Quant les povres dehors regardent
De froit trembler, de fain périr;
Dieu si leur sçaura bien merir.
Trois grands mescheances adviennent
A ceulx qui telz vies maintiennent,
Par grant travail quierent richesses;
Paour les tient en grand destresses,
Et tousiours du garder ne çessent:
En la fin à douleur les laissent.
A tel torment vivront et vivent
Ceulx qui les grans richesses suivent;
Ne ce n'est fors pas le deffault
D'amour, qui par le monde fault;
Car ceulx qui richesses amassent,
S'on les aymast et ilz aymassent,
Et bonne amour par tout regnast,
Que maulvaistié ne les cernast:
Mais plus donnast cil qui plus eust,
A ceulx que besongneux il sçeust;
Ou prestast non pas à usure,
Mais par charité nette et pure,
Par quoy ceulx à bien entendissent,
Et d'Oysęuse se deffendissent;

En ce monde nul povre n'eust,
Ne nul avoir il n'y en peust :
Mais tant est le monde endables,
Qu'amours y sont faictes vendables.
Nul n'ayme fors pour son preu faire,
Pour dons ou pour service attraire ;
Mesmes femmes se veullent vendre :
Mauchief peut telle vente prendre !
  Ainsi Barat a tout honny,
Par qui le bien jadis uny,
Estoit aux gens appropriés,
Tant sont d'avarice lyés,
Qu'ilz ont leur naturel franchise
A vile servitude mise ;
Car tous sont serfs à leurs deniers,
Qu'ilz tiennent clos en leurs greniers :
Tiennent, mais certes sont tenus,
Quant à tel meschief sont venus,
De leur avoir ont fait leur maistre
Le chétif botterel terrestre.
L'avoir n'est fait que pour despendre :
Ce ne sçaivent-ilz pas entendre,
Mais veulent tous à ce respondre,

Que l'avoir n'est que pour rescondre.
N'est pas vray, mais cacher le seulent;
N'en despendre ne donner veullent;
Mais s'on les avoit tous pendus,
Leurs avoirs seroient despendus;
Car à la fin quant mors seront,
A qui que soit le laisseront,
Qui lyéement le despendra,
Ne jà nul preu ne leur rendra;
Et si ne sont pas seurs encores,
Si le garderont jusques ores;
Car tel y pourroit mettre main,
Qui tout emporteroit demain.

Aux richesses font grans laidures,
Quant ilz leur ostent leurs natures:
Leur nature est qu'ilz doyvent courre,
Pour les gens aider et secourre,
Sans estre à usures prestées;
A ce les a Dieu aprestées:
Si les ont en prison repostes.
Mais les richesses de telz hostes,
Qui mieulx selon leurs destinées
Deussent estre après eulx trainées,

S'en vengent honorablement;
Car après eulx honteusement
Les trainent, deboutent et hercent,
De trois glaives les cueurs leur percent.
Le premier est travail d'acquerre;
Le second qui le cueur leur serre,
Si est qu'aucun si ne leur emble,
Quant ilz les ont mises ensemble,
Dont s'esbahissent sans cesser;
Le tiers est douleur du laisser,
Comme je t'ay dit cy-devant,
Malement s'en vont decevant.
Ainsi Pecune se revanche,
Comme dame très-noble et franche,
Des serfz qui la tiennent enclose,
En paix se tient et se repose,
Et fait les malheureux veiller,
Et soucier et travailler;
Soubz pied si court les tient et dompte,
Qu'elle a honneur et eulx la honte,
Et le tourment et le dommaige,
Qui en angoissent leur couraige.
Preu n'est pas de faire tel garde,

Au moins à celluy qui la garde ;
Mais sans faille elle demourra
A qui que soit quant il mourra ,
Qui ne l'osoit pas assaillir ,
Ne faire courre ne saillir.
Mais les vaillans hommes l'assaillent,
Et la chevauchent et poursaillent ,
Et tant à esperons la batent ,
Qu'ilz s'en déduysent et esbatent
Par le cueur qu'ilz ont large et ample.
A Dedalus prennent exemple ,
Qui fit esles à Ycarus ,
Quant par art et non pas par us
Tindrent par mer voie commune ;
Tout ainsi font ceulx à Pecune ,
Qui luy font esles pour voler.
Avant se lairroient affoler
Qu'ilz n'en eussent et loz et pris :
Ne veullent pas estre repris
De la grant ardeur et du vice
A la convoitise avarice ;
Ains en font grans courtoisies ,
Dont leurs prouesses sont prisies

Et célébrées par le monde,
Et leur vertu en surhabonde,
Que Dieu a pour mieulx aggréable
Pour leur cueur large et honnorable:
Car toute avarice si put
Au Dieu qui de ses biens reput
Le monde quant il eut forgé,
Ce ne t'a nul apris fors-je,
Tant luy est largesse puissant,
La Courtoise la bien faisant.
Dieu hait avers les villenastres,
Et les tient tous pour ydolastres:
Les chetifs folz desmesurez,
Paoureux, couars et malheurez;
Si cuident, et pour tout vray, dient
Qu'ilz aux richesses ne se lient,
Fors que pour estre en grant seurté,
Aussi pour vivre en bieneurté.
Ha! doulces richesses mortelles!
Dictes donc, saillites-vous telles,
Que vous faciés bieneurées
Les gens qui vous ont emmurées?
Car tant plus assembleront,

Et plus de grant paour trembleront.
Et comment seroit en boneur
Homme qui n'est en estat seur?
Bieneureté donc luy fauldroit,
Puis que seurté lui deffauldroit.
Mais aucun qui ce m'orroit dire,
Pour mon dit du tout contredire
Des trois me pourroit opposer,
Qui pour leur noblesse aloser,
Comme le menu peuple cude,
Fierement mettent leur estude
A faire entour eulx armer gens,
Cinq cens ou cinq mille sergens,
Et dit l'en tout communéement,
Qu'il leur vient de grant hardement:
Mais Dieu sçay bien tout le contraire,
Car c'est paour qui leur fait faire,
Qui tousiours les tormente et griefve:
Mieulx pourroit ung ribault de greve,
Seulet et seur par tout aller,
Et devant les larrons baller,
Sans doubter eulx et leur affaire,
Que le roy a sa penne vaire,

Et portast avec luy grant masse
Du trésor que si grant amasse,
D'or et de précieuses pierres :
Sa part en prendroit chascun lierres ;
Ce qu'il porteroit luy toulroient,
Et encor tuer le vouldroient.
Si seroit-il ce croy tué,
Ains que d'illec fust remué ;
Car les larrons si doubteroient,
Se vif eschapper le laissoient,
Qu'il ne les fist où que soit prendre,
Et par force les mener pendre :
Par sa force, mais par ses hommes;
Car sa force ne vault deulx pommes
Contre la force d'ung ribault
Qui s'en yroit au cueur si bault :
Par ses hommes, par foy je ment,
Ou je ne dis pas proprement ;
Vrayement siens ne sont-ilz mye,
Tant ait-il sur eulx seigneurie ;
Seigneurie, non, mais servise
Qui les doit garder en franchise :
Ains est leur ; car quant ilz vouldroient,

Leurs aides au roy si fauldroient,
Et le roy tout seul demourroit
Si tost que le peuple vouldroit;
Car leur bonté ne leur proesse,
Leur corps, leur force, leur sagesse,
Ne sont pas siennes, riens n'y a,
Nature bien les luy nya:
Ne fortune ne peut pas faire,
Tant soit aux hommes debonnaire,
Que nulle des choses leur soyent,
Comment que conquises les ayent,
Dont nature les fait estranges.

L'Amant.

Ha ! Dame, pour le roy des anges,
Aprenez-moy donc toutesvoyes
Quels choses peuvent estre moyes;
Et se du mien puis propre avoir:
Cecy vueil bien de vous sçavoir.

Raison.

Oüy, se respondit Raison;
Mais n'entens-pas champ ne maison,

Ne robes, ne tels garnemens;
Ne nulz terriens tenemens;
Ne meuble de quelque maniere.
Trop a meilleur chose plus chiere,
Tous les biens qui dedans toi sens,
Dont tu es certain congnoissans,
Qui te demeurent sans cesser,
Si que ne te puissent laisser
Pour faire à autre itel servise.
Ces biens sont tiens en droicte guyse;
Aux autres biens qui sont forains,
N'as-tu pas vaillant deux Lorains.
Ne toy, ne nul homme qui vive,
N'y avez vaillant une cive;
Car sçachiés que toutes vos choses
Sont dedans vous-mêmes encloses;
Tous autres biens sont de fortune,
Qui les esparpille et odune,
Et toult et donne à son vouloir,
Dont les folz font rire et douloir;
Mais riens que Fortune feroit
Nul sage homme ne priseroit,
Ne seroit joyeux ne doulent,

Le tour de sa roë volent;
Car tous ses faictz sont trop doubtables,
Pource qu'ilz ne sont pas estables;
Pour ce n'est bonne l'amour d'elle,
N'onc à preud'homme ne fut belle.
Nul n'est pas droit qu'elle embellisse
Quant pour si pou chiet en esclipse;
Et pour ce vueil que tu le saiches,
Pour que ton cueur point n'y ataiche:
Si n'en es-tu pas entachié;
Mais ce te seroit grant pechié,
Se ça avant t'en entachoyes,
Et se vers les gens tant pechoyes
Que pour leur amy te clamasses,
Et leur avoir sans plus aimasses,
Ou le bien qui d'eulx te viendroit.
Nul preud'homme à bien ne tiendroit
Ceste amour que je t'ay cy dicte:
Fuy-la comme vile et despite,
Et d'aymer par amours recroy,
Et soyes sages et me croy.
Mais d'une chose te voy nice
Quant tu m'as mis en ta malice,

Pour ce que hayne te commant;
Or dy quant, en quel lieu, comment.

L'Amant.

Vous ne finastes huy de dire
Que je doy mon seigneur desdire,
Pour ne sçay quelle amour saulvage
Que chercheroit jusque en Cartage,
Et d'orient et en occidens,
Et vesquist tant que tous ses dens
Luy fussent tumbées par vieillesse,
Et courust tousiours sans paresse,
Les poings noez à sa ceinture,
Tant que cestuy monde cy dure,
Faisant sa visitation
Par midy, par septentrion,
Tant qu'il eust tout bien à plain veu.
N'auroit-il mye bien congneu
L'amour dont cy parlé avez?
Bien en fut le monde lavez,
Dès-lors que les dieux s'enfouyrent
Quant les geans les assaillirent;
Et droitz et chastetez et foys

S'enfouyrent à ceste foys ;
Celle Amour fut si eperduë
Qu'elle s'enfuyt, si est perduë;
Et Justice la plus pesante
Et fut la derniere fuyante :
Si laisserent eulx tous les terres;
Car ne peurent souffrir les guerres;
Au ciel firent leur habitacle :
N'onc puis, se ne fust par miracle,
N'oserent çà jus devaler :
Barat les en fit tous aller,
Qui tient en terre l'heritage
Par sa force et par son oultrage.
Mesmes Tulles, qui fit grant cure
A chercher secret d'escripture,
Ne peut tant son engin debatre,
Que plus de trois paires ou de quatre
De tous les siecles trespassez,
Puis que monde fut compassez,
Que fines amours ne trouvast :
Je croy que maints en esprouvast
De ceulx qui en son temps vivoient,
Qui ses amys de bouche estoient;

N'encores n'ay-je en nul lieu leu
Qu'il en ayes nulles telz eu.
Et, fusses plus sage que Tulles,
Bien seroye fol et entulles
Se telles amours vouloye querre,
Puisqu'on n'en a nulles en terre.
Telle amour donc où la querroye
Quant cy bas ne la trouveroye?
Puis-je voler avec les gruës,
Voire, saillir dessus les nuës
Comme le sage Socratès,
N'en quier ouyr parler jamais?
Ne suis pas de si fol espoir;
Les Dieux cuideroient espoir
Que j'assaillisse paradis,
Com firent les geans jadis;
Bien pourroye estre fouldroyez:
Ne sçay pas se le vouldriez;
Si n'en dois-je pas estre en doubte.

Raison.

Beaulx amys, pour Dieu, or escoute:
Se ceste amour ne peuz attaindre,

Aussi-bien peut tout ce remaindre,
Par ton deffault que par l'autruy,
Je t'enseigneray bien d'autre huy;
D'autres, et non pas de ce mesmes,
Dont chascun peut bien estre à mesmes;
Mais qu'il prenne l'entendement
D'amours ung pou plus largement;
Qu'il ayme en generalité,
Et laisse specialité;
Ne face jà communion
De grant participation.
Tu peux aimer generalment
Tous ceulx du monde loyaulment;
Ayme-les tous autant comme ung,
Au moins de l'amour du commun;
Garde que tel envers tous soyes
Com tous envers toy les vouldroyes;
Ne fay à nul, ni ne pourchasse
Fors ce que tu veulx qu'on te face;
Et se ainsi vouloyes aymer,
On te devroit quitte clamer.
Ceste amour es tenu à suyvre;
Sans ceste-cy, ne doit nul vivre :

Et pource que ceste amour laissent
Ceulx qui de mal faire s'engressent,
Sont en terres establis les juges
Pour estre deffenses et refuges
A ceulx que le monde forfait,
Pour faire amender le meffait,
Et ceulx punyr et chastier
Qui pour cest amour regnyer
Les gens meurtrissent et affolent,
Et leurs biens ravissent et tolent,
Ou blasment par destraction,
Ou par faulse accusation,
Ou par autres mesadvantures,
Soit appertes ou obscures;
Si convient que l'en les justice.

L'Amant.

Ha ! Dame, pour Dieu de justice
Dont jadis fut si grant renom,
Tandis que parole en tenon,
Et d'enseigner moy vous penez,
S'il vous plaist, ung mot m'aprenez.

Raison.

Dy quel ?

L'Amant.

Voulentiers. Je demant
Que me faciés ung jugement
D'amour et de justice ensemble:
Lequel vault mieulx comme vous semble.

Raison.

De quelle amour dis-tu ?

L'Amant.

De ceste
Où vous voulez que je me mette;
Car celle qui s'est en moy mise
Ne bée-je pas à mettre en mise.

Raison.

Certes, fol bien le fais à croire;
Mais se tu quiers sentence voire,
La bonne amour vault mieulx.

L'Amant.

Prouvez.

Raison.

Très-voulentiers. Quant vous trouvez
Deux choses qui sont convenables,
Necessaires et prouffitables,

Celle qui plus est necessaire,
Vault mieulx.

L'Amant.

Dame, c'est chose voyre.

Raison.

Or te prens bien cy doncques garde,
La nature des dieux regarde;
Ces deux choses où qu'ilz habitent,
Sont necessaires et prouffitent.

L'Amant.

Vray est.

Raison.

Doncques accorde à tant
Que mieulx vault la prouffitant.

L'Amant.

Dame, bien m'y puis accorder.

Raison.

Ne t'en vueil donc plus recorder;
Mais plus tient grant nécessité
Amours qui vient de charité,
Que justice ne fait d'assez.

L'Amant.

Prouvez, dame, ains qu'oultre-passez.

Raison.

Voulentiers. Bien te dy sans faindre,
Que plus est nécessaire à craindre
Le bien qui par soy peut suffire;
Par quoy fait trop mieulx à essire,
Que cil qui a besoing d'aye.
Ce ne contrediras-tu mye.

L'Amant.

Dame, faictes-le moy entendre,
Sçavoir s'il y a que reprendre;
Ung exemple ouyr en vouldroye,
Sçavoir s'accorder m'y pourroye.

Raison.

Certes, quant d'exemple me charges,
Et de prouver, ce sont grans charges;
Toutesfois exemple en auras,
Puisque par ce mieulx le sçauras.
S'aucun peut bien une nef traire
Sans avoir d'autre aïde affaire,
Qui jà par toy bien ne trairoyes,
Trait-il mieulx que tu ne feroyes?

L'Amant.

Certes, ouy dame, au moins au chable.

Raison.

Or prens donc icy ton semblable:
Se justice est tousiours gysant,
Si seroit amour suffisant
A mener belle vie et bonne
Sans justicier nulle personne;
Mais sans amours justice, non.

L'Amant.

Prouvez-moy donc ceste raison.

Raison.

Je le feray moult voulentiers;
Or te tays donc endementiers.
  Justice qui jadis regnoit,
Et Saturne regne tenoit,
Qui Jupiter couppa les couilles
Son filz, com se fussent endouilles;
Moult eut le cueur dur et amer,
Puis les jetta dedans la mer,
Dont Venus la déesse issy,
Car le Livre le dit ainsi :
Se sur terre estoit revenuë,
Et fut aussi très-bien tenuë
Aujour-d'huy comme elle fut lors,

Si seroit-il mestier encors
Aux gens entre eulx qu'ils s'entramassent,
Combien que justice gardassent;
Car puis qu'amours s'en vouldroit fuire,
Justice en vouldroit trop destruire;
Mais se très-tous bien s'entramoient,
Jamais ne s'entremefferoient;
Et puis que meffait s'en yroit,
Justice de quoy serviroit?

L'Amant.

Dame, je ne sçay pas de quoy.

Raison.

Bien t'en croy. Se paisible et coy
Tous ceulx de ce monde vivoient,
Jamais roy ne prince n'auroient;
Ne seroit bailly, ne prevost,
Tant vivroit le peuple dévost;
Jamais juge n'orroit clamour.
Dont, dis-je, que mieulx vault amour
Simplement que ne fait justice,
Tant aille-elle contre malice
Qui fut mere des seigneuries,
Dont les franchises sont péries;

Car se ne fust mal et péchié
Dont tout le monde est entechié,
On n'eust oncques aucun roy veu,
Ne nul juge en terre congneu.
Si mesprennent-ilz malement ;
Car ilz deussent premierement
En eulx-mesmes justicier,
Puisque on se veult en eulx fier ;
Et loyaulx estre et diligens,
Non pas lasches et négligens,
Ne convoiteux, faulx et faintiz
Pour faire droicture aux plaintiz :
Mais or vendent les jugemens,
Et bestournent les erremens.
Ils taillent et coupent et rayent,
Et les povres gens trestous payent.
Tous s'efforcent de l'autruy prendre :
Ce juge fait les larrons pendre,
Qui de droit deust estre pendu,
Se jugement luy fust rendu
Des rapines et des torts fais
Qu'il a par son povoir forfais.
Et Dieu, en qui tout bien habonde,

Sçait que maints y a en ce monde
Qui ont bien desservy la mort
Du gybet qui ne leur fait tort.

Comment Virginius plaida
Devant Apius, qui jugea
Que sa fille à tout bien taillée,
Fust tost à Claudius baillée.

Ne fist bien Apius apprendre,
Qui fist à son sergent emprendre
Qui Claudius estoit nommé,
Et de mal faire renommé,
Par faulx tesmoings, faulse querelle,
Contre Virginie la pucelle
Qui fut fille de Virginius :
Tout ce dit Titus Livius
Qui bien sçait leur cas racompter.
Pour ce qu'il ne povoit dompter
La pucelle qui n'avoit cure
Ne de luy, ne de sa luxure,
Le ribault dist en audience :
Sire juge, donnez sentence
Pour moy, car la pucelle est moye;

Pour ma serve la prouveroye
Contre tous ceulx qui sont en vie;
Car où qu'elle ait été nourrye,
De mon hostel me fut emblée
Par rap, dès-lors qu'elle fut née,
Et baillée à Virginius:
Si vous requiers, sire Apius,
Que vous me délivrez ma serve;
Car il est droit qu'elle me serve,
Non pas celle qui l'a nourrye:
Et se Virginius le nye,
Tout ce suis-je prest de prouver,
Car bons tesmoings en puis trouver.
Ainsi parloit le faulx traïstre
Qui du faulx juge estoit ministre.
Comme le plaid ainsi allast,
Ains que Virginius parlast
Qui estoit tout prest de respondre
Pour ses adversaires confondre,
Jugea par hastive sentence
Apius que, sans difference,
Fust la pucelle au serf renduë.
Et quant la chose a entenduë

Le bon preud'homme devant nommé,
Bon chevalier bien renommé,
C'est assavoir Virginius,
Qui bien voit que vers Apius
Ne peut pas sa fille deffendre,
Ains la convient par force rendre,
Et son corps livrer à hontage;
Si changea honte pour dommage,
Par merveilleux apensement,
Se Titus-Livius ne ment.

Comment après le jugement
Virginius hastivement
A sa fille le chief couppa,
Dont de la mort point n'eschappa;
Et mieulx ainsi le voulut faire,
Que la livrer à pute affaire;
Puis le chief presenta au juge
Qui en escheut en grant déluge.

Car par amour et sans haïne,
A sa belle fille Virginie
Tantost a la teste coupée,
Et puis au juge présentée
Devant tous en plain consistoire;

Et le juge, selon l'hystoire,
Le commanda tantost à prendre,
Pour le mener noyer ou pendre;
Mais ne l'occist ne ne pendit,
Car le peuple le deffendit
Qui fut de moult grant pitié meu,
Si tost comme le fait fut sçeu:
Puis fut pour ceste mesprison
Apius mis en la prison,
Et s'occist là hastivement
Ains le jour de son jugement;
Et Claudius, traïstre et faulx,
En souffrist mort par ses deffaulx,
Se de ce ne l'eust repité
Virginius par sa pitié,
Qui tant voult le peuple prier,
Qu'en exil le fist envoyer;
Et tous ceulx condemnez moururent
Qui tesmoingz de la cause furent.
Briefment juges font trop d'oultrages,
Lucan ce dit, qui fut moult sages,
Qu'oncques vertu et grant povoir
Ne peult unis ensemble veoir;

Et sachent que s'ilz ne s'amendent,
Et ce qu'ilz ont mal prins ne rendent,
Le puissant juge pardurable
En enfer avecques le diable
Leur en mettra ès colz les latz :
Je n'en mets hors roys ne prélatz,
Ne juge, ne quelconque guise,
Soit séculier, ou soit d'église;
Car les honneurs n'ont pour ce faire;
Sans loyer doivent à chief traire
Les querelles qu'on leur aporte,
Et aux plaintifz ouvrir la porte,
Et oyr en propres personnes
Les querelles faulses ou bonnes:
Ilz n'ont pas honneurs pour néant,
Ne s'en aillent jà gorgoyant;
Car tous sont serfz au menu peuple
Qui le pays accroist et peuple;
Et luy font sermens et luy jurent
De faire droit tant comme ilz durent:
Par eulx doivent-ilz en paix vivre,
Et tous les malfaicteurs poursuivre,
Et de leurs mains les larrons pendre,

S'il n'estoit qui voulsist emprendre
Pour telz personnes tel office.
Puisqu'ilz doivent faire justice,
Là doivent mettre leurs ententes;
Pour ce leur baille l'en les rentes;
Ainsi au peuple le promidrent
Ceulx qui premiers les honneurs prindrent.
Or t'ay si bien l'as entendu
Ce que tu m'as requis rendu,
Et les raisons as-tu veuës
Qui bien me semblent à ce meuës.

L'Amant.

Dame, certes bien me contente
De vostre sentence apparente,
Comme cil qui vous en mercy;
Mais nommer vous ay oy icy,
Comme me semble, une parole
Si très-meschante et si très-fole,
Que qui vouldroit ce croy muser
A vous emprendre à excuser,
On n'y pourroit trouver deffenses.

Raison.

Je congnois bien à quoy tu penses;

Une autre fois quant tu vouldras,
Disputation en orras,
S'il te plaist à ramentevoir.

L'Amant.

Dont la ramentevray-je voir,
Comme bien remembrant et vistes,
Par tel mot comme vous le dictes,
Si m'a mon maistre deffendu;
Car je l'ay moult bien entendu,
Que jà mot n'ysse de ma bouche
Qui de ribauldie s'aprouche;
Mais puisque je n'en suis faiseur,
J'en puis bien estre reciteur;
Si nommeray le mot tout oultre:
Bien fait qui sa folie monstre
A celluy qu'on voit foloier;
De tant vous puis or chastoier;
Si apparcevrez vostre oultraige,
Qui vous faignés estre si saige.

Raison.

Ce vueil-je bien, dist-elle, entendre;
Mais aussi me convient deffendre.

Quant tu de hayne cy m'opposes,
Merveilles est que dire l'oses.
Sçez-tu pas qu'il ne s'enfuit mye,
Se laisser veulz une folie,
Que faire d'oye autelle ou graindre.
Ne pour ce se je vueil estaindre
La fole amour que tu bées,
Ne commande-je que tu hées?
Ne te souvient-il pas d'Oraces
Qui tant eut d'amours et de graces?
Oraces dit, qui ne fut nices:
Quant les folz eschivent les vices,
Ilz se tournent à leur contraire;
Si n'en vault pas mieulx leur affaire.
Amour ne vueil-je pas deffendre
Que l'en n'y puisse bien entendre,
Fors que celle qui les gens blesse?
Pour tant se je deffens yvresse,
Ne vueil-je deffendre de boire:
Ce ne vauldroit pas une poire.
La fole largesse devée
Me tiendroit bien pour enragée,
Se je commandoye avarice,

Car l'une et l'autre si est vice :
Je ne fais pas telz argumens.

L'Amant.

Si faictes voir.

Raison.

Certes tu mens :
Jà ne te quiers de ce flater ;
Tu n'as pas bien pour moy mater
Cherché les livres anciens ;
Tu n'es pas bon logiciens.
Je ne lis pas d'amours ainsi ;
Oncques de ma bouche n'issy
Que nulle riens doyons hayr ;
On y peult bien moyen choisir :
C'est l'amour que j'ay chiere et prise
Que je t'ay pour aymer aprise.
Autre amour naturelle y a
Que Nature ès bestes créa,
Parquoy de leurs faons chevissent,
Et les alaictent et nourrissent :
De l'amour dont je tiens cy compte
Se tu veulx que je te racompte
Quel est le deffinissement,

C'est naturel inclinement
De vouloir garder son semblable
Par intencion convenable,
Soit par la voye d'engendrure,
Ou par cure de nourriture.
A ceste amour sont pretz et prestes
Ainsi les hommes que les bestes.
Ceste amour combien que proffite,
N'a loz, ne blasme, ne merite;
Ne sont à blasmer ne loer;
Nature les y fait voer;
Force leur fait, c'est chose voire,
Ne n'a sur eulx vice victoire;
Mais se ainsi ne le faisoient,
Blasme recevoir en devroient.
Ainsi quant ung homme menguë,
Quelle louenge luy est deuë?
Mais, il fournissoit le mangier,
L'en le devroit bien ledangier.
Je sçay bien que tu n'entens pas
A ceste amour par nul compas;
Moult as empris plus fole emprise
De l'amour que tu as emprise;

Si la te vaulsist mieulx laisser,
Qu'en elle ton bien abaisser.
Nonobstant si ne vueil-je mye
Que tu demeures sans amye;
Et s'il te plaist à moy entendre,
Ne suis-je belle dame et tendre,
Digne de servir un preud'homme,
Et fust-il empereur de Romme?
Si vueil t'amye devenir;
Et se te veulx à moi tenir,
Sçez-tu que m'amour te vauldra
Tant que jamais ne te fauldra
Nulle chose qui te convienne,
Pour mescheance qu'il t'advienne?
Lors deviendras si grant seigneur,
Onc n'oïs parler de greigneur.
Je feray ce que tu vouldras;
Jà si hault vouloir ne pourras:
Mais que sans plus faces mes œuvres;
Jà ne convient qu'autrement œuvres,
Et auras aussi davantage
Amye de si hault parage,
Qu'il n'est nulle qui s'y compere.

Fille de Dieu souverain pere
Qui telle me fist et forma:
Regarde quel forme cy a,
Et te mire en mon cler visaige:
N'oncques pucelle de paraige
N'eust d'aymer tel abandon que j'ay;
Car j'ai de mon pere congeay
De faire amy et d'estre amée;
Jà n'en seray de luy blasmée,
Ne de blasme n'auras-tu garde,
Ains t'aura mon pere en sa garde,
Et nourrira nous deux ensemble.
Dis-je bien? respons, que te semble?
Le Dieu qui te fait foloyer
Sçet-il ses gens si bien payer?
Leur appareille-il si bon gaiges
Aux folz dont il prent les hommaiges?
Pour Dieu, gard que ne me refuses;
Trop sont dolentes et confuses
Pucelles qui sont refusées,
Quant de prier ne sont usées,
Si, comme toy-mesmes l'espreuves,
Par echo, sans querre autre preuves.

L'Amant.

Or me dictes doncques ainçois,
Non en latin, mais en françois,
De quoy voulez que je vous serve.

Raison.

Seuffre que je soye ta serve,
Et toy le mien loyal amys:
Le Dieu lairas qu'ainsi t'a mis,
Et ne priseras une prune
Toute la roë de fortune.
A Socrates seras semblable,
Qui tant fut ferme et estable:
Joye n'eust en prosperitez,
Ne tristesse en adversitez;
Tout mettoit en une balance,
Bonne advanture et mescheance,
Et les faisoit égal peser,
Sans esjouyr et sans peser;
Car de chose, quelle quel fust,
N'avoit joye ne s'en doulust:
Celluy fut bien, le dit Solin,

Qui par le respons Apollin
Fut jugé de tous le plus saige;
Ce fut cil à qui le visaige,
De tout ce qui luy advenoit,
Tousiours en ung point se tenoit:
N'onc eulx mué ne le trouverent
Qui par essoigne le tuerent
Pour ce que plusieurs dieux nyoit,
Et en ung seul Dieu se fioit,
Et si preschoit qu'ilz se gardassent
Que par plusieurs dieux ne jurassent.
  Eraclitus, Dyogenés,
Furent de purs cueurs et si nés,
Que pour povreté ne destresse
Ne furent oncques en tristesse:
Fermes en ung propos se tindrent;
Tous les meschiefz qui leur advindrent
Soustindrent très-paciemment,
Sans eulx couroucer nullement.
Ainsi feras-tu; seulement
Ne me sers jamais aultrement.
Gard que fortune ne t'abbate,
Combien que te tormente et bate:

Celluy n'est bon luiteur ne fort,
Quant Fortune fait son effort
Et le veult desconfire ou batre,
Qui ne sçet à elle combatre;
L'en ne s'y doit pas laisser prendre,
Mais vigoureusement deffendre.
Si sçet-elle peu de la luitte;
Car chascun qui contre elle luitte,
Soit en pallier, soit en fumier,
La peult abatre au tour premier.
N'est pas hardy qui riens la doubte;
Car qui sçauroit sa force toute,
Et qui se congnoistroit sans doubte,
Nul qui de gré jus ne se boute,
Ne peut à son jambet cheoir,
Si est-il grande honte à veoir.
Homme qui bien se peult deffendre
Quant il se laisse mener pendre,
Tort auroit que l'en orroit plaindre
Qu'il n'est nulle prouesse graindre.
Garde donc que jà riens ne prise
Ne ses honneurs, ne son emprise.

Comment Raison monstre à l'Amant
Fortune la roë tournant,
Et lui dit que tout son pouvoir,
S'il veult, ne le fera douloir.

Laisse-lui sa roë tourner,
Qui tourne sans point séjourner,
Et siet au milieu comme aveugle:
Les ungz de grant richesse aveugle,
Et d'honneurs et de dignitez;
Aux autres donne povretez,
Et quant lui plaist tout en reporte:
Moult fol est qui s'en desconforte,
Et qui de riens joyeulx en soit,
Puis que deffense y apperçoit,
Car il la peult certainement;
Mais qu'il le vueille seulement.
D'autre part est-ce chose expresse,
Vous faictes Fortune déesse,
Et jusques au ciel la levez,
Ce que pas faire ne devez;
Qu'il n'est mye droit ne raison
Qu'elle ait en paradis maison;
Elle n'est pas si bien eureuse,

Ains a maison trop périlleuse.
  Une roche est en mer seans,
Bien parfonde au millieu de leans,
Qui sur la mer en hault se lance,
Contre qui la mer grouce et tance;
Les flotz la heurtent et debatent,
Qui tousiours à lui se combatent,
Et mainteffois tant y cotissent,
Que toute en mer l'ensevelissent:
Aucuneffois se redespoüille
De l'eaue qui toute la mouille,
Comme le flot arriere se tire,
Dont sault en l'air et si respire;
Mais elle ne tient nulle forme,
Ainçois se transmuë et difforme,
Et se desguyse et se rechange,
Tousiours se vest de forme estrange;
Car quant ainsi appert par air,
Les florettes fait apparoir,
Et comme estoilles flamboyer,
Et les herbettes verdoyer,
Zephirus quant sur mer chevauche;
Et quant bise ressouffle, il fauche

Les fleurettes et la verdure
Avec l'espée de froidure;
Si que la fleur y pert son estre,
Si-tost qu'elle commence à croistre.
La roche porte ung boys doubtable,
Dont les arbres sont merveillable:
L'une est brehaigne et riens ne porte,
Et l'autre en fruyt s'y se déporte;
L'autre de reverdir ne fine;
L'autre est de fueilles orpheline;
Et quant l'une en sa verdeur dure,
Les plusieurs y sont sans verdure;
Et quant se prent l'une à florir,
Et plusieurs vont les fleurs morir;
L'une se haulce, et ses voisines
Se tiennent à la terre enclines;
Et quant bourjons à l'une viennent,
Les autres flaitries se tiennent.
Là sont les genestz grans geans,
Et pins et cedres bien seans.
Chascun arbre ainsi se difforme,
Et prend l'ung de l'autre la forme:
Là tient la fueille toute flaitre

Le lorier que vert devroit estre,
Et seiche redevient l'olive
Qui deust estre empreignant et vive;
Les saulx qui brehains estre doyvent,
Y fleurissent et fruyt reçoivent;
Contre la vigne estrive l'orme,
Et luy toult du raisin la forme.
Le rossignol à tard y chante;
Mais moult y brait et se guermente
Le chahuen a sa grant hure,
Prophete de male adventure,
Hydeux messager de douleur,
En sa voix, en forme et couleur.
Par-là, soit esté, soit yvers,
S'encourent deux fleuves divers,
Sourdans de diverses fontaines
Qui viennent de diverses vaines;
L'ung rend eaues si doulcereuses,
Si savoureuses, si myelleuses,
Qu'il n'est nul qui de cil ne boyve
Voire beaucoup plus qu'il ne doyve,
Qui sa soif en peut estanchier,
Tant est ce boire doulx et chier;

Car ceulx qui plus en vont buvant,
Ardent plus de soif que devant;
Ne nul n'en boit qui ne soit yvre,
Mais nul de soif ne s'y délivre;
Car la doulceur si fort le boulle,
Qu'il n'est nul qui tant en engoulle,
Qu'il n'en vueille plus engouller,
Tant les sçait la doulceur bouller;
Car lécherie si les picque,
Qu'ilz en sont trestous ydropique.
Le fleuve court si jolyement,
Et maine tel grondelement,
Qu'il résonne, taboure et tymbre
Plus souef que tabour ne tymbre.
Nil n'est nul qui celle part voise,
Que tout le cueur ne luy renvoise;
Maintz sont qui d'entrer ens se hastent,
Qui tous à l'entrée s'arrestent,
N'ilz n'ont povoir d'aller avant;
A peine y vont leurs pieds lavant,
Envys les doulces eaues touchent,
Combien que du fleuve s'aprouchent,
Ung bien petit sans plus en boyvent;

Et quant la doulceur apparçoivent,
Voulentiers si parfond yroient,
Que tous dedans se plungeroient:
Les autres passent si avant,
Qu'ilz se vont tout le jour lavant,
Et de l'aise qu'ilz ont se loënt
Quant ainsi se baignent et noënt;
Puis vient une undette legiere
Qui les jette à la rive arriere,
Et les remet à terre seiche,
Dont tout le cueur leur ard et seiche.
Si te diray de l'autre fleuve
De quelle maniere on le treuve:
Les eaues en sont ensouffrées,
Tenebreuses, mal savourées
Comme cheminées fumans,
Toutes de puëur escumans:
Nil ne court mye doulcement,
Ains descend si hydeusement,
Qu'il tempeste l'air en son erre
Plus que nul horrible tonnerre.
Sur ce fleuve, que je ne mente,
Zephirus nulle fois ne vente,

Ne ne luy recrespit ses undes,
Qui moult sont laides et parfondes :
Mais le douloureux vent de bise
A contre luy bataille emprise ;
Qu'il le contraint ce est tout voir
Toutes ses undes esmouvoir,
Et luy fait ses flotz et ses plaignes
Saillir en guise de montaignes,
Et les fait entre eulx batailler,
Tant veult le fleuve travailler.
Plusieurs à la rive demeurent
Qui tant y souspirent et pleurent,
Sans mettre en leurs pleurs fins ne termes,
Qui tous se plungent en leurs larmes,
Et ne se cessent d'esmayer,
Que leans ne les faille nayer.
Or maint homme en cestuy fleuve entre,
Non pas seulement jusqu'au ventre,
Ains y sont tous ensevely,
Tant se plungent ès flotz de luy.
Là sont pressez et deboutez
Du hydeux fleuve redoubtez ;
Maint assorbist l'eaue et affonde,

Maints sont hors reboutés par l'unde;
Et ses flotz maintz en assorbissent,
Et si très-parfond les flatissent,
Qu'ilz ne sçavent trace tenir
Par où s'en puissent revenir;
Ains les y convient sejourner,
Sans jamais amont retourner.
  Le fleuve va tant tournoyant
Par tant de destours desvoyant,
A tout son venin douloureux,
Qu'il chiet au fleuve doulcereux,
Et luy transmuë sa nature
Par sa puëur et grant froidure;
Et luy départ sa pestilence
Plaine de male meschéance,
Et le fait estre amer et trouble,
Tant l'envenime et le trouble;
Et luy toult sa trempée valeur
Par sa desattrempée chaleur;
Sa bonne oudeur toute luy oste,
Tant rend de puëur à son hoste.
En hault au chief de la montaigne,
Ou pendant non pas en la plaigne,

Menaces sont et tresbuchantes,
Prestes de recevoir meschantes,
Descend la maison de Fortune :
Si n'est rage devant nesune,
Ne torment que nul puisse offrir,
Qui ne luy conviengne souffrir :
Là reçoit de toutes tempestes
Et les assaulx et les molestes ;
Zephirus, le doulx vent sans per,
Y vient à tard pour attremper
Des durs vens les assaulx horribles,
Par ses souffles doulx et paisibles.
  L'une partie de sa sale
Va contre mont, et l'autre avale ;
Si semble qu'elle doye cheoir,
Tant le peut-on en pendant veoir.
N'onc si desguisée maison
Ne veit, ce croy, oncques-mais hom.
Plus reluyt d'une part que argent ;
Les murs y sont d'or et d'argent ;
Si est toute la couverture
De celle semblance et facture,
Ardant de pierres précieuses

Moult cleres et moult vertueuses :
Chascun à merveilles la loë.
D'autre part sont les murs de boë,
Qui n'ont pas d'espès plaine paulme.
D'autre part couverte est de chaulme.
D'ung costé se tient orgueilleuse,
Pour sa grant beaulté merveilleuse ;
D'autre tremble toute effrayée,
Tant se sent et foible et crevée,
Et pourfenduë de crevaces
En plus de cinq cens mille places ;
Puis est chose qui n'est estable,
Comme foloyant et muable,
Ne certaine habitacion.
Fortune a là sa mancion.

Quant elle veult estre honorée,
Si se trait en la part dorée
De sa maison, et là séjourne ;
Lors pare son corps et atourne,
Et lors se vest comme une royne
D'une grant robe qui luy traine
De toutes diverses couleurs,
Dont sont fort souef les oudeurs

Qui sont ès soyes ou ès laines,
Selon les herbes et les graines,
Et selon autres choses maintes
Dont les draperies sont taintes,
Dont toutes riches gens se vestent
Qui pour honneur avoir s'apprestent.
Ainsi Fortune se desguise;
Mais je dy moy qu'elle ne prise
Trestous ceulx du monde ung festu,
Quant voit son corps ainsi vestu;
Ains étant orgueilleuse et fiere,
Qu'il n'est orgueil qui s'y affiere;
Car quant el voit ses grans richesses,
Ses grans honneurs et ses noblesses,
De si grande folie habonde,
Qu'el ne croit pas qu'il soit au monde
Homme ne femme qui la vaille,
Comment que la chose après aille.
Puis va tant roant par sa sale,
Qu'elle entre en la partie male
De sa maison, et là séjourne
En l'orde partie et se tourne,
Foible, décrevée et croulant,

A toute sa roë volant:
Là va tastant et ens se boute,
Ainsi comme s'el ne veist goutte;
Et quant illec se voit cheuë,
Sa chiere et son habit remuë;
Et tant se desnuë et desrobe,
Qu'elle est orpheline de robe,
Et semble que riens n'ait vaillant,
Tant luy vont tous biens defaillant.
Et quant el voit la meschéance,
Si quiert honteuse chevissance,
Et s'en va au bordel courir
Plaine de dueil et de soupir;
Là pleure à larmes espanduës
Les grans honneurs qu'elle a perduës,
Et les délitz où elle estoit
Quant des grans robes se vestoit:
Et pource qu'elle est si perverse,
Que les bons en la boë enverse,
Et les deshonore et les griefve,
Et les maulvais en hault eslyeve,
Et leur donne en grant habondance
Dignité, honneur et puissance;

Et puis quant luy plaist tout leur emble,
Ne ne sçait qu'elle veut ce semble;
Pource les yeux bandez luy furent
Des anciens qui la congneurent.

Comment le maulvais empereur
Neron, par sa grande fureur,
Fist devant luy ouvrir sa mere,
Et la livrer à mort amere,
Pource que veoir lors il vouloit
Le lieu où conceu el l'avoit.



Et que Fortune ainsi le face,
Que les bons avale et efface,
Et les maulvais en honneur tiegne;
Car je vueil bien qu'il t'en souviegne:
Jaçoit ce que devant dit t'aye
De Socrates que tant aymoye;
Et le vaillant homs tant m'amoit,
Qu'en tous ses faitz me reclamoit.
Maints exemples en puis trouver,
Et le peut l'en tantost prouver
Et par Senecque et par Neron,
Dont la parole tost lairon,

Pour la longueur de la matire;
Car je mettroye trop à dire
Les faitz Neron le cruel homme,
Comment il mist le feu à Romme,
Et fist les Senateurs occire.
Cil eut cueur plus amer que mire,
Quant il fit occire son frere;
Et si fist démembrer sa mere,
Afin que par luy fust tost veu
Le lieu auquel il fust conceu;
Et puis qu'il la veit démembrée,
Selon l'histoire remembrée,
La beaulté des membres jugea.
Ha Dieu! que cy fol jugé a,
N'oncques de l'œil larme n'issy,
Car l'hystoire le dit ainsi.
Mais ainsi qu'il jugeoit des membres,
Commanda-il que de ses chambres
Lui fist l'en le vin apporter,
Et beut pour son corps conforter.
Mais il eut au devant congneuë
Sa propre seur qu'il avoit euë;
Puis la bailla à ung autre homme,

Ce desloyal que je cy nomme.
  Senecque mist-il à martire
Son bon maistre, et luy fist eslire
De quelle mort mourir vouldroit.
Cil veit qu'eschapper n'en pourroit,
Tant estoit puissant le mauffez :
Doncques, dist-il, un baing chauffez,
Puis dedans me faictes baigner,
Et après me faictes seigner
Tant que je meure en l'eaue chaulde,
Et que m'ame joyeuse et baulde
A Dieu qui la forma je rende,
Qui d'autres tormens la deffende.

Comment Senecque le preud'homme,
Maistre de l'empereur de Romme,
Fut mis en ung bain pour mourir;
Neron le fist ainsi périr.

Après ce mot sans arrester,
Fist Neron ung baing apprester,
Et fist ens le preud'homme mettre,
Et puis seigner, ce dit la lectre;
Et tant luy fist de sang espandre,

Qu'il luy convint son ame rendre;
Ne nul achoison n'y sçavoit,
Fors tant que de coustume avoit
Neron que tousiours dès s'enfance
Luy souloit porter révérence,
Si comme disciple à son maistre.
Mais ce ne devoit-il pas estre?
Ne n'est pas droit en nulle place
Que révérence à homme face
Nul depuis qu'il est emperere,
Tant soit son maistre ne son pere?
Et pour ce que trop luy grevoit
Quant encontre luy se levoit,
Et son maistre veoit venir,
N'il ne s'en povoit pas tenir
Qu'il ne luy portast révérence
Par la force d'acoustumance.
Ainsi fist mourir le preud'homme.
Si tint-il l'empire de Romme
Ce desloyal que je te dy;
Et d'orient et de midy,
D'occident, de septentrion,
Tint-il la juridiction.

Et se tu me sçes bien entendre,
Par ces paroles peue aprendre
Que richesses et révérences,
Dignitez, honneurs et puissances,
Ne nulle grace de Fortune,
Car je n'en excepte nesune,
De si grant force pas ne sont,
Qu'ilz facent bon ceulx qui les ont,
Ne dignes d'avoir les richesses,
Ne les honneurs, ne les haultesses;
Mais s'ilz ont en eulx les griestez,
Orgueil ou quelques mauvaistiez,
Le grand estat où ils s'encloent,
Plus tost le monstrent et descloent,
Que se bien petit estat eussent,
Parquoy ainsi nuyre ne peussent;
Car quant de leur puissance usent,
Le fait les voulentés accusent,
Qui démonstrances font et signes
Qu'ilz ne sont pas ne bons, ne dignes
Des richesses, des dignitez,
Des honneurs et des poëstez.
Et se dist l'en une parole

Communément qui est moult fole,
Et la tiennent aucuns pour vraye,
Par leur fol sens qui les desvoye :
Que les honneurs les meurs remuent.
Mais ceulx maulvaisement arguent ;
Car honneurs ne sont pas muance,
Ains sont signes et démonstrance
Quelz meurs en eulx devant avoient
Quant ès petiz estas estoient,
Et qu'ilz ont les chemins tenuz
Par quoy sont ès honneurs venuz ;
Car ceulx sont folz et orgueilleux,
Despiteux et mal semilleux :
Puis qu'ilz vont honneurs recevant,
Saichiez telz furent-ilz devant,
Comme tu les peulx après veoir,
S'ilz en eussent eu le povoir.
Si n'appelle-je pas puissance
Povoir mal, ne desordonnance ;
Car l'Escripture si dit bien
Que toute puissance est de bien,
Où nul à bien faire ne fault,
Fors par foyblesse ou par deffault ;

Et qui seroit bien cler voyant,
Il verroit que mal est néant,
Car ainsi le dit l'Escripture :
Et se d'auctorité n'as cure,
Car tu ne veulx pas très-bien croyre
Que toute auctorité soit voyre,
Preste suis que raison en ysse ;
Car il n'est riens que Dieu ne puisse.
Mais qui le vray en veult retraire,
Dieu n'a puissance de mal faire :
Et se tu es bien congnoissant,
Et vois que Dieu est tout puissant,
Où de mal faire n'a povoir ;
Donc peulx-tu très-clerement veoir
Que qui l'estre des choses nombre,
Mal ne met nulle chose en nombre ;
Mais si comme l'ombre en pose
En l'air obscure n'a nulle chose,
Fors deffaillance de lumiere,
Trestout en autre tel maniere,
En créature ou bien deffault,
Mal n'y met riens fors par deffault
De bonté, car plus n'y peult mectre ;

Et dit encores plus la lectre:
Qui des maulvais comprent les sommes,
Que les maulvais ne sont pas hommes,
Et vive raison y amaine;
Mais ne vueil-je pas or mectre paine
A tout ce que je dis prouver,
Quant en escript le peulx trouver:
Mais nonobstant, s'il ne te griefve,
Bien t'en puis par parole briefve
Des raisons amener aucune;
C'est qu'ilz laissent la fin commune
A quoy tendent et tendre doyvent
Les choses qui estre reçoyvent.
C'est de tout bien le souverain,
Qu'ilz appellent le primerain:
Autre rayson y a beau mestre
Pourquoy les maulvais n'ont pas estre;
Qui bien entent la conséquence
Qu'ilz ne sont pas en ordonnance,
En quoy tout leur estre mis ont,
Trestoutes les choses qu'ilz font;
Dont il s'ensuit à cler veant,
Que les maulvais sont pour néant.

Or vois comme Fortune sert
Ça jus en ce monde desert;
Et comme elle fait à despire
Qui des maulvais essit le pire,
Et sur tous hommes le fist estre
De ce monde seigneur et maistre,
Et fist Senecque ainsi destruire:
Doncques fait bien sa grace à fuire.
Quant nul tant soit de bien bon eur
Ne la peult point tenir asseur,
Pource vueil que tu la desprises,
Et que sa trace riens ne prises.
Claudius mesmes s'en souloit
Merveillier, et blasmer vouloit
Les dieux de ce qu'ilz consentoient
Que les maulvais ainsi montoient
Ès grans honneurs et grans haultesses,
Ès grans povoirs et ès richesses;
Mais luy-mesmes à ce respond,
Et la cause nous en espond,
Comme cil qui de raison use,
Et les dieulx absoult et excuse,
Et dit que pour ce le consentent

Que plus après les entormentent,
Pour estre plus forment grevés;
Car pour ce sont en hault levés
Que l'en les puissent après veoir
De plus hault tresbucher et cheoir.
Et se tu me fais ce servise
Que je te tesmoingne et devise,
Jamais nul jour ne trouveras
Plus riche homme que tu seras,
Ne jamais ne seras iré,
Tant soit ton estat empiré
De corps, ne d'ame, ne d'avoir,
Mais vouldras pacience avoir;
Et tantost avoir le pourras
Quant mon amy estre vouldras:
Et en tristesse ne demeures,
Je vois mainteffois que tu pleures
Comme alambic sur aludel;
L'on te devroit en ung putel
Touiller comme ung grant vieil panufle.
Certes je tiendroye à grant trufle
Qui diroit que tu fusses hom;
Car oncq homme en nulle saison,

Pour qu'il usast d'entendement,
N'aima dueil ne marrissement;
Le vif diable et le mauffé
A ton cueur si fort eschauffé,
Qu'il t'en convient tant larmoyer,
Qui de nulle riens esmayer,
Qui t'avenist, tu ne te deusses,
Se point d'entendement tu eusses.
Ce fait le Dieu qui cy t'a mis
Tes bons maistres et tes amis :
C'est amour qui souffle et atise
La breze qu'il t'a au cueur mise,
Qui fait aux yeulx les larmes rendre :
Chier te vueil sa cointance vendre;
Mais ce n'appartient pas à homme
Qui sens et proesse renomme;
Certes malement t'en diffames :
Laisse plourer enfans et femmes,
Bestes foibles et variables,
Et tu soyes fort et estables.
Quant Fortune verras venir,
Veulx-tu sa roë retenir
Qui ne peult estre retenuë,

Ne par grant gent, ne par menuë ?
Le grant emperere meïsmes
Neron, dont l'exemple prenïsmes,
Qui fut de tout le monde sire,
Tant s'estendoit loin son empire,
Ne la peult oncques arrester,
Tant peust-il honneurs conquester;
Car il, se l'ystoire ne ment,
Receupt puis mort moult laidement,
De tout son peuple fut hays,
Dont il doubtoit estre envays :
Si manda ses privés amis;
Mais onc les messagiers transmis
Ne trouvèrent pas, quoy qu'ilz dissent,
Nulz d'eulx qui les huys leur ouvrissent.
Adonc y vint privéement
Neron moult paoureusement,
Et heurta de ses propres mains;
Mais n'en firent ne plus mains;
Car quant plus chascun appela,
Chascun plus s'enclost et cela,
Ne nul ne luy voult mot respondre:
Lors le convint s'aller ascondre.

Comment l'emperere Neron
Se tua devant deux garçons,
En ung jardin où se bouta,
Pour ce que son peuple doubta.

Si se mist pour soy hebergier
O deux siens serfz en ung vergier :
Car jà partout plusieurs alloient
Qui pour occire le queroient,
Et crioyent : Neron, Neron,
Qui le veyt ? où le trouveron ?
Si que luy-mesmes les oyoit ;
Mais conseil mectre n'y pouvoit,
Et fut si forment esbahy,
Que luy-mesmes s'en est hay ;
Et quant il se vit en ce point,
Qu'il n'eust mais d'esperance point
Aux serfz pria qu'ilz le tuassent,
Ou qu'à soy tuer luy aidassent :
Si s'occist ; mais ains fist requeste
Que jà nul ne trouvast sa teste,
Pour ce que point ne fust congneu,
Se son corps fust en après veu,

Et pria que son corps ardissent
Si-tost comme ardoir ilz le puissent.
Et ce dit le livre anciens
Dit des douze Cesariens,
Où sa mort trouvons en escript,
Comme Suetones l'escript,
Qui la loi chrestienne appelle
Faulse Religion nouvelle,
Et mal faisant ainsi la nomme.
C'est ung mot de desloyal homme;
Car en Neron fut deffinée
Des Cesariens la lignée.
Cil par ses faits tant pourchassa,
Que tout son lignage effassa.
Nonobstant fut-il coustumiers
De bien faire ès cinq ans premiers;
N'onc si bien ne gouverna terre
Nul prince qu'on sceust aller querre,
Tant sembloit loyal et piteux,
Le desloyal, le despiteux;
Et dist en audience à Romme,
Quant il pour condamner ung homme
Fut requis de la mort escrire;

Ne n'eust pas honte de ce dire
Qu'il voulsist mieulx non sçavoir lectre,
Que sa main pour escrire mectre.
Si tint, ce veult le livre dire,
Encore dix-sept ans l'empire;
Et trente-deux dura sa vie:
Mais son orgueil, sa felonnie,
Si forment l'eurent envay,
Que de si hault si bas chey,
Comme tu m'as ouy compter:
Tant le fist Fortune monter,
Quant elle fist après descendre,
Comme tu as si pu entendre.
 Onc ne la put tenir Cresus,
Que ne le trouvast jus et sus,
Qui estoit roy de toute Lyde;
Puis luy mist-on au col la bride,
Et fut pour ardre au feu livré
Quant par pluye fut délivré
Qui le grant feu fist tost estaindre,
N'oncques nul n'osé là remaindre:
Tous s'enfouyrent pour la pluye;
Cresus se mist tantost en fuye,

Quant il se veyt seul en la place
Sans encombrement et sans chasse;
Puis fut-il seigneur de sa terre;
Et puis revint nouvelle guerre;
Puis fut-il prins, et puis pendu,
Quant son songe luy fut rendu
De deux dieux qui luy apparoyent,
Qui sur l'arbre hault le servoyent.
Jupiter ce dit le lavoit,
Et Phebus la touaille avoit,
Qui se penoit de l'essuyer;
Mal se voult au songe appuyer,
Dont si grant fiance accueilly,
Que comme fol s'enorgueilly.
Bien, luy dit Phanye sa fille,
Qui tant estoit saige et subtille,
Qui bien sçavoit songes espondre,
Et sans flater luy voult respondre.

Comment Phanye dist au roy
Son pere, que par son desroy
Il seroit au gibet pendu,
Et là par son songe entendu.

Beau-pere, dist la damoiselle,

Cy a douloureuse nouvelle :
Vostre orgueil ne vault une coque ;
Sçachiez que fortune vous mocque.
Par ce songe povez entendre
Qu'ilz vous veulent au gibet pendre :
Quant serez pendu au vent,
Sans couverture et sans auvent,
Sur vous plouvera, sire roys ;
Et le bel soleil de ses roys
Vous essuyra corps et face.
Fortune à ceste fin vous chasse
Qui toult et donne les honneurs,
Et fait souvent des grans mineurs,
Et des mineurs refait greigneurs,
Et seigneurir sur les seigneurs.
Que vous en iroye-je flatant ?
Fortune au gibet vous attend ;
Et quant au gibet vous tiendra
La hart au col, si reprendra
La belle couronne dorée
Dont vostre teste est couronnée ;
Ung autre en sera couronnez
De qui garde ne vous prenez.

Et affin que je vous espoigne
Plus appertement la besoigne,
Jupiter qui l'eaue vous donne,
C'est l'air qui pleut et vente et tonne;
Et Phebus qui tient la touaille,
C'est le soleil sans nulle faille :
L'arbre pour le gibet vous glose;
Je n'y puis entendre autre chose.
Passer vous convient ceste planche:
Fortune ainsi le peuple vanche
Du boban que vous demenez,
Comme orguilleux et forcenez.
Si destruist-elle maint preud'homme;
Car elle ne prise une pomme
Tricherie, ne loyaulté,
Ne vil estat, ne royaulté;
Ainçoys s'en jouë à la pelote,
Comme pucelle nice et sotte;
Et gette à grans desordonnances
Richesses, honneurs et chevances,
Dignitez et puissances donne,
Ne ne prent garde à quel personne;
Car ses graces si les despent,

Qu'en despendant toutes espent,
Et les gette en lieu de poutie,
Par puteaux et par fraterie,
Ne ne prise tout une bille,
Fors que gentillesse sa fille,
Cousine à prouchaine cheance,
Tant la tient Fortune en balance.
Mais de celle est-il vray sans faille,
Que Fortune à nul ne la baille,
Comment qu'il voit du retollir:
S'il ne sçet si son cueur pollir,
Qu'il soit courtoys, preux et vaillant;
Car nul n'est si bien bataillant,
Se de villenie s'apresse,
Que gentillesse ne le laisse.
  Gentillesse est noble et si lain,
Qu'el n'entre pas en cueur villain.
Pource vous pry, mon très-chier pere,
Que villenie en vous n'apere.
Ne soyés orgueilleux ne chiches;
Ayés, pour enseigner les riches,
Large cueur et courtoys et gent,
Et piteux à la povre gent;

Ainsi le doit chascun roy faire :
Large, courtoys et debonnayre
Ait le cueur et plain de pitié,
Querant du peuple l'amitié,
Sans qui roy en nulle saison
Ne peult plus ne qu'un bien simple hom.
Ainsi le chastioit Phanye ;
Mais fol ne voit en sa folye,
Fors que sens et raison ensemble,
Si comme en son fol cueur luy semble.
Cresus qui point ne s'humilie,
Tout plain d'orgueil et de folie,
En tous ses faictz se cuide saiges,
Combien qu'il fist de grants oultraiges.

Cresus respond à sa fille.

Fille, dist-il, de courtoysie
Ne de sens ne m'aprenez mye ;
Plus en sçay que vous ne sçavez,
Qui si chastié m'en avez.
Et quant par vostre fol respons
M'avez ainsi mon songe expons,
Servy m'avez de grant mensonge ;

Car sçachiez que ce noble songe,
Où faulse glose voulez mettre,
Doit estre entendu à la lettre;
Et moy-mesmes ainsi l'entens,
Comme vous le verrez en temps.
Oncques si noble vision
N'eut si vile exposition.
Les dieux après à moi viendront,
Et le service me rendront
Qu'ilz m'ont par ce songe promis,
Tant est chascun d'eux mes amis;
Car bien l'ai pieça desservy.

Raison.

Voy com fortune le servy,
Qui ne se peult oncques deffendre
Qu'el ne le fist au gibet pendre.
N'est-ce bien donc chose provable
Que sa roë n'est pas tenable;
Que nul ne la peult retenir,
Tant puis à grant estat venir?
Et se tu sçes riens de logique,
Qui bien est science authentique,

Puis que si grans seigneurs y faillent,
Les petits en vain se travaillent.
Et se les preuves riens ne prises
Des anciennes histoires prises,
Tu les as de ton temps nouvelles,
De batailles fresches et belles.
De tel' beaulté ce dois sçavoir,
Comme il peult en bataille avoir :
C'est de Mainfroy roy de Secille,
Qui par force tint et par guile
Long-temps en paix toute la terre,
Quant le bon Charles luy meut guerre.
Comte d'Anjou et de Provance,
Qui, par divine porveance,
Est ores de Secille roy,
Ainsi que le veult Dieu le roy
Qui tousiours s'est tenu o luy.
Ce bon roy Charles l'en tolly;
Non pas sans plus la seigneurie,
Ains luy tollit du corps la vie.
Quant à l'espée qui bien taille,
Dedans la premiere bataille
L'assaillit pour le desconfire,

Eschiec et mat luy alla dire,
Dessus son destrier aufferant,
Du trait d'un bon pennet errant
Au milieu de son eschiquier.
Du Corradin parler ne quier,
Son nepveu, dont l'exemple est preste,
Dont le roy Charles print la teste
Maulgré les princes d'Alemaigne.
Henry, frere du roy d'Espaigne,
Plain d'orgueil et de trahyson,
Fist-il mourir en sa prison.
Ces deux, com folz garçonnetz,
Et rocz et folz et pionnetz
Et chevaliers au jeu perdirent,
Et hors de l'eschiquier saillirent,
Telle paour eurent d'être prins
Au jeu qu'ilz eurent entreprins.
Mais qui la vérité regarde,
D'estre mat n'avoyent-ilz garde,
Puisque sans roy se combatoyent:
Eschec et mat riens ne doubtoyent;
Ne cil avoir ne le povoit,
Qui contre eulx aux eschecs joüoit,

Fust à pied, fust sur les arçons;
Car on ne have pas garçons,
Folz, chevaliers, sergens ne rocz;
Car se vérité compter oz,
Si n'en quier-je nully flater,
Ainsi comme il va du mater.
Puisque des eschecs me souvient,
Se tu riens en sçez, il convient
Que cil soit roy, que l'on dit haves,
Quant tous ses hommes sont esclaves
Et qu'il se voit seul en la place,
Ne n'y voit chose qui luy place;
Ains s'enfuit par ses ennemis
Qui l'ont en tel povreté mis:
L'en ne peult autrement haver;
Ce sçavent bien large et aver.
Car ainsi le dit Attalus,
Qui du jeu d'eschec trouva l'us,
Quant il traictoit d'arismétique;
Et verras en Policratique,
Qu'il voult traictier de la matiere
Des nombres par science entiere,
Qui se beau jeu joly trouva,

Et par demonstrance prouva.
Pour ce mirent-ilz en fuye
Par la prinse qui leur ennuye;
Qu'ay-je dit? pour prinse eschever,
Mais pour la mort qui plus grever
Les povoit, et qui pis voulloit;
Car le jeu malement alloit,
Au-moins pardevers leur partie,
Qui de Dieu estoit despartie;
Et la bataille avoit emprise
Contre la foy de saincte Eglise;
Et qui ung eschec dit leur eust,
N'est qui bien secourir les peust,
Car la fierté fut toute prinse
Au jeu de la premiere emprinse,
Où le roy perdit comme folz,
Roys, chevaliers, pions et folz:
Si n'est-elle pas là présente,
Mais la chétive, la dolente
Ne peut fouyr ne soy deffendre,
Puisqu'elle luy eut fait entendre
Que mat et mort gisoit Mainfrois,
Par piedz, par chief et par mains frois;

Et puis que ce bon roy oüy
Qu'ilz s'en furent ainsi fouy,
Les print-il fuyant ambedeux,
Et puis fist sa voulenté d'eulx,
Et de maints autres prisonniers,
De leurs folies parsonniers.
Le vaillant roy dont je te compte,
Que l'on souloit appeler comte,
Que nuys et jour et mains et soirs,
S'arme le corps et tous ses hoirs,
Gard' Dieu et deffende et conseille.
Cil dompta l'orgueuil de Marseille,
Et print des plus grans de la ville
Les testes ainsi que de Sicille,
Luy fust le royaulme donné,
Dont il est huy roy couronné,
Et vicaire de tout l'empire.
Mais je ne vueil de lui plus dire;
Car qui ses faitz vouldroit retraire,
Ung grant livre en conviendroit faire.
Voy cy gens qui grans honneurs tindrent:
Or scez à quel chief ils en vindrent.
N'est doncques bien fortune seure,

N'est bien cil fol qui s'y asseure.
Car cil qu'el sçet pardevant oindre,
Sçet aussi par derriere poindre;
Et toy qui la Rose baisas,
Pourquoy de dueil si grant fais as,
Que tu ne t'en peulz apaiser?
Cuidois-tu tousiours la baiser,
Tousiours estre en aise et délices?
Par mon chief, tu es fol et nices.
Fay que ce dueil plus ne te tienne;
De Mainfroy vueil qu'il te souvienne,
De Henry et de Corrardin,
Qui firent pis que Sarrasin,
De commencer bataille amere
Contre sainte Eglise leur mere;
Et du fait des Marseilliens;
Et des grans hommes anciens,
Comme Neron, comme Cresus,
Dont je t'ay compté cy-dessus,
Qui fortune tenir ne peurent,
A tout la puissance qu'ilz eurent.
Par quoy franc homs qui tant se prise,
Qui s'orguillist pert sa franchise.

Il ne sçet pas bien en quel aage
Cresus le roy vint en servage,
Ne d'Hecuba à mon essiant,
Qui fut femme du roy Priant.
Ne tient-il pas en sa memoire
Ne de Sisigambis l'hystoire,
Mere de Daire roy de Perse,
Qui fortune fut si perverse,
Qui franchise et royaulme tindrent,
Et serves en la fin devindrent ?
D'autre part je tiens à grant honte,
Puis que tu sçes que lettre monte
Et qu'estudier il convient,
Comment d'aymer il te souvient,
Puisque tu as estudié ;
Mais tu l'as, ce semble, oublié,
Et n'est que paine et vuide
Tu metz en livres ton estuide,
Et tout par négligence oublye.
Que vault doncques ton estudye,
Quant le sens au besoing te fault,
Et seulement par ton deffault ?
Certes tousiours en remembrance

Tu deusses avoir la sentence;
Si devroit bien tout homme saige
Et s'y ficher en son couraige,
Que jamais ne lui eschapast,
Tant que la mort si l'attrappast:
Car qui la sentence sçauroit,
Et tousiours en son cueur l'auroit,
Et la sceust très bien souzpeser,
Jamais ne lui pourroit peser
De chose qui lui advenist,
Que tousiours fort ne se tenist
Encontre toutes adventures,
Bonnes, malles, molles et dures.
Si est-elle voir si commune,
Selon les œuvres de fortune,
Que ung chascun jour si la voit
Se bon entendement avoit.
Merveille est que tu ne l'entens
Qui ta cure as mise grant temps;
Mais tu l'as autre part tornée,
Par ceste amour desordonnée:
Si la te veuil ramentevoir,
Pour toy mieulx faire apparcevoir.

Jupiter en toute saison,
A sur seuil de sa maison,
Ce dit Omer, deux pleins tonneaux.
Si n'est vieulx homs, ne garçonneaux,
N'il n'est dame, ne damoiselle,
Soit vieille, jeune, laide ou belle,
Qui vie en ce monde reçoive,
Qui de ces deux tonneaux neboive:
C'est une taverne planiere,
Dont Fortune est la taverniere;
Et en trait en potz et en couppes
Pour faire à tout le monde souppes,
Tous en abreuve de ses mains,
Mais les ungs plus, les autres moins;
N'est nul qui chascun jour ne pinte
De ces tonneaux ou quarte ou pinte,
Ou muy ou sestier ou choppine,
Si comme il plaist à la meschine,
Ou plaine paulme ou quelque goutte
Que Fortune au bec luy agoute,
Et bien et mal à chascun verse,
Si comme elle est doulce et perverse.
Jà nul si joyeulx ne sera,

Quant bien pourpenser se sçaura,
Qu'il ne treuve en sa plus grant aise
Quelque chose qui luy desplaise;
Ne jà tant de meschief n'aura,
Quant bien pourpenser se sçaura,
Qu'il ne trouve en son desconfort
Quelque chose qui le confort,
Soit chose faicte ou chose à faire,
S'il pensoit bien à son affaire,
S'il ne chiet en desesperance,
Qui tous les pecheurs desavance,
Ne nulluy n'y peut conseil mettre,
Tant ai leu parfond en la lettre.
Que te vault donc le courroucer,
Le larmoyer et le groucer?
Mais prens bon cueur et si t'avance
De recevoir en pacience
Tout ce que Fortune te donne,
Soit belle ou laide, ou male ou bonne.
De Fortune la semilleuse,
Et de sa roë perilleuse,
Tous les tours compter ne pourroye:
C'est le jeu de bourse en courroye,

Que Fortune sçait si partir,
Que nul devant au départir
Ne peut avoir science apperte,
S'il y prendra ou gaing ou perte;
Mais à tant d'elle me tairay,
Fors qu'encore me retrairay
Ung petit, et pour mes requestes
Dont je t'ay fait trois moult honnestes:
Car voulentiers recorde bouche
Chose qui près du cueur luy touche;
Et se tu le veulx refuser,
N'est riens qui t'en puisse excuser,
Que trop ne faces à blasmer:
C'est que tu ne vueilles amer,
Et que le dieu d'Amours desprises,
Et que Fortune riens ne prises;
Et se tu trop foibles te fais
A soubstenir ce double fais,
Je suis preste de l'alegier
Pour le porter plus de legier.
Prens la premiere seulement,
Et se tu m'entendz sainement,
Tu seras des autres délivre;

Car se tu n'es ou fol ou yvre,
Sçavoir dois, et bien le recorde,
Que cil qui à Raison s'acorde,
Jamais par amour n'aymera,
Ne Fortune ne prisera.
Pour ce fut Socratès itieux,
Qui fut mon ami vertueux:
Le dieu d'Amours onc ne cremut,
Ne pour Fortune ne se mut;
Pour ce vueil que tu luy resembles,
Et que ton cueur au mien assembles;
Car se tu l'as au mien planté,
Il me suffist à grant planté.
Or voy com la chose s'appreste,
Je ne te fais mye requeste;
Prens la premiere que j'ay dicte,
Et je te tiens des autres quicte.
Si ne tiens plus la bouche close;
Respons: Fera-tu ceste chose?

Cy respond l'Amant à Raison.

Dame, dys-je, ne puis autre estre;
Il me convient servir mon maistre,

Qui moult plus riche me fera,
Certain temps quant il luy plaira,
Car la Rose me doit bailler,
Se je me sçay bien travailler;
Et se par luy la puis avoir,
Je n'auray besoing d'autre avoir,
Ne ne priseroye deux miches
Socratès combien qu'il fut riches,
Ne plus n'en quier ouyr parler.
A mon maistre m'en vueil aller;
Tenir luy vueil mon convenant,
Car il est droit et advenant:
S'en enfer me devoit mener,
N'en puis-je mon cueur refrener;
Mon cueur jà n'est-il plus à moy.
Onc encores ne l'entamay,
Ne n'entendz-pas à entamer
Mon testament pour autre amer:
A Bel-Acueil tout le laissay;
Car très-bien par cueur mon lais sçay,
Et oy par grant impacience
Confession sans repentance:
Si ne vouldroye pas la Rose

Changier à vous pour nulle chose;
Là convient que mon penser voise:
Si ne vous tiens-je pas courtoise,
Quant si m'avez couilles nommées,
Qui ne sont pas bien renommées
En bouche à courtoise pucelle,
Vous qui tant estes saige et belle;
Ne sçay comment nommer l'osastes,
Au moins quant le mot ne glosastes
Par quelque courtoise parole,
Comme preude femme parole.
Souvent je voy que ces nourrices,
Dont maintes sont bauldes et nices,
Quant leur enfant tiennent et baignent,
Et les manient et applaignent,
Si les nomment-ilz autrement;
Vous sçavez bien or se je ment.
Lors se print Raison à soubzrire,
Et soubzriant se print à dire:

Raison.

Beaulx amys, je puis bien nommer,
Sans moy mal faire renommer,

Appertement par propre nom
Chose qui n'est si bonne non :
Voire et du mal très-seurement
Puis-je bien parler proprement;
Car de nulle riens je n'ay honte,
Se n'est celle qu'à pechié monte ;
Mais or chose ou pechié se mist,
N'est riens qui faire le me fist.
N'onc en ma vie n'ay pechié,
N'encor ne fais-je pas pechié;
Se je nomme les nobles choses
Par plain texte sans mettre gloses,
Que mon pere de paradis
Fist de ses propres mains jadis,
Et tous les autres instrumens
Qui sont piliers et fondemens
A soubstenir nature humaine,
Qui sans eulx fust et casse et vaine;
Car voulentiers, non pas envys,
Mist Dieu en couilles et en vis
Force de generacion,
Par merveilleuse entencion,
Pour l'espece avoir tousiours vive

De renouvellence nayve:
C'est par naissance recheable,
C'est par chance reversable,
Par quoy Dieu les fait tant durer,
Qu'el ne peut la mort endurer.
Ainsi fait-il aux bestes muës
Qui par cecy sont soubstenuës;
Car quant les unes bestes meurent,
Les formes aux autres demeurent.

L'Amant.

Or vault assez pis que devant;
Car je suis bien apparcevant
Par la vostre parole baulde,
Que vous estes fole ribaulde;
Car tant ait Dieu les choses faictes
Que cy devant m'avez retraictes,
Les noms au moins ne fist-il mye
Qui sont tous plains de vilenye.

Raison.

Beaulx amys, dist Raison la sage,
Folie n'est pas vasselage,
N'onc ne fut, ne jà ne sera.
Tu diras ce qu'il te plaira,

Car bien en as temps et espace :
Ne moy que t'amour et ta grace
Vueil avoir, n'en dois pas doubter ;
Car je suis preste d'escouter
Et souffrir tout et de moy taire.
Mais que te garde de pis faire :
Combien qu'à ledangier m'accueilles,
Si semble-il par fois que tu vueilles
Que je te responde folie ;
Mais ce ne te feray-je mye :
Je qui pour ton bien te chastoy,
Ne suis mye de tant à toy,
Que tel vilenye encommence,
Que je mesdye ne ne tence :
Car il est vray, ne te desplaise,
Tousiours est vengeance maulvaise ;
Et si dois sçavoir que mesdire
Est encores vengeance pire :
Moult autrement me vengeroye,
Se vengeance avoir en vouloye ;
Car se tu meffais ou mesditz
Qui par tes faitz ou par tes ditz,
Seurement t'en puis-je reprendre,

Pour toy chastoier et aprendre
Sans blasme et sans diffamement,
Ou vengier mesmes autrement:
Se tu ne me vouloye croyre
De ma parole bonne et voyre,
Par plaindre, quant temps en seroit,
A juge qui droit m'en feroit,
Ou par quelque fait raisonnable
Prendre autre vengeance honorable.
Je ne vueil pas aux gens tencer,
Ne par mon dit desavancer,
Ne diffamer nulle personne,
Quelle qu'el soit, maulvaise ou bonne.
Ait chascun endroit soy son fais,
S'il veult si s'en face confès.
Je ne luy en feray jà presse,
S'il ne veult si ne s'en confesse.
Je n'ay talent de folie faire
Pourtant que m'en puisse retraire,
Ne par moy n'est laidure dicte:
Si est taire vertu petite;
Mais dire les choses à taire,
C'est trop grant dyablerie à faire.

Langue doit estre refrenée;
Car nous lysons de Ptolomée
Une parole moult honneste
Au commencer de l'Almageste,
Que sage est cil qui met paine
A ce que sa langue refrene,
Fors sans plus quant de Dieu parole:
Là n'a l'en pas trop de parole;
Car nul ne peut trop Dieu louer,
Ne trop pour seigneur advouer,
Trop aymer, ne trop obéir,
Trop craindre, ne trop beneyr,
Crier mercy, ne graces rendre:
A ce ne peut nul trop entendre;
Car tousiours reclamer le doyvent
Tous ceulx qui biens de luy reçoyvent.
Caton mesme à ce s'y accorde,
S'il est que son livre recorde:
Là peuz en escript trouver tu
Que la primeraine vertu
C'est de mettre en sa langue frain.
Dompte-donc la tienne et refrain
De folies, d'yre et d'oultrages;

Si feras que preux et que sages,
Qu'il fait bon croire les payens,
Quant de leurs ditz avons grans biens.
   Mais une chose te puis dire
Sans point de rancune ne d'yre,
Sans aulcun blasme et sans ataine,
Car trop est fol qui gens ataine,
Que saulve ta grace et t'apais
Tu vers moy, qui ayme ta paix.
Trop mesprens quant si tu reveles,
Qui fole ribaulde m'appelles,
Et sans dessertes me ledenges;
Quant mon pere le roy des anges,
Dieu le beneist sans vilenye,
De qui vient toute courtoisie,
Et m'a nourrie et enseigné,
Dont ne me tiens pas engygnée;
Ainçois m'aprist ceste maniere:
Par son gré suis-je coustumiere
De parler proprement des choses
Quant il me plaist sans mettre gloses.
Et quant tu me veulx opposer,
Tu qui me requiers de gloser,

Et veulx dire, comme proposes,
Que Dieu a faictes toutes choses,
Au moins ne fist-il pas le nom;
Je te respondz, je croy que non,
Aumoins celluy qu'elles ont ors:
Si les peust-il bien nommer lors
Quant il premierement crea
Tout le monde, et tant qu'il y a;
Mais il voult que lors m'y trouvasse
A mon plaisir, et les nommasse
Proprement et communéement,
Pour croistre notre entendement:
Et la parole me donna
Où moult très-précieux don a;
Et ce que t'ay cy recité
Peuz trouver en auctorité:
Car Platon lisoit en l'escole,
Que donnée nous fut parole
Pour faire noz vouloirs entendre,
Pour enseigner et pour aprendre.
  Ceste sentence cy rymée
Trouveras escripte en Timée
De Platon qui ne fut pas nices;

Et quant tu d'autre part obices
Que laid et villain est le mot,
Je te dy devant Dieu qui m'ot,
Se je quant mis les noms aux choses,
Qui c'y reprendre et blasmer oses,
Couilles reliques appellasse,
Et reliques couilles clamasse.
Tu qui c'y me mors et repliques,
Tu me redresses de reliques,
Que ce fust laid mot et villain :
Couilles est beau nom et si lain,
Si sont aussi couilles et vit,
Que nul homs plus bel nom ne veït.
Je fiz les noms, et suis certaine
Qu'oncques ne fiz chose villaine ;
Et quant pour reliques m'oisses
Couilles nommer, et les noms preisses
Pour si beaulx, et tant les prisasses,
Que par tout couilles aourasses,
Et les baisasses aux eglises,
En or et en argent assises.
Mais Dieu qui est et pere et filz,
Tient à bien fait ce que j'en fiz.

Comment par le corps Saint-Omer
N'oseroye-je mye nommer
Proprement les œuvres mon pere ?
Convient-il que je le compere ?
Noms convenoit-il bien qu'ilz eussent,
Ou gens nommer si ne les sçeussent,
Et pour ce telz noms en eulx mismes,
Que l'on les nomma par ce meismes.
Se femmes n'en nomment en France,
Ce n'est fors par accoutumance ;
Car le propre nom bien leur pleust
Qui accoustumé bien leur eust:
Se proprement les noms nommassent,
Jà certes de riens ne pechassent ;
Accoustumance est trop puissant,
Et se bien en suis congnoissant :
Mainte chose desplait nouvelle ,
Qui par accoustumance est belle.
Chascune qui les va nommant,
Les appelle ne sçay comment,
Bourses, harnois, piches et pines,
Ainsi com se fussent espines ;
Mais quant les sentent bien joygnans,

Ne le tiennent pas à poignans.
Or les nomment si comme ilz seulent,
Quant proprement nommer ne veulent :
Je ne leur en feray jà force;
Car à riens nul ne m'efforce
Quant riens vueil dire appertement,
Tant comme à parler proprement.
Si dit-on bien à nos escoles
Maintes choses par paraboles,
Qui moult sont belles à entendre;
Si ne doit-on mye tout prendre
A la lectre ce que l'en ot.
En ma parole autre sens n'ot,
Dont briefvement parler vouloye,
Au moins quant des couilles parloye;
Et qui bien entendroit la lectre,
On n'y pourroit autre nom mectre;
Le sens verroit en l'escripture
Qui esclaircist la fable obscure;
La vérité dedans enclose
Seroit clere et toute desclose.
Bien l'entendras se tu répetes
Les jugemens des grans poëtes;

Là verras une grant partie
Des secrets de philosophie
Où moult te vouldras déliter,
Et si pourras moult prouffiter;
En délitant prouffiteras,
En prouffitant déliteras;
Car en leurs ditz et en leurs fables
Gisent délitz moult prouffitables,
Soubz qui leurs pensées couvrirent
Quant le vray des fables ouvrirent:
Si te conviendroit à ce tendre,
Si la parole veulx entendre.
Je t'ay cy telz deux motz renduz,
Se tu les as bien entenduz,
Et prins doyvent estre à la lectre
Tout proprement sans glose mectre.

L'Amant.

Dame, bien les y peut l'en prendre,
Car moult sont légiers à comprendre,
Et n'est aucun, qui françoys sçeust,
Qui bien prendre ne les y deust;
N'ont besoing d'autres déclarences.

Mais des poëtes les sentences,
Les fables ne les métaphores,
Ne tiens-je pas à gloser ores;
Mais se je puis estre gary,
Et le service m'est mery,
Dont si grant guerdon en attens,
Je les gloseray tout à temps,
Au moins ce qui m'en affierra,
Si que chascun cler y verra.
Si vous tiens pour bien excusée
De la parole ainsi usée,
Et des deux mots dessus nommez,
Quant si proprement les nommez,
Qu'il ne m'y convient plus muser,
Ne mon temps sur la glose user.
Mais je vous cry pour Dieu mercy;
Ne me blasmez plus d'aymer cy:
Se je suis fol, c'est mon dommaige;
Mais au moins fis-je moult que saige:
De ce cuide-je estre bien feis,
Quant hommaige à mon maistre feis;
Et se je suis fol, ne vous chaille.
Je vueil aymer, comment qu'il aille,

La Rose où je me suis voüé :
Jà ne seray d'autre doüé ;
Et se m'amour vous promettoye,
La promesse ne vous tiendroye.
Adoncques déceveur seroye ;
Vers vous et mon Dieu roberoye,
Se je ne vous tenoye convent;
Car je vous ay bien dit souvent
Que je ne vueil ailleurs penser
Qu'à la Rose où est mon penser :
Et quant ailleurs penser me faictes
Par vos paroles cy retraictes
Que je suis jà tout las d'ouyr,
Tost me verrez d'icy fouyr,
Se ne vous en taisez à tant,
Puis que mon cueur ailleurs s'attent;
Car trestous les beaulx parlemens
Qui pourroyent estre ès élémens,
Et ce qu'on pourroit sermonner,
Pas ne me pourroit destourner
Que je n'ayme la doulce Rose
De tout mon cueur, plus qu'autre chose.

Comment Raison laisse l'Amant
Mélancolieux et dolaut,
Puis s'est tourné devers Amys
Qui à son cas confort a mys.

Quant Raison m'oit, si s'en retourne,
Et me laissa pensant et mourne.
Adonc d'Amys me ressouvint;
Esvertuer lors me convint,
Aller y vueil à quelque paine.
Si vint Amys que Dieu amaine;
Et quant il me vit en tel point,
Que tel douleur au cueur me point,

Amys.

Qu'est-ce, dit-il, beau doulx Amys,
Qui vous a en tel torment mys ?
Puisque je vous voy si descheu,
Je congnois qu'il vous est mescheu;
Mais or me dictes des nouvelles.

L'Amant.

Ce m'aid' Dieu, ne bonnes, ne belles.

Amys.

Dictes-moy tout.

L'Amant.

Et je luy compte,
Ainsi qu'avez ouy le compte:
Jà plus ne le recorderay.

Amys.

Dea, dit Amys, comment feray?
Vous aviés Dangier appaisé,
Et aussi le bouton baisé;
De néant estes entreprins.
Se Bel-Acueil a esté prins,
Puisque tant s'est abandonné
Que le baiser vous fut donné,
Jamais prison ne le tiendra;
Mais sans faille il vous conviendra
Plus sagement vous maintenir,
S'à bon chief en voulez venir.
Confortez-vous, car bien sachiez
Qu'il est de la prison chaciez
Où il a esté pour vous mis.

L'Amant.

Ha ! trop y ay fors ennemis.
S'il n'y avoit que Male-Bouche,
C'est cil qui plus au cueur me touche,

Car il a les autres esmeuz,
Je n'y eusse jà esté sçeuz,
Se le glout tousiours ne jenglast:
Paour et Honte me celast
Moult voulentiers, mesmes Dangier
M'avoit laissé à ledangier;
Tous trois s'estoient coys tenuz,
Quant les diables y sont venuz
Que le glout y fit assembler,
Qui veist lors Bel-Acueil trembler,
Quant Jalousie l'escria;
Car la vieille trop mal cria:
Moult grant pitié luy en peust prendre!
Je m'en fouy sans plus attendre.
Lors fut le chastel maçonné
Où le doulx est emprisonné.
Pour ce, Amys, à vous me conseil;
Mort suis se n'y mettés conseil.
Lors dit Amys très-bien apris,
Qui d'Amours eust assez apris:

Amys.

Compaings, ne vous desconfortés;
En bien aymer vous desportés

Le dieu d'Amours, et nuyt et jour
Servez loyaulment sans séjour :
Portez-luy tousiours loyaulté ;
Trop seroit grant desloyaulté
S'il vous trouvoit en riens recreu,
Car trop s'en tiendroit à déçeu
De ce qu'à homme vous reçeut :
Oncques loyal cueur ne déçeut.
Faictes ce qu'il vous enchargea ;
Tous ses commans gardez ; car jà
A son propos, combien qu'il tarde,
Ne fauldra cil qui bien les garde,
S'il ne luy meschiet d'autre part,
Comme Fortune se départ.
Du dieu d'Amours servir pensez ;
En luy soient tous vos pensez ;
C'est doulce pensée jolye :
Pour ce seroit trop grant folie
Du laisser, puisqu'il ne vous laisse ;
Mais pourtant vous tient en léesse,
Si vous convient vers luy plessier,
Quant vous ne le povez laissier.
Or vous diray que vous ferez :

Une grant piece vous tiendrez
Du fort chastel aller pour veoir;
N'y allez ne joüer, ne seoir,
Onc oüy ne soyés ne veu,
Tant que par tout son vent soit cheu;
Au moins tant comme vous souilliez.
Jà soit ce que aller y vouliez
Près des murs ou devant la porte;
Et, s'advanture là vous porte,
Faictes semblant, comment qu'il aille,
Que de Bel-Acueil ne vous chaille.
Mais se de loing le voyés estre
Ou à carnel ou à fenestre,
Regardez-le piteusement,
Mais que ce soit couvertement:
S'il vous voit, joyeux en sera,
Jà Paour garder ne l'en sçaura,
Mais n'en fera chiere ne fin;
Ce n'est, ce croy-je, en larrecin;
Ou sa fenestre alors clorra,
Quant aux gens parler vous orra;
Si guettera par la fendace
Tant que vous serez en la place,

Jusques vous en soyés tourné,
Se par autre n'est destourné.
Mais prenez garde toutesvoye
Que Male-Bouche ne vous voye :
S'il vous voit, si le saluez ;
Et gardez que ne vous muez,
Et ne faictes chiere nesune
Soit de hayne ne de rancune;
Et se vous ailleurs l'encontrez,
Nul maltalent ne luy monstrez :
Sage homme son maltalent cœuvre;
Et sachiez que ceulx font bon œuvre
Qui les déceveurs si décoivent.
Sachiez qu'ainsi faire le doivent
Tous les amans, au moins les sages.
Male-Bouche et tous ses lignages,
S'ilz vous devoient devourer,
Pour les servir et honnourer
Offrez-leur tout par grant franchise,
Cueur et corps, avoir et servise :
L'en seult dire, et voir est ce cuid,
Encontre vezie recuit.
De ceulx bouler n'est pas pechiés

Qui de bouler sont entachiés :
Male-Bouche si est boulierres,
Oste bou si demourra lierres :
Lierres est-il sachiés de voir,
Bien le povez apparcevoir,
N'il ne doit avoir autre nom
Qui emble aux gens leur bon renom,
N'il n'a jamais povoir de rendre ;
L'en le deveroit plustost pendre
Que tous ces autres larronceaulx
Qui deniers emblent à monceaulx.
S'ung laroncel emble deniers,
Robe en perche ou bled en greniers,
Pour batre tant en sera quictes,
Selon les lois qui sont escriptes,
Et soit prins en present forfait ;
Mais Male-Bouche trop meffait
Par son orde langue despite,
Qui ne peut, dès ce qu'elle a dicte,
Restaurer bonne renommée
De sa male gueule nommée,
Ne rappeller parole sangle,
S'elle l'a dicte par sa jangle.

Bon fait Male-Bouche appaiser;
Aucunes fois on seult baiser
La main qu'on vouldroit qui fust arse.
Que fust ores le glout à Tarse!
Si janglast là tant qu'il voulsist;
Mais qu'aux amans riens ne tollist.
Bon fait estouper Male-Bouche,
Qu'il ne dye blasme ou reprouche;
Car luy, aussi tous ses parens,
A qui jà Dieu ne soit garans,
Par barat convient barater,
Servir, lourer, blandir, flater,
Par hourt, par adulacion,
Par faulse simulacion,
Et encliner et saluer:
Car il fait bon le chien huer
Tant qu'on ait la voye passée.
Bien seroit sa jangle quassée,
S'il luy povoit sans plus sembler,
Plus que n'eussiez talent d'embler
Le bouton qu'il vous a mis sus;
Par ce pourrez estre au dessus.
La vieille qui Bel-Acueil garde

Servez aussi : que Mal-feu l'arde!
Ainsi faictes à Jalousie
Que nostre Seigneur l'a mauldie,
La douloureuse, la sauvage,
Qui tousiours d'autruy joye enrage,
Et est si crueuse et si gloute,
Que tel chose veult avoir toute;
Mais s'el en laissoit à tout prendre,
Jamais ne la trouveroit mendre.
Moult est fol qui tel chose esparne :
C'est la chandelle en la lantarne;
Qui mil y en allumeroit,
Jà moins de feu n'y trouveroit.
Chascun sçait la similitude,
Se moult n'a l'entendement rude;
Se cestes ont de vous mestier,
Servez-les de vostre mestier :
Faire leur devez courtoisie,
C'est une chose moult prisie;
Mais qu'ilz ne puissent parcevoir
Que tendiés à les décevoir.
Ainsi vous convient démener,
Les bras au col deust-on mener

Son ennemy pendre ou noyer,
Par flater, par applanoyer,
S'autrement ne peut-on chevir.
Mais bien puis jurer et pleuvir
Qu'il n'y a autre chevissance;
Car ilz sont de telle puissance,
Qui en appert les assauldroit,
A son propos ce croy fauldroit.
Après aussi vous contendrez
Quant aux autres portiers viendrez,
Se vous advenir y povez,
Telz dons que cy dire m'oyez,
Chappeaulx de fleurs en esclissettes,
Ausmonieres ou esplinguettes,
Ou autres joueletz petis,
Gentilz et beaulx et bien faitis,
Se vous en avez l'aisement,
Sans vous mettre à destruysement:
Pour appaiser leur presentez;
Et puis des maux leur guermentez,
Et du travail et de la paine
Qu'Amour vous fait, qui là vous maine;
Et se vous ne pouvez donner,

Par promesse fault sermonner :
Promettez fort sans délayer,
Comment qu'il aille du payer;
Jurez fort et la foy bailliez,
Ains que confus vous en ailliez.
Si leur priez qu'ilz vous sequeurent;
Et se devant eulx vos yeulx pleurent,
Ce vous sera grant avantaige:
Pleurez donc, vous ferez que saige,
Devant eulx vous agenouillez
Joinctes mains, et vos yeulx mouillez
De chauldes larmes en la place
Qui vous couleront par la face,
Si qu'ilz vous les voyent bien cheoir;
Car c'est moult grant pitié à veoir.
Larmes ne sont pas desdaigneuses,
Mais esmeuvent les gens piteuses.
Et se vous ne sçavez plourer,
Couvertement, sans demourer,
De vostre salive prenez,
Et jus d'oignons et l'espreignez,
Ou d'aulx, ou d'autre chose maintes
Dont voz paupieres soient oingtes :

S'ainsi le faictes, plourerez
Toutes les foys que vous vouldrez;
Ainsi l'ont fait maintz laboureux,
Qui puis furent fins amoureux;
Et les dames se souloient prendre
Aux latz qu'ilz leur vouloient tendre,
Tant que par leur miséricorde
Leur ostassent du col la corde.
Et maintz par tel barat plorerent
Qui oncques par amour n'amerent;
Ains decevoient les pucelles
Par leurs pleurs et par leurs flavelles.
Larmes les cueurs des dames seichent,
Mais que sans plus barat n'y saichent;
Mais se vostre barat sçavoient,
Jamais de vous mercy n'auroient:
Crier mercy seroit neans,
Jamais vous n'entreriez leans;
Et s'à eulx ne povez aller,
Faictes-y par aulcun parler
Qui soit messagier convenable,
Par voix, ou par lectre, ou par table,
Mais jà n'y mectés vostre nom,

Jà cil n'y soit ne celle non.
Celle soit Raison appellée,
La chose en sera mieulx celée.
Cil soit dame, celuy soit sires,
Ainsi escriviez vos martires;
Car plusieurs amans ont déçeu
Mains barons qui ont l'escript leu.
Les amans en sont accusez,
Et du desduit d'amours rusez.
Jà en enfans ne vous fiez,
Trop vous en seriez conchiez;
Ilz ne sont pas bons messagiers:
Tousiours sont enfans enragiers
De jengler et monstrer qu'ilz portent
Aux traistres qui cy les enhortent,
Ou font nicement leurs messages,
Pour ce qu'ilz ne sont mye sages;
Tout seroit tantost publié,
Se moult n'estoient advisé.
Les portiers, si est chose seure,
Sont de si piteuse nature;
Se vos dons daignent recevoir,
Ilz ne vous vouldront décevoir,

Et sachiés que receuz serez,
Après les dons que vous ferez.
Puisqu'ilz prennent, c'est chose faicte;
Car, comme les loirres affaicte
A venir au soir et au main,
Le gentil esprevier à main;
Ainsi sont affaictez par dons,
A donner graces et pardons,
Les portiers aux fins amoureux:
Tous se rendent vaincuz par eulx;
Et s'il advient que les trouvez
Si orgueilleux, que ne povez
Les flechir par dons et prieres,
Par pleurs ne par autres manieres,
Mais vous regettent tout arriere
Par refuz, par parole fiere,
En vous ledengeant durement,
Portez ce dueil courtoisement,
Et les délaissez en ce soing;
Car oncques fromage de gaing
Ne se cuit mieulx qu'ilz se cuiront:
Par vostre fuite se duiront
Maintes fois à vous enchasser:

Ce vous pourra moult avancer.
Villains cueurs sont de telle fierté
Ceulx qui plus les ont enchierté,
Plus les prient et moins les prisent,
Plus les servent, plus les desprisent;
Mais quand ilz sont des gens laissez,
Tost est leur orgueil abaissez;
Ceulx qui les desprisoient, leur plaisent,
Lors se domptent et se rapaisent,
Qui ne leur est pas bel mais lait,
Moult durement quant on les lait.
Le marinier qui par mer nage,
Cerche mainte terre saulvage;
Tant regarde-il à une estoille,
Et ne va tousiours d'un voille,
Ains le treschange moult souvent
Pour eschiver tempeste et vent;
Aussi homs qui d'aimer ne cesse,
Ne court pas tousiours d'une laisse.
Or doit chasser, or doit fouir,
Qui veult de bonne amour jouyr;
Et d'autre part c'est plaine chose:
Je ne vous y mettray jà glose;

Ou texte vous povez fier;
Bon fait ces troys portiers prier,
Car nulle riens cil n'y peut perdre
Qui se veult au prier adherdre,
Combien qu'ilz soient bonbancier;
Et si se peut bien avancier,
Prier les peut bien seurement,
Car il sera certainement
Ou refusé ou bien receu;
Ne peut gueres estre déceu.
Riens n'y perdent les reffusez,
Fors de tant comme ilz ont musez;
Ne jà ceulx mal gré n'en sçauront
A ceulx qui priez les auront,
Combien qu'ilz les ayent deboutez,
Si sont en leurs bons grés boutez;
Car il n'est tant fel qui les oye,
Qui n'en ayt en son cueur grant joye;
Et se pensent en eulx taisans,
Que lors sont-ilz preux et plaisans,
Et qu'ilz ont toutes taches bonnes,
Quant aymez sont de telz personnes.
Comment qu'il aille du nyer,

Ou refuser, ou octroyer;
Et s'ilz sont receuz, bien le soyent,
Doncques ont-ilz ce qu'ilz queroyent,
Et se tant leur meschiet qu'ilz faillent,
Et que francs et quittes s'en aillent,
C'est le faillir envys possibles,
Tant sont nouveaulx délits passibles.
Mais ne soyez pas coustumiers
De dire aux portiers les premiers
Que tu te veuil d'eux acointer,
Pour la fleur du rosier oster;
Mais par amour loyalle et fine
De necte pensée enterine,
Sachiez qu'ilz sont trestous doubtables;
Pas ne sont paroles doubtables
Pour ce qui que bien les requierre;
Jà n'en est nul bouté arriere,
Nul n'y doit estre refusez.
Mais se de mon conseil usez,
Jà d'eulx prier ne vous penez,
Se la chose à fin ne menez;
Car je croy se vaincus n'estoyent,
Du priément se vanteroyent:

Mais jà puis ne se vanteront,
Quant du fait parsonniers seront;
Et si sont tous de tel maniere,
Combien qu'ilz facent laide chiere,
Que se requis avant n'estoyent,
Certainement ilz requerroyent,
Et se donneroyent pour néant
Qui ne les yroit dépriant.
Mais les fols chétifz sermonneurs,
Prodigues, trop larges donneurs,
Tellement les enorgueillissent,
Que les Roses vous encherissent:
Si se cuident faire avantaige,
Mais ilz font leur cruel dommaige;
Car tous pour néant les eussent,
Se jà requeste fait n'en eussent:
Parquoy se chascun ainsi fist,
Et que nul avant n'en requist,
Mais qu'ilz se voulsissent loyer,
Ilz en eussent moult bon loyer,
Et telles convenances feissent,
Se tous ensemble se submissent
Que jamais nul ne sermonnast,

Ne pour néant ne se donnast;
Ains laissast pour eulx mieulx mastir,
Aux portiers les Roses flétrir.
Mais pour riens hom ne me plairoit
Qui de son corps marchié feroit,
N'il ne me devroit mie plaire,
Aumoins pour telle chose faire;
Mais pour cela point n'atendez,
Requerés-les, et leur tendez
Les latz pour vostre proye prendre;
Car vous pourriez bien tant attendre,
Que tost se pourroit embattre
A un ou deux, ou trois ou quatre,
Voyre cinquante-deux douzaines,
Dedans cinquante et deux sepmaines:
Tost seroient ailleurs tourné,
Se vous aviez trop séjourné.
Mais envys à temps y vendriez,
Pour ce que trop y demourriez,
Ne loë que nulz tant attende,
Que femme s'amour lui demande:
Car trop en sa beaulté se fie
Qui attent que femme le prye;

Et quiconques veult commencer,
Pour tost sa besoigne avancer,
N'aye jà paour qu'elle le fiere,
Tant soit orgueilleuse ne fiere,
Et que la nef à port ne vienne,
Mais que saigement se contienne.
Ainsi, compaings, exploiterez
Quant aux portiez venuz serez:
Mais quant courroucier les verrez,
Jà de ce ne les requerrez:
Espiez-les en leurs liesses
Ne le requerez en tristesses:
Se la tristesse n'estoit née
De jalousie forcenée,
Qui pour vous les eussent batuz,
Dont courroux leur fust embatuz.
  Et se povez à ce venir
Qu'à privé les puissiés tenir,
Et le lieu soit si advenant
Que n'y doubtez nul survenant,
Et bel-Acueil soit eschappé,
Qui pour vous est ore attrappé:
Quant bel-Acueil fait vous aura

Si beau-semblant comme il sçaura,
Car moult bien sçet gens acueillir,
Lors devez la Rose cueillir;
Et veissiez-vous mêmes Dangier
Qui vous començast ledangier,
Ou que Honte et Paour en groucent,
Mais que faintement s'encourroucent,
Et que laschement se deffendent,
Qu'en deffendant vaincuz se rendent,
Comme lors vous pourra sembler;
Et veissiez-vous Paour trembler,
Honte rougir, Dangier fremir,
Ou tous ces trois plaindre et gemir,
Ne les prisez tous une escorce,
Cueilliés la Rose tout à force,
Et montrez que vous estes hom,
Quant sera temps, lieu et saison;
Car riens ne leur pourroit tant plaire
Comme force, qui leur sçet faire.
Car maintes gens sont coustumieres
D'avoir si diverses manieres,
Qu'ilz veullent par force donner
Ce qu'ilz n'osent abandonner,

Et faignent que leur soit tollu
Ce qu'ilz ont souffert et voulu.
Mais sachiez que doulans seroyent,
Se par tel deffence eschappoyent;
Quelque liessse qu'ilz vous feissent,
Doubté qu'ilz ne vous en haïssent;
Tant en seroyent courroucez,
Combien qu'ilz vous eussent groucez.
Mais se par paroles apertes
Les voyez courroucez acertes,
Et vigoureusement deffendre,
Vous n'y devés jà la main tendre;
Mais toutes fois près vous tendrez,
Mercy criant, et attendrez
Jusques ces trois portiers s'en aillent.
Que si vous grevent et travaillent,
Et Bel-Acueil tout seul remaigne,
Qui tout abandonner vous daigne,
Ainsi vers eulx vous contenez
Comme preux, vaillans et senez;
De Bel-Acueil vous prénez garde
Par quel semblant il vous regarde,
Comment il est et de quel chiere;

Conformez-vous à sa maniere:
S'elle est ancienne ou bien meure,
Si mettrez toute vostre cure
En vous contenir meurement;
Et s'il se contient nicement,
Nicement vous recontenez;
De lui ensuivre vous penez:
S'il est joyeulx, joyeulx soyez;
S'il a courroux, courroux ayez;
S'il rit, riez; pleurés s'il pleure:
Si vous contenez chascune heure;
Ce qu'il aymera si aymez,
Ce qu'il blasmera si blasmez,
Et louez ce qu'il louera;
Moult plus en vous se fiera.

Ne cuidez que dame vaillant
Ayme ung varlet fol et saillant
Qui s'en yra par nuit resver,
Ainsi comme s'il deust desver,
Et chantera dès la minuyt,
A qui qu'il plaise, ou qu'il ennuyt;
Elle en craindroit estre blasmée,
Vile tenuë et diffamée.

Telles amours sont tantost sçeuës
Que l'en fleute parmy les ruës;
Ne leur chault gaires qui le sache;
Fol est qui son cueur y attache.
Et se ung saige d'amours parole
A une demoiselle fole,
S'il luy fait semblant d'estre saige,
Jà vers luy n'aura son couraige;
Ne pensez jà qu'il y advienne,
Tant que sagement se contienne.
Face ses meurs aux siens unys,
Ou autrement il est honnys;
Qu'el' cuide ung lobierre,
Ung regnard, ung en fauconniere;
Tantost la chetive le laisse,
Et prent ung autre où moult s'abaisse;
Le vaillant homme arriere boute,
Et prent le pire de la route:
Là nourrit ses amours, et couve
Tout ainsi comme fait la louve,
Que sa folie tant empire
Qu'elle prent de tous loups le pire.
Se Bel-Acueil povez trouver,

Ou qu'il se puisse à vous joüer
Aux eschiecs, aux dez ou aux tables,
Ou à autres jeux délectables,
Du jeu tousiours le pis ayés,
Tousiours au dessoubz en soyés:
Aux jeux dont vous entremettez
Perdez quanque vous y mettez;
Preigne des jeux la seigneurie,
De vostre perte gabe et rye:
Loüez toutes ses contenances,
Et ses atours et ses semblances;
Servez-la de vostre povoir;
Mesmes quand el' se devra seoir,
Apportés-luy quarreau ou selle;
Mieulx en vauldra vostre querelle.
Se poutye vous povez veoir
Sur elle de quelque part choir,
Ostez-luy tost celle poutye;
Mesmement s'el n'y estoit mye,
Ou sa robe trop empouldrée,
Soufflez-la luy de la pouldrée;
Faictes-luy son vouloir et aise,
Et toutes choses qu'il luy plaise:

S'ainsi le faictes, n'en doubtés,
De luy ne serez déboutés,
Ains viendrez à vostre propos,
Tout ainsi que je le propos.

FIN DU TOME PREMIER.





